

Abdelkrim Saifi

Si j'avais un franc

roman



Anne Carrière

Ouvrage publié sous la direction de
Manon Buselli

OceanofPDF.com

Abdelkrim Saifi

SI J'AVAIS UN FRANC

Éditions Anne Carrière

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Pasteur ou la rage de vaincre, Éditions La Voix du Nord, 1995

ISBN : 978-2-3808-2280-9

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2023

www.anne-carriere.fr

OceanofPDF.com

*À Sarah et Selim, mes enfants,
qui ont voulu ce livre.
Pour Inès,
en héritage de son histoire...*

OceanofPDF.com

« Je sais maintenant que je vais écrire. Il vient un temps où l'arbre, après avoir beaucoup souffert, doit porter ses fruits. Chaque hiver se clôt par un printemps. Il me faut témoigner. »

Albert Camus,
Carnets 1, mai 1935-février 1942

OceanofPDF.com

Prologue

Il me faut réveiller les souvenirs assoupis, trouver les mots pour redonner vie à tous ces gens, et toutes ces choses, que le temps a emportés. Le temps qui passe, indifférent, qui engloutit les mémoires. Les silhouettes se courbent, de même que les espoirs, comme un soleil qui se couche ; lentement la lumière s'en va, elle s'estompe, emportant et les hommes, et les femmes. Demain sera un autre jour. Il me faut témoigner.

OceanofPDF.com

Demain est un autre jour

Korichi se tenait droit, le regard vif, l'air sérieux. Le contremaître l'examina de haut en bas. Tu veux travailler ?

Korichi hésita un instant, puis répondit d'une voix ferme : Oui monsieur.

— Bon, tu commences demain à 6 heures. Et sois pas en retard !

— Oui monsieur.

— Et j'veux pas d'histoires, hein ?

— Oui monsieur.

Il était arrivé la veille à Hautmont, le 3 septembre 1948, dans cette ville qui peut passer pour l'une des plus laides de France. Son ami Rouag, de Biskra comme lui, avait envoyé des lettres où il lui racontait qu'on trouvait du travail, bien payé. *Il fait froid, il pleut, mais il y a du travail.* Alors Korichi avait pris le bus depuis Biskra, regardant par la vitre le soleil qui se levait sur l'oasis, puis avait débarqué à Alger chez son ami Derraji, emprunté un peu d'argent, acheté le billet pour le bateau. Alors tu pars pour la France ? demandaient ses amis, avec un mélange d'admiration et de tristesse. Que veux-tu, *khobza*, il faut gagner son pain.

Derraji accompagna Korichi au port, fut surpris par le grouillement, beaucoup de monde, des voitures klaxonnaient, des camions chargeaient ou déchargeaient des marchandises. Ils se serrèrent la main. Prends soin de toi. Derraji répéta trois fois la même phrase. Korichi hochait la tête. Il n'osait pas se lancer. La sirène du bateau retentit. Korichi parla vite : Derraji, je vais travailler là-bas. Je vais gagner de l'argent et, si tu es d'accord, quand le moment sera venu, ta jeune sœur ne manquera de rien.

Le *Ville Alger*, immense paquebot, s'éloigna de la baie ; le port ne fut bientôt plus qu'un petit point à l'horizon. Korichi fut pris de l'envie de sauter par-dessus bord, rejoindre la rive à la nage, repartir vers les siens. Il s'en voulut de se laisser aller à la nostalgie, mobilisa son courage et descendit au fond de la cale.

Arrivé à Marseille, un de ses amis l'accompagna aussitôt à la gare et le mit dans le train pour Paris. À la gare du Nord, les locomotives crachaient la vapeur, tout était gris, les murs comme les gens, comme le ciel. Korichi s'installa dans un compartiment, mangea son sandwich et but sa limonade. Il regardait par la vitre des paysages inconnus, des villes et des villages aux rues alignées, des maisons de briques rouges, puis des campagnes à perte de vue, vertes, plates, tristes. Il s'endormit, bercé par le roulis du train, malgré la nostalgie qui l'étreignait encore et l'angoisse qui le tenaillait toujours. Trois heures plus tard, il descendit à la gare d'Aulnoye-Aymeries, où l'attendait Rouag. Un bus les emmena à Hautmont, rue de la Providence. Rouag lui indiqua la chambre. Tu peux dormir ici tant que tu veux. On te trouvera quelque chose quand tu toucheras ton salaire. Et le contremaître, ne t'inquiète pas de ce qu'il dit ; si tu ne comprends pas ce n'est pas grave, tu lui réponds toujours : Oui monsieur, et ça se passera bien.

La chambre était surprenante. Il y avait du papier sur les murs, avec des dessins de fleurs. Sur les fenêtres, on avait posé des cartons qui laissaient passer le vent et le bruit de la rue. Korichi se remémora une lettre de Rouag : *Il fait froid, il pleut...* Cette nuit-là, Korichi dormit avec son manteau. Demain est un autre jour.

*

Dès l'aube, peu avant 5 heures, des flots d'ouvriers avançaient rue de la Providence vers l'immense usine qui s'étalait tout au long de la voie. Des centaines, des milliers d'hommes, à peine tirés du lit, le sommeil en bandoulière, se dirigeaient vers les ateliers. Les fourneaux ne dormaient jamais, bientôt alimentés par des tonnes de minerais, et crachaient, dans une chaleur luciférienne, des coulées rougeoyantes. L'acier sortait en continu, les commandes se comptaient en années. La guerre, qui s'était terminée seulement trois ans plus tôt, avait ravagé le pays. Il fallait tout reconstruire. Il fallait de l'acier pour l'industrie, pour le bâtiment, pour l'automobile, il

fallait de l'acier pour tout, et partout. Les hommes, la plupart torse nu, d'autres revêtus d'un habit pare-feu, allaient au contact, jusque dans la gueule du loup. Des caisses de lait traînaient, il faut en boire des litres et des litres, sinon la déshydratation guette, et les syncopes, et les accidents. Et quand la journée se terminait, beaucoup soupiraient – Je suis en vie, pas blessé –, et rentraient, le devoir accompli, fourbus et fiers.

À vingt-six ans, à l'âge où tous les rêves sont encore permis, Korichi commençait une nouvelle vie. Il allait travailler dur, très dur, mais il aurait un salaire, mangerait à sa faim, économiserait même pour repartir au pays, de quoi ouvrir un commerce, acheter un lopin de terre, cultiver quelques palmiers, fonder une famille, et la vie serait belle.

Mais en ce matin, sur la route de l'usine, ce n'était pas la vive lumière qui inonde l'oasis dès l'aube qui lui faisait plisser les yeux. Depuis quelques jours, une éternité, il était à Hautmont, la ville aux cent cheminées. Il baissa la tête pour ne pas donner prise à la pluie et au vent, et avança.

Chez Vallourec qui l'avait embauché dès le lendemain de son arrivée, le contremaître parlait par petites phrases saccadées, toujours ronchon : Tiens, voilà ton bleu de travail. Ton boulot, c'est pas compliqué, hein, tu prends les tubes qui sortent de la chaîne, tu les mets sur les chariots, bien les caler, hein, tu les pousses sur les quais de la ligne de chemin de fer, ça avance jusqu'à l'intérieur de l'usine, t'as pas besoin d'aller plus loin, hein. Et traîne pas en route, tu m'as compris ?

De la rue de la Providence vers Vallourec, il fallait compter trente minutes de marche. Traverser le centre-ville, bifurquer après la banque qui surplombait la Sambre, remonter vers la rue des Produits-Chimiques. À gauche s'étaient des jardins ouvriers, et à droite Vallourec, avec ses milliers d'ouvriers, les bureaux de l'administration, la cour avec les belles voitures, et l'entrée de l'usine, qui tournait aux trois-huit. Chaque semaine, les équipes changeaient d'horaires pour ne pas favoriser ou pénaliser les ouvriers. Certains choisissaient le travail de nuit, mieux payé. Parfois, l'ingénieur faisait une apparition, c'était toujours un événement. Il ne parlait qu'au contremaître, pour montrer son mécontentement au sujet des cadences. Ou le nombre trop élevé d'accidents : ça ralentissait le rythme et, c'est vrai, ce n'était pas bon pour le moral des troupes. Quand il repartait, la tête haute, le pas assuré, en touchant le nœud de sa cravate, tout le monde se

tournait vers le contremaître, et on avait une idée immédiate de ce qui s'était dit à la mine réjouie ou renfrognée du chef. Le contremaître allait voir le délégué de la CGT, on en saurait plus, peut-être, à la pause.

Après le travail, on se retrouvait dans les cafés de la rue de la Providence, ou de la rue de la Gare. On y avait ses habitudes, et à chacun son troquet, celui des Kabyles, celui des gens de Sétif, d'Oran, de Biskra, d'Alger. On échangeait les nouvelles du pays, on buvait du café ou de la limonade. Pour le vin ou la bière, on allait dans l'arrière-salle ou dans les chambres. Les apparences étaient sauves, même s'il fallait parfois raccompagner des amis ivres morts, avachis sur le trottoir, tard dans la nuit. Certains ne payaient jamais leur consommation : ils savaient lire et écrire, et accueillaient tous ceux qui avaient une missive à la main. Ils déplaient la lettre, la parcouraient, puis chuchotaient son contenu à l'oreille. Commençait la rédaction de la réponse : *J'ai bien reçu ta lettre, qui m'a trouvé en bonne santé, et j'espère qu'il en est de même pour vous. Tu diras à Rachid que je ne veux pas... que j'ai envoyé de l'argent pour... que je ne veux pas que mon fils travaille chez...*

Certains portaient une médaille sur le revers de leur veste, comme un étendard. Ils parlaient de la guerre, ils en étaient revenus silencieux. Ils ne comprenaient pas. Avoir risqué sa vie, chaque jour, chaque heure, chaque minute, et être autant maltraités au travail, dans les commerces, par les policiers, non, ils ne comprenaient pas.

Ils avaient vu la France. La France ? Des tranchées où leurs lourdes chaussures s'enfonçaient dans la boue, des soldats affamés et hagards, des villes et villages ravagés par les bombes. Et puis un jour, on leur avait dit qu'ils allaient rentrer chez eux. La guerre est finie ! Au bled, ça avait été presque honteux de revenir vivant. Il avait fallu faire le tour des familles, pleurer avec elles, elles ne reverront plus leur fils, il était courageux, il est mort pour la France. La mère maudissait cette France dans un long cri qui faisait trembler les palmiers. Demain, quand une autre guerre recommencerait, on se demanderait, dans les ministères et à longueur de colonnes dans les journaux, pourquoi autant de femmes s'engageraient, pousseraient les hommes à la révolte, iroient poser des bombes, pétriraient toute la nuit du pain pour les combattants. Ceux-là n'ont pas entendu le cri désespéré des mères, dont même les pierres avaient gardé la mémoire.

Au café, des gens passaient. Pour parler. Et raconter les misères que vivait le peuple, là-bas au bled, mais aussi ici, en France. Ça ne peut plus durer, la *hogra*, l'exploitation, la misère, le mépris. Nous, les indigènes, comme ils nous appellent, ne voulons qu'un peu plus de considération, être mieux traités, pouvoir nourrir notre famille. Nous avons payé le prix du sang pendant la guerre contre l'Allemagne, des hommes sont morts, d'autres sont revenus estropiés, et voilà comment ils nous traitent !

Si Omar reprenait sa respiration. On savait qu'il était un militant, qu'il était engagé pour l'Algérie libre. On l'écoutait avec attention, on accolait toujours le *Si* de respect à son nom.

Combien de temps encore allons-nous supporter cela ?

Les mâchoires se crispaient, parfois les yeux se mouillaient, le poing posé sur la table. Il parlait maintenant de liberté. *Houria*. Tout le monde comprenait : les temps étaient venus.

La liberté ne sera pas offerte sur un plateau. Nous allons endurer encore beaucoup de souffrances. Mais rien ne nous arrêtera. Pensez-y, mes frères, ajoutait Si Omar, avant de s'éclipser.

En attendant, la vie allait son train. L'usine, la chambre. La chambre, l'usine. La préparation des repas, penser à remplir la gamelle pour le lendemain, le thé, à dix dans une chambre, penser à prendre de la menthe fraîche aux jardins ouvriers. Ne pas faire de bruit pour les amis qui ont travaillé la nuit et qui dorment d'un sommeil lourd, penser à changer le matelas plein de puces. À meilleure fortune.

Penser à économiser. Derraji envoyait parfois des lettres depuis Alger : *Mon cher frère, j'espère que tu vas bien et que cette lettre te trouvera en bonne santé. Quand penses-tu être prêt ?* La promesse de Korichi attendait. Il fallait l'argent pour le voyage, pour les cadeaux, pour le mariage, pour équiper la chambre, pour montrer qu'il avait maintenant une belle situation. Engranger assez de congés pour rester au moins un mois au pays.

Au bout de quatre ans, Korichi envoya une lettre à Derraji. *J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé. Je suis prêt.*

1952. Yamina était le rayon de soleil de la maison. Vive, joyeuse, curieuse, on recherchait sa compagnie, menant son petit monde, elle la plus jolie, la plus pétillante. Son grand frère Derraji était parti jeune, seize ans à peine, de Lichana pour Alger et avait vite réussi à gagner sa vie dans le commerce. Quand, dans les années 1940, le typhus avait ravagé l'Algérie – et les familles –, il était revenu au village, avait embarqué les orphelins et les avait installés à Alger. Yamina était encore une enfant, à peine huit ans, une nouvelle vie commençait pour elle.

Derraji avait épousé une belle femme, grande, à la peau blanche, père algérois, mère kabyle. Elle promenait son sourire nonchalant, sûre d'elle, reine dans le gynécée, port altier et verbe cassant, et tous craignaient son jugement. Un mot, le soir, à son mari et la foudre tomberait. Un mot, le matin, et c'était l'assurance d'un cadeau quand il rentrait. C'est à elle que Derraji confia le soin d'informer Yamina de la bonne nouvelle.

Yamina, tu vas nous manquer, dit-elle devant tout le monde avant de se retirer dans sa chambre pour sa sieste. Il se murmurait qu'elle attendait un enfant, il fallait la ménager.

On passa l'après-midi à faire l'exégèse de la petite phrase, avec des hypothèses et supputations à faire pâlir Platon et Socrate. Allaient-ils la renvoyer au village ? Trop de bouches à nourrir ? Avait-elle déplu à la reine pas encore mère ? On soupesait chaque terme – Tu es sûre qu'elle a dit ça ? On parlait à voix basse, en refrénant des fous rires. On n'avait d'autre choix que d'attendre son réveil, qui ne tarderait pas, c'était l'heure du café.

C'était le meilleur moment de la journée. Toutes les femmes de toutes les maisons accolées se retrouvaient dans la cour commune, sous l'ombre du figuier. Le café, fort, noir comme du goudron, servi dans de petites tasses, deux cuillerées de sucre, un gâteau sec. Après la première gorgée, l'une se lançait : Vous ne savez pas ce que j'ai appris ? en prenant l'air le plus mystérieux, ménageant le suspense, mesurant son effet sur les autres. Ainsi passait le temps. Mais, aujourd'hui, il fallait résoudre l'énigme Yamina.

La reine finit par parler. Ton frère, Si Derraji – elle employait toujours le *Si* de déférence quand elle évoquait son mari, ménageant quelques secondes de silence –, a accordé ta main. Le mariage aura lieu en juillet, avec Korichi, un homme de ton village je crois, de la famille des Saifi.

Passé le moment de stupéfaction, les youyous explosèrent, et Yamina fut couverte d'embrassades, de félicitations. La reine attendit la fin du vacarme

pour ajouter : Il habite en France, tu partiras avec lui après le mariage.

La France ! La France ! Chacune en donna une description précise. Les richesses, l'argent qui coule à flots, les tissus, les belles voitures, les grandes maisons, les magasins, les gens bien éduqués. Il paraît qu'ils ne travaillent qu'un mois, ils sont en vacances le reste de l'année. C'est vrai ?

Fin août, après les noces, Yamina et Korichi arrivèrent à Hautmont, rue de la Providence, et s'installèrent dans une chambre au deuxième étage, dans l'immeuble près de la boucherie. Yamina demanda : Quand arriverons-nous en France ?

Korichi baissa les yeux. Nous sommes arrivés, murmura-t-il, nous sommes en France...

*

Les familles étaient rares, et heureusement Rouag avait fait venir sa femme Fella, qui prit Yamina sous son aile. Elles cuisinaient, sortaient, la tête couverte, pour aller au centre-ville proche faire quelques courses quand les maris étaient à l'usine. Yamina fut frappée par la grisaille, et par la végétation très verte – sûr que ça ne manquait pas d'eau ici. Elles regardaient les magasins, découvraient tous ces nouveaux appareils surprenants pour la maison. Un jour peut-être, se disaient-elles, et elles rentraient.

Avant même son mari, c'est à Fella que Yamina annonça qu'elle attendait un enfant. Les jours étaient encore beaux en cette fin septembre, la lumière inondait la chambre dès le matin et, fenêtre ouverte, on entendait les ouvriers se rendant au travail, les uns à pied, les autres à vélo. Non loin, les immenses bâtisses de l'usine s'étalaient à perte de vue, les hauts-fourneaux crachaient le feu encore et toujours. L'après-midi, Yamina rejoignait Fella dans sa chambre, elles prenaient le café. Yamina repensait au figuier, oui à la même heure ses amies devaient être réunies, rire à gorge déployée, se racontant les dernières histoires, médissant sur les absentes, se calant à l'ombre pour se protéger de la chaleur, soupirant de leur malheur, ou exagérant leur bonheur. Puis Yamina reprenait ses esprits, il fallait préparer le repas, apprêter la table, ouvrir la fenêtre pour aérer, pas longtemps, il faisait déjà froid à la tombée du jour, penser à remettre du charbon dans le

poêle. Elle souriait intérieurement, songeant à sa famille restée à Alger, quand on lui demanderait : Alors, raconte-nous la France.

*

Fella était là depuis des heures, lui tenant la main, lui épongeant le front, les journées étaient déjà chaudes en mai. Allez, courage, c'est bientôt fini. Yamina affrontait les affres de la délivrance, la joie viendrait bientôt, quand elle relâcherait son corps tendu, quand elle entendrait le premier cri de l'enfant. C'est une fille !

Korichi se pencha vers Yamina et lui dit :

— On va l'appeler Fatiha, celle qui ouvre le chemin.

— Oui, dit Yamina, elle va ouvrir les portes de notre famille qui se construit, et celles des jours meilleurs.

— Que Dieu t'entende, répondit Korichi.

Un an après son arrivée à Hautmont, Yamina goûtait sa fierté d'avoir fondé une famille, méprisant les jours gris, les heures mornes, s'interdisant de compter les secondes qui s'étirent.

Elle avait décidé que les éléments n'auraient plus prise sur elle. Elle s'affairait, du matin au soir, à rendre vivable ce gourbi, à porter sa petite quand elle gémissait, à sourire quand elle gazouillait, à préparer les repas avec les trois légumes du jour. Elle regardait la petite boîte où Korichi avait laissé l'argent, l'agitait, la reposait. Peut-être des fruits demain. Quand son homme rentrait du travail, il humait la chakchouka qui mijotait, se penchait vers son enfant, souriait. Il avait l'air heureux. C'est qu'il avait eu une augmentation, trois francs de plus, on prenait le chemin du bonheur.

L'été est si vite passé, l'automne arrive, tout le monde est vivant, que demander de plus. Yamina savait qu'elle était à nouveau enceinte, elle attendrait un peu avant de l'annoncer à son mari. Ça lui redonnerait de la force, quand il rentrerait exténué de son travail, les yeux mi-clos, la mine défaite, le dos courbé. Il se redresserait, il chanterait en mangeant, et la vie serait belle.

*

Dans la chambre, on vivait maintenant à quatre. Un an après Fatiha était arrivée une deuxième petite fille – On va l'appeler Saïda, la chanceuse, elle va nous porter chance, oui, elle aura peut-être plus de chance que nous.

En cet hiver 1954, l'obsession était de trouver du charbon, beaucoup, chaque jour. Tout le monde grelottait. On mettait des chiffons sous les portes pour empêcher l'air d'entrer, on calfeutrait les portants des fenêtres avec des journaux collés avec du scotch, mais quoi qu'on fasse on n'arrivait pas à se réchauffer. Les gens ne sortaient plus, et les ouvriers se couvraient de manteaux et même de couvertures pour aller au travail. À la radio, ils parlaient de record de froid, – 20 s°C, et plaignaient ceux qui n'avaient pas de toit. Dans la rue, on entendait les rares voitures tousser, tousser, puis se taire. L'eau gelait dans les canalisations, on en laissait toute la journée et toute la nuit sur le poêle, pour faire le café ou la cuisine. On se lavait le visage comme des chats, on gardait les mains dans les poches, sinon les doigts devenaient bleus. Beaucoup tombaient malades, le docteur ne venait plus, il était débordé, on s'échangeait des sirops contre la toux en attendant que ça aille mieux. Les ouvriers passaient huit heures dans l'enfer des hauts-fourneaux et affrontaient en sortant le gel, une différence de 60 °C en quelques minutes. Les contremaîtres étaient mécontents, ça désorganisait les équipes, tous les jours des absents, des malades, combien de temps ?, un vrai casse-tête. Par la fenêtre, on voyait la neige tomber, jour et nuit, en silence. Un silence effrayant, dans toute la ville, sur un tapis blanc dans lequel s'enfonçaient les ombres noires des passants, luttant à chaque pas pour avancer.

Un matin, Korichi resta au lit, fiévreux, grelottant, pestant, se rendormant, grelottant, se levant pour aller travailler puis se recouchant : il ne tenait pas debout. Yamina essaya de l'apaiser : Soigne-toi, tu iras travailler demain. Les ouvriers avaient la peur au ventre, il ne fallait pas tomber malade, un jour de paie en moins, et le contremaître, que va-t-il dire ?, il pouvait renvoyer n'importe qui, sans explication, ça ne va pas, il ne fait pas l'affaire, et la messe était dite.

Yamina se demandait maintenant ce qu'elle faisait là. Dans cette chambre miteuse, dans ce froid incroyable, à frotter les mains de ses petites filles, à surveiller le poêle. Le feu ne devait surtout pas s'éteindre. Charger du charbon toutes les heures. Faire du pain, pétrir longtemps, le déposer chez une voisine qui a un four, si elle veut bien. Une chorba pour se réchauffer.

Korichi en avait assez des chorbas depuis des jours et des jours. On n'a rien d'autre mais dimanche je ferai un couscous avec Fella, on le mangera tous ensemble, répondait Yamina, en se disant Dieu, mon créateur, combien de temps encore allons-nous rester là ?

La neige cessa enfin de tomber. La vie reprit, on ressortit, les magasins rouvrirent, ils étaient maintenant ravitaillés, les ouvriers reprirent le chemin de l'usine. Puis, en fin de semaine, le vent se leva, un blizzard venu des confins de la terre qui gela toute vie en quelques heures. L'hiver maudit n'avait pas dit son dernier mot, même les trains furent arrêtés, les fleuves ne coulaient plus. C'est les camarades d'URSS qui nous envoient un cadeau, dit un jour l'ingénieur de l'usine. La CGT demanda immédiatement un rendez-vous au patron, en exigeant des excuses. Le patron émit des regrets, et on en resta là.

*

Au café, les nouvelles du pays arrivaient au compte-gouttes, avec des jours, des semaines de retard. On racontait qu'au mois de novembre, des combattants étaient partis pour les montagnes, avaient déclaré la guerre, que des bombes éclataient partout, que la répression était violente. Une nouvelle organisation avait vu le jour, le FLN, qui disait : On a tout essayé, le dialogue, la soumission, les efforts, la politesse, les menaces, mais rien n'y fait. L'injustice était même revendiquée par cette poignée de colons que rien n'arrêtait, qui n'étaient pas disposés à la moindre concession. Ce n'était pas grand-chose, juste un peu de justice, moins de brimades, un peu plus de travail et de salaire pour manger à sa faim.

Ceux qui savaient lire apportaient des journaux, la plupart attendaient que Si Omar parle.

Que se passe-t-il chez nous ?

Chez nous ? C'est cela que tu as dit ? CHEZ NOUS ? Depuis quand avons-nous un chez-nous ? Si Omar reprit sa respiration, et retrouva son calme. Nous sommes sous la domination de quelques-uns qui nous exploitent, qui nous briment, qui nous humilient. Nous croyons vivre sur nos terres, mais n'importe qui d'entre eux peut nous en spolier, et allez vous plaindre aux autorités, c'est le plus sûr moyen de vous retrouver au cachot, ou au cimetière. Nous travaillons seulement quand ils daignent nous donner

du travail, et les trois sous qu'ils nous jettent ne suffisent pas à nourrir une famille. Souvenez-vous, quand vous arriviez la tête basse à la maison, que vous évitiez de croiser le regard de vos enfants, que votre épouse pleurait, quand vous rentriez éreintés de fatigue et que n'apportiez pas de quoi faire une galette. La *hogra*, l'humiliation, c'est fini. C'est pour cela que les combattants luttent. Autant mourir que de continuer à vivre comme des animaux.

*

Au café, les conversations étaient enflammées, ce 18 avril 1955. La grande conférence du tiers-monde, à Bandung, avait invité le FLN, dont la délégation avait fait sensation. Les Algériens jubilaient, les Français fulminaient. Et puis ce Nasser, quel homme ! Il avait pris la tête du monde arabe, il nous permettait de redresser la tête, il nous rendait notre fierté. Mais, à la radio française, on ne parlait que de la mort d'Albert Einstein. *Chkoun ada el chitane ?* (C'est qui ce diable ?)

Un cerveau, l'homme le plus intelligent du monde, c'est lui qui a fait la bombe atomique. Dommage, il aurait pu m'en donner une, de bombe atomique, je l'aurais lancée sur la maison de Rachid, il ne veut pas me rembourser ses dettes. Les éclats de rire s'entendaient de la rue.

Mohamed, le fils de Rouag qui était bien trop jeune pour être admis au café, s'y glissa néanmoins et vint murmurer à l'oreille de Korichi. Celui-ci devait rentrer, sans attendre.

Il ne faut jamais sous-estimer la misère. Elle est capable de grandeur, de se surpasser. Capricieuse, elle se faufile, se tapit dans l'ombre, prête à surgir à tout moment, jamais rassasiée, vorace, pugnace. On croit l'avoir vaincue ? Elle ne s'était qu'assoupie. On croit jouer avec elle ? Elle abattra sa carte, patiente, au bon moment.

En montant l'escalier grinçant, Korichi entendit des pleurs. Quatre femmes étaient assises autour de Saïda, la chanceuse, qui ne bougeait plus, ne gazouillait plus. Elle avait les yeux fermés. Yamina se tenait le visage dans les mains, appuyée sur le mur, enceinte de sept mois. Pas besoin de bombe atomique pour anéantir les gens. Il suffit de cueillir une petite fleur à peine éclos.

*

Est-ce donc cela la vie, se demanda Yamina, une succession de malheurs et de bonheurs ? Elle avait à peine eu le temps de sécher ses larmes, voici deux mois, quand elle avait vu son enfant emmenée par les hommes dans un petit cercueil de bois – elle s’y accrochait, elle ne voulait pas la laisser partir, les femmes lui faisaient respirer de l’eau de Cologne pour qu’elle ne perde pas connaissance. Reste debout, lui disaient-elles, la vie est longue, reste debout pour les autres. Mais aujourd’hui, elle était à son bonheur.

Quand la sage-femme lui fit signe par la fenêtre de remonter, Korichi gravit les marches quatre à quatre. Il regarda sa femme, puis la sage-femme, puis sa femme. Alors ? Yamina souriait. C’est un garçon.

Il souleva son bébé déjà emmailloté, sortit dans la rue, poussa la porte du café et dit à l’assemblée : Voilà mon fils. Je l’ai appelé Abdelkrim. Son premier garçon, son héritier.

Un brouhaha de félicitations se répandit, des hommes tapaient sur la table ou applaudissaient. Il posa un billet sur le comptoir, pour payer le thé ou le café à tous ses amis. À l’usine, ils voudraient tous de la bière, Korichi n’aimait pas ça mais il n’aurait pas le choix. Dans la journée, la nouvelle s’était répandue, les femmes allaient arriver avec des victuailles, de quoi tenir une semaine, des cadeaux, de jolis savons qui sentent si bon de la marque Bébé Cadum, de l’eau de Cologne. On va lui tricoter une barboteuse bleue, broder à la main de jolis petits draps entourés de dentelle. Il faudra écrire les lettres pour la famille au pays. Ils vont se réjouir avec nous, rire après avoir pleuré, après la pluie vient le soleil, Dieu l’a voulu ainsi.

C’est bien, un petit garçon, rêvassait Yamina, quand on rentrera, il va aider son père à tenir le magasin, il va apprendre à lire et à écrire et à compter, il ira un peu à l’école ici en France, au bled ceux qui savent lire et écrire sont respectés, et ceux qui savent compter ont une belle vie. Plus tard, pas maintenant, on a le temps, plus tard il va se marier avec une fille de bonne famille, et il va acheter une maison juste à côté. Il s’occupera du *jnane*, un grand jardin, avec au moins cinquante palmiers, peut-être cent.

Si un jour Dieu veut refaire le paradis, il lui suffira d’écouter les rêves secrets des mères.

*

Tu ne peux pas me laisser boire mon café tranquillement ?

Comme chaque matin, Yamina entamait ce refrain qui agaçait au plus haut point Korichi : Quand partons-nous d'ici, quand allons-nous habiter dans un endroit digne, crois-tu que nos enfants vont grandir dans cette chambre, autant repartir au pays, et tant pis si la faim nous tord le ventre, je préfère ça que de vivre dans ce taudis.

Les patrons des usines s'étaient lancés dans un vaste programme de construction. Tous ces sans-abri qui mouraient de froid, tous ces ouvriers qui habitaient dans des logements indignes, qui tombaient malades, ce n'était plus acceptable. Et ce n'était pas bon pour les affaires. La main-d'œuvre venait à manquer, les Italiens, les Espagnols ne suffisaient plus, il fallait importer toujours plus d'hommes, de plus en plus d'Algériens pour la sidérurgie, des Marocains pour la mine. Ils arrivaient maintenant par centaines.

Vallourec avait quasiment créé un nouveau quartier, à proximité de l'usine, le Bois du Quesnoy. Un vaste chantier avec des centaines de maisons, cinq barres d'immeubles, une église moderne, de quoi loger des milliers de personnes. Il fallait passer par l'assistante sociale de l'usine, qui montait les dossiers et faisait patienter. Au service logement, qui attribuait les habitations, ça défilait. Ils recevaient bien volontiers. Certains étaient plus chanceux que d'autres. Puis la rumeur courut...

Korichi finit par obtenir un appartement dans un immeuble haut de cinq étages. Deux chambres, un salon, une cuisine, une salle de bains. Le paradis.

Une chambre pour les petits, une chambre pour les parents. Korichi et Yamina n'en revenaient pas. On emménagea fin 1956. Quelques jours auparavant, au service logement, Korichi avait déposé un dossier avec une enveloppe contenant quelques billets. Il faut toujours écouter les rumeurs...

Cet appartement, il le fallait à tout prix. Il fallait quitter cette chambrée misérable de la rue de la Providence, cette vue sinistre sur les hauts-fourneaux, le bruit incessant des voitures, des mobylettes, des passants, et même, la nuit, les hurlements des ivrognes ne retrouvant plus leur chemin, le vent qui passe sous la porte, les enfants qui grelottent, les semelles des

voisins qui percent du plafond, et cette absence de lumière qui déprimait même les rats.

*

La petite est née un vendredi. Un bon signe. Elle aura peut-être plus de chance que sa sœur, partie voici un an, on va l'appeler Saïda aussi, la chanceuse, pour conjurer le sort.

En cette fin août 1956, il faisait beau, très beau même, les enfants jouaient sur la petite place, on pouvait les voir de la fenêtre, leur demander de remonter si besoin, il y avait toujours quelqu'un pour veiller sur eux. Tout le monde se connaît, on sait qui sont les enfants de chacun. On sait tout de tout le monde, d'ailleurs, ceux qui sont de l'équipe du matin ou du soir, qui est malade, qui est dans le besoin. On connaît la nouvelle famille qui arrive, on se cotise pour lui acheter un matelas et de la vaisselle, ils nous feront un bon repas et la dette sera remboursée.

Cela faisait quatre ans, presque jour pour jour, que Yamina était arrivée à Hautmont. Ce n'est pas un anniversaire qu'elle fêtera, c'est sûr, si tant est qu'elle y ait pensé. Quatre ans, une éternité. Les lettres partent au pays, bien sûr que tout va bien, et vous, donnez-nous de vos nouvelles, nous sommes inquiets, on entend parler de violence, de bombes, d'attentats, en France on sait que des soldats, beaucoup de soldats arrivent chez vous, ils en parlent à l'usine, des jeunes partent, les pères ne sont pas contents, ils disent que c'est à cause de nous, ils disent rentrez dans votre pays. Ah oui ! Demain matin s'ils veulent ! Encore un an ou deux, on sera riches et on repartira.

Mais le patron ne veut pas qu'on reparte, il facilite la vie, promet de plus beaux logements, et le comptable est toujours d'accord pour donner une petite avance, même quand on exagère. Et quand le contremaître demande qui veut doubler, difficile de refuser. Doubler la journée de travail, commencer à 6 heures, puis continuer à 14 heures jusqu'à 23 heures. Et on double le salaire.

Certains mois, l'usine n'arrivait pas à faire face aux commandes, l'ingénieur allait lui-même parler aux ouvriers, il était sympathique. Le contremaître se taisait, la mine renfrognée : c'était à lui de faire des promesses, de menacer, sinon comment tenir ses troupes ? Les syndicats ne disaient rien. Ils savaient que cela se réglerait dans le bureau du patron. Ça

serait donnant-donnant. Et quand ils abuseraient des journées doublées, ils iraient négocier – Les ouvriers sont épuisés, les accidents se multiplient, il faut calmer la cadence... Et puis ça ne suffit pas de doubler le salaire, il faudra une prime. On est d'accord ? Ce n'est quand même pas le moment de risquer une grève, avec toutes les commandes qu'on a sur les bras, n'est-ce pas ?

À la pause, quand le délégué racontait son entrevue avec le patron, tout le monde s'esclaffait. Bien parlé ! Oui, bien parlé, reprenaient-ils en chœur, on n'est pas des animaux. Oui, on n'est pas des esclaves. Avec nos salaires on n'y arrive pas.

Les négociations commençaient, elles duraient, étaient rompues, reprenaient. Ne pas céder trop vite. Ne pas trop céder. Les patrons des autres usines ne seraient pas contents, ça serait déloyal, ça finirait par remonter à Paris, ça ne serait pas bon pour la carrière.

Alors on doublait un jour sur deux, et on passait le reste du temps à dormir.

*

Au café, les discussions tournaient toujours autour de la même chose. Depuis le début de l'année 1957, Alger était à feu et à sang. Dans la capitale, le général Massu avait investi la Casbah à la recherche de Yacef Saâdi, qualifié de voyou, en vérité chef du FLN. On recevait des lettres racontant comment les soldats brutalisaient les gens des villages, ne respectant ni vieux, ni femmes, ni enfants, brûlaient les maisons, les récoltes. *Ohouaïch !* Des bêtes sauvages. Ils emmenaient les hommes dans des camions. Un jour ils revenaient, brisés. Ou ne reviendraient plus.

À Hautmont, les hommes rasaient les murs. Ce n'était pas le moment de se distinguer : en quelques mois, ils étaient devenus des ennemis potentiels, des *fellaghas*, des traîtres à la France. Le Parti communiste calmait le jeu – la classe ouvrière doit être solidaire, ils veulent vous monter les uns contre les autres, faut pas tomber dans le piège, on doit rester unis, Français ou Arabes, le patronat nous exploite tous. Les Français pensaient à leurs fils partis maintenir l'ordre, comme ils disaient, conscrits pour deux ans, c'est long, les images à la télévision n'étaient pas rassurantes, et parfois un gradé venait frapper à la porte d'un voisin avec une petite valise et une mine de

circonstance. Le gamin ne reviendra pas, il a été courageux, vous pouvez être fiers de lui, etc. Pour les parents, c'était le deuil, et la haine dans le cœur. Les enfants des bougnoules, eux, étaient là, ils jouaient, ils allaient à l'école, ils étaient vivants. On ne pardonnerait jamais.

Les Arabes ne rassaient plus les murs, ils s'y confondaient, invisibles, silencieux. Ne pas discuter. Ne pas répondre aux injures – on en entendait de plus en plus. Il faut aller dormir, demain je suis du matin, debout à 5 heures, le froid, la marche, le bruit, l'odeur d'huile, les tubes qui s'entrechoquent à devenir sourd, doubler pour payer les dettes, pour rentrer au pays. Se taire, et dormir.

*

La vie était beaucoup plus agréable dans le nouvel appartement moderne. C'était plus proche de l'usine, à peine dix minutes à pied – c'était important, surtout le matin quand il faisait froid. L'école maternelle était juste à côté, et la grande école pas loin. Les mamans venaient chercher leurs enfants à 11 h 30. Devant la grille, on causait, on échangeait les potins, on faisait connaissance avec les nouvelles familles, on prenait des nouvelles. Et puis il fallait être à l'heure. Directrice de l'école maternelle, Mme K. était la terreur de la ville. Une minute de retard et elle fondait sur la maman apeurée, hurlait, débitait des mots que personne ne comprenait – *intolérable, inadmissible* – mais on voyait bien qu'elle n'était pas contente. Au deuxième retard, Mme K. sortait son arme secrète, non sans avoir longuement vociféré : La prochaine fois, j'en parle à l'assistante sociale. Et ces deux mots, tout le monde les connaissait. Ça remonterait à l'usine, le mari serait convoqué, il faudrait expliquer le retard, et peu important les autres enfants en bas âge, les courses, le ménage, la préparation du repas, le repassage du linge. L'heure, c'est l'heure, compris ?

Pour les gosses, c'était bizarre : à l'école maternelle, tout le monde parlait une langue qu'on avait du mal à comprendre. On devait s'exprimer en français. À la maison, on ne parlait que l'arabe et c'était comme une bulle, agréable, rassurante. Mais le français, c'était autre chose. C'était le passeport pour la conquête de l'extérieur, l'école, les magasins, les papiers, les gens qui avaient du pouvoir sur nos vies. Le français, c'était la langue de la maîtresse, qui était si belle, si gentille, avec sa voix douce. C'était la

langue des petits camarades, garçons et filles, capables de cruauté ou d'amitié, il fallait le comprendre dans l'instant. Les mots ont un sens, et ils étaient portés par cette langue que l'on devait apprendre, coûte que coûte. C'est comme ça que dès la maternelle, on avait appris le prix à payer pour survivre. Et puis le français, c'était la langue de Mme K., qui avait droit de vie ou de mort sur tout le monde. Alors autant bien comprendre ce qu'elle disait.

*

Le petit Mohamed est né début janvier 1958. Deux garçons, deux filles, belle famille. Les deux grands vont à l'école maternelle, la petite Saïda aura bientôt dix-huit mois, la chanceuse a passé le cap de la première année, elle est un peu pâle, mais elle vit. L'hiver a été rude mais on s'en est sorti.

Au café, on ne parlait que de Nasser, le président de l'Égypte. Au canal de Suez, il avait affronté l'Angleterre et la France, et il en était sorti vainqueur. C'était notre nouveau chef, le chef de tous les Arabes. Youssef, le grand ami de Korichi, annonça la nouvelle : Nasser va parler aux Français pour arrêter la guerre en Algérie. Au café, on était capables de deviner au mot près ce qu'il allait leur dire. Youssef détailla le plan : Il va leur donner huit jours, pas un de plus. Après il attaquera. Les chars arriveront à Marseille, là ils vont s'arrêter pour prendre le thé. Après direction Lyon, là ils vont dormir. Le lendemain, direction Paris. Le gouvernement français va prendre peur, il va dire : Attendez, attendez, on arrête la guerre.

Cette semaine de février avait mis tout le monde de bonne humeur. Le temps était doux, exceptionnellement doux, on aurait dit le printemps. On sortait en chemisette, ça rappelait le pays. Habituellement, la neige montait jusqu'aux genoux et c'était double manteau. Mais là on cherchait la fraîcheur, incrédules, profitant de la chaleur, qui avoisina 20 °C toute la semaine. Les enfants piaillaient sur la petite place et les femmes se mettaient à l'ombre pour les surveiller. Au café, on n'était guère étonné, Tu vois, Nasser, dès qu'il est arrivé, il nous envoie le soleil. Ici ça va devenir le bled, plus besoin de repartir ! Les éclats de rire s'échappaient par les fenêtres ouvertes et une menthe à l'eau bien fraîche suffisait au bonheur présent.

Puis l'hiver fit un retour brutal, sans préavis. Le 23 février, la pluie s'invita dès l'aube, drue, violente, assourdissante. Et puis, dans toutes les maisons, ça tombait comme des mouches, c'était incroyable. Des magasins étaient fermés, la moitié des ouvriers absents des usines. Le docteur a dit que c'était une grippe provoquée par un virus venu de la Chine. Ça touchait tout le monde, surtout les enfants, ça faisait beaucoup de morts, les enterrements n'arrêtaient pas. Les malades étaient chaque jour plus nombreux, et Saïda la chanceuse, prise de fièvre depuis trois jours, n'allait pas mieux.

Dans la journée du 24 février, une violente tempête de neige s'abattit sur la région, accompagnée d'un froid sibérien. On voyait soudain des congères de plus d'un mètre, laissant les gens médusés. Le docteur passa quand même voir la petite, il regroupait ses visites par bloc de maisons, les malades étaient tellement nombreux. La respiration de Saïda était devenue sifflante, haletante. C'est une pneumonie, constata-t-il rapidement, c'est le virus chinois. Il regarda tristement les parents, et ne les fit pas payer.

Le lendemain, Saïda rendit son dernier souffle, et alla retrouver son aînée pas plus chanceuse qu'elle. Dans tous les foyers, le deuil frappait, les enfants survivaient ou mouraient, on ne savait pas pourquoi. Les familles étaient nombreuses, les parents se disaient qu'il en resterait bien quelques-uns pour s'occuper des terres, ou de leurs vieux jours... *Mektoub*, c'était le destin, on pansait ses plaies, on cachait ses peines, on pleurait, on séchait ses larmes. On s'était habitué aux gazouillements. Les enfants la cherchaient, mais où est-elle ? Yamina changeait de sujet, se pinçait les lèvres, Allez, vous allez être en retard à l'école, et priait en secret. *Zouz, baraket*. Oh, destin, tu m'en as pris deux, ça suffit.

*

Dans l'appartement, la principale préoccupation était d'économiser le plus possible. L'enveloppe rangée sous les draps, dans l'armoire de la chambre, prenait de l'épaisseur. Yamina n'y touchait jamais, elle savait à quoi elle servirait. Une partie serait pour ici, songeait-elle, et Korichi était à la manœuvre pour cela. Et une autre partie, rêvait-elle, pour demain et ailleurs. Elle imaginait la scène, Korichi lui annonçant, l'air grave, et une lueur dans les yeux : C'est bon, on repart.

Quelques semaines plus tard, Korichi rentra du travail vers minuit, après son service. Il réveilla tout le monde. Allez debout, on sort ! ordonna-t-il.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant !

Dix minutes plus tard, tous les enfants, le petit Mohamed dans le landau, on s'est retrouvés dehors, et nous avons marché pendant une demi-heure, les yeux gonflés de sommeil, fatigués. On est bientôt arrivés ? demanda Yamina alors qu'on passait de maison en maison.

— On est bientôt arrivés où ? demanda Fatiha.

— Sss... Chut ! répondait Korichi.

Et puis soudain, il s'arrêta, prit un papier, ajusta sa lampe torche, compara le numéro de la maison avec la lettre : C'est ici, le numéro 8. Il sortit une clé de sa poche, l'introduisit dans la serrure, et la porte s'ouvrit sous nos yeux écarquillés. Voilà, c'est notre nouvelle maison, dit-il, triomphant. Deux grandes pièces, une cuisine séparée, un cellier, trois chambres à l'étage, une salle de bains. Et un grand jardin.

On tâtonnait dans le noir, on finissait par se perdre, la maison paraissait immense, comme les châteaux qu'on voyait à la télévision. On va habiter ici ? demanda Fatiha, incrédule.

Cette nuit-là, je dormis avec mon père dans la maison, à même le sol, enroulés dans des couvertures récupérées à l'appartement. Il fallait qu'un enfant y passe la première nuit pour chasser les mauvais esprits qui avaient peut-être pris leurs aises.

Au petit matin, Korichi inspecta toutes les pièces à la lumière ambiante. Il poussa une porte qui donnait sur un escalier sombre. Tu restes là, ordonna-t-il. Il descendit. Restait en bas un temps qui me parut interminable. Il revint enfin.

C'est la cave.

— C'est quoi une cave ?

— Surtout, tu n'ouvres pas cette porte, tu ne descends jamais ici. Tu as compris ?

— Oui.

Quelques marches, puis, sur la droite, un vaste espace plongé dans le noir. C'était mystérieux et effrayant. Les parents répétaient que c'était le royaume des esprits, et des monstres, et même des fantômes qui sortent la nuit. Et parfois le jour, quand les enfants ne sont pas sages.

Et pendant des années, on s'est tous tenus à carreau. On ne voulait pas qu'ils remontent chez nous, parce que dans cette maison, on était bien.

On était bien, mais on n'était pas dans notre pays. Yamina ruminait : On va rembourser les dettes, on va économiser, et bientôt repartir au bled. Ça c'est sûr. Ici, on mange à notre faim, mais les enfants doivent grandir sur la terre de leurs *jdouds*, de leurs ancêtres, là où les doigts ne deviennent pas bleus à cause du froid. Oui, c'est sûr, encore quelques mois, peut-être quelques années, et on partira.

À Alger ? À Biskra ? Les discussions allaient bon train, à la maison, avec les amis. Tout le monde avait des projets de retour. Mais tous étaient tétanisés par les « événements ». Il fallait attendre que ça se calme. Dès que l'indépendance serait proclamée, on repartirait par le premier bateau. On n'achetait rien de lourd, qu'on n'aurait pas pu emporter. Pas de gros meubles, pas de machine. Je ne prendrai même pas une cuillère à café, disait Yamina. Il y a toutes les richesses là-bas, pourquoi s'encombrer ?

Rester ? Cela était au-delà de l'imagination, même de l'entendement. Personne n'y songeait, personne n'en parlait. On voyait bien que de plus en plus de familles venaient s'installer ici, fuyant la misère, l'injustice, les combats, les villages ravagés par l'armée. Elles venaient chercher non pas un avenir meilleur, mais un présent plus supportable. Il y avait du travail pour tout le monde, les enfants allaient à l'école, le pain remplissait le ventre et la nuit nourrissait les rêves. Ainsi passaient les jours.

Dans le jardin, Korichi avait planté de la menthe, pour le thé, quand les amis passaient à la maison. À quoi bon planter autre chose, puisqu'on va bientôt repartir ? Chaque hiver, quand le froid gelait les pieds, quand la grisaille désespérait les humeurs, on se disait : C'est sûr, l'an prochain, on ne sera plus là.

*

Y a di Goule, barka ma tnbeh. Après avoir tourné très lentement le gros bouton du poste de TSF, après de longues minutes de grésillements et de voix parlant dans des langues inconnues, le visage de Korichi se détendait : *El Caira !* Radio Le Caire. La voix des Arabes, les ondes magiques grâce auxquelles on pouvait avoir des nouvelles du pays, comme les consignes du

FLN, les bulletins de victoire des maquisards sur l'armée ennemie, en attendant l'annonce de la fin du conflit. Et des chansons qu'on écoutait discrètement.

*Oh De Gaulle, arrête d'aboyer
Oh De Gaulle, quoi que tu fasses
La chose est connue on ne déposera pas les armes
La guerre va durer, c'est maintenant
Qu'on va redoubler de hargne
Oh De Gaulle on te voit, tu mens, tu jures
Tu croyais qu'à Constantine
Tu nous ferais taire
On ne discutera pas, on veut la liberté
Vous avez réussi, on vous déteste
Vous partagez la honte
Allez maintenant
Va t'expliquer avec nos combattants*

Oh De Gaulle, arrête d'aboyer. C'était le dernier tube à la mode sur Radio Le Caire, qu'on reprenait en chœur sans comprendre parfaitement le sens des paroles. Peu importe ! Nous avions l'impression de participer à la guerre, de communier avec les combattants de la liberté. C'est sur Radio Le Caire que nous avons entendu pour la première fois *Kassaman*, l'hymne national algérien. À chaque fois, le silence se faisait dans la maison. Korichi se postait devant le poste, prêt à intervenir si les ondes se mettaient à faire des caprices, Yamina ne touchait plus à rien de peur de produire un bruit, et les enfants stoppaient leurs jeux. À chaque fois les yeux des parents s'embrumaient, et Yamina essuyait une larme.

Huit ans maintenant qu'elle avait quitté les siens pour venir rejoindre son mari en France. Huit ans que chaque été elle espérait repartir, même pour quelques jours. Huit ans qu'elle posait la même question à Korichi : Va-t-on repartir cette année ?

Les bonnes nouvelles pointaient enfin. En janvier, les Français avaient voté à 75 % pour l'indépendance de l'Algérie. Encore quelques semaines et la guerre serait finie. En ce printemps 1961, Korichi annonça un jour en rentrant de l'usine : Nous partons le mois prochain. Après avoir accumulé

les congés des années précédentes, il avait réussi à négocier de prendre, par anticipation, les congés des années à venir ! À raison de trois semaines de congés annuels, il fallait six années pour pouvoir partir durant quatre mois. Trois années déjà passées sans congés, et la certitude que les trois prochaines années il travaillerait sans un jour de vacances.

Il fallait cumuler les jours, mais aussi les fonds. Un salaire d'ouvrier, une famille de cinq enfants, des dettes à payer, la cotisation au FLN¹ et au MNA², la maison à tenir. Pour retourner au pays, l'unique solution s'imposait vite : il fallait emprunter. De nouvelles dettes qu'on étalerait en attendant de gagner suffisamment d'argent pour rentrer définitivement au pays. Où on achèterait une petite maison, et peut-être même une voiture.

Pendant les préparatifs, la vie continuait avec une guerre d'Algérie qui faisait rage... aussi en France. Tous les hommes disposant d'un travail étaient tenus de payer une cotisation aux organisations qui luttaient pour la libération nationale. Chaque famille était censée avoir choisi son camp : le FLN de Ben Bella ou le MNA de Messali Hadj. Mais chaque organisation cherchait à recruter de nouveaux membres, par la persuasion ou par la terreur. Alors beaucoup, pour avoir la paix, ou simplement la vie sauve, choisissaient de payer la dîme aux deux camps. Et puis il y avait ceux qui refusaient de se plier à ce qu'ils considéraient comme du racket, ou encore qui n'avaient pas les moyens de payer.

Korichi avait longtemps cotisé au FLN, puis les versements s'étaient espacés... Étant donné son ancienneté dans la ville – il était arrivé en 1948 et avait accueilli la plupart des travailleurs – il était considéré avec respect, au point qu'on lui avait attribué le surnom de Patron. Le soir, à la nuit tombée, inmanquablement, un gars du MNA venait frapper à la porte. Engoncé dans une gabardine beige, il lui tenait toujours le même discours : La situation est difficile. Les frères luttent et meurent, en ce moment même, pour notre liberté. Il faut les aider...

Selon la situation, Korichi renvoyait au mois suivant, ou donnait de quoi faire patienter. Il était exclu de refuser de financer l'un ou l'autre camp. Il fallait louvoyer, promettre, ruser, séduire. Jusqu'au jour où ils perdraient patience et où les menaces se feraient précises : Je reviens samedi. J'espère que tu tiens assez à tes enfants pour les voir grandir dans notre pays, enfin libre. Les martyrs ont donné leur sang pour toi, et toi, que vas-tu leur donner ?

Korichi avait choisi son camp, le FLN. Dès lors, on savait que le MNA se vengerait.

Du haut de mes six ans, je me suis vu attribuer un rôle qui ne souffrait aucune faiblesse, ni la moindre inattention. Nous disposions d'une hache qui servait à fendre le petit bois, et dès qu'on entendait frapper à la porte, je devais immédiatement cesser toute activité pour prendre prestement l'outil, me placer à la porte juste derrière Korichi et maintenir fermement la hache à hauteur de main, poignée en avant. Nous nous étions plusieurs fois exercés. Korichi devait pouvoir la saisir dans la seconde et asséner un coup en cas de graves menaces. On écoutait attentivement la conversation, mesurant le danger au ton et aux éclats de voix.

Jusqu'au cessez-le-feu, et même par la suite, les visites étaient quotidiennes et pressantes. Certains soirs, nous savions que Korichi courait de grands risques. Parce que la rumeur d'une exécution se répandait toujours avant sa mise en œuvre. Nous avions appris qu'une réunion spéciale du MNA avait été organisée sur le cas Korichi, étant donné son statut de « patron », et il avait été décidé qu'il fallait en finir, car l'exemple qu'il donnait était calamiteux. Le MNA était entré dans une furieuse colère. Une délégation de quatre hommes se présenta un soir, pour donner un dernier avertissement. Nous savions que c'était le signe d'une décision sans retour.

Derrière la porte, nous ne perdions pas un mot des échanges. Les militants ne s'attaquaient jamais aux femmes ni aux enfants. Car les femmes ne devaient en aucun cas se mêler des affaires des hommes. Un code d'honneur unanimement respecté. Mais Yamina eut, ce soir-là, un éclair de génie qui sauva son mari d'une mort certaine. Derrière la porte, sans se montrer, elle apostropha celui qui semblait être le chef de la délégation : Si Rachid, que la honte soit sur toi. Tu peux tuer mon mari maintenant si tu veux, je ne bougerai pas. Fais ce que tu dois faire. Mais je le jure devant Dieu, si tu le fais, demain partira une lettre au village, à Lella Fatma, ta mère, pour lui dire que tu es venu chez nous, avec des étrangers, déshonorer notre maison, t'attaquer à la femme et aux enfants du Patron.

Korichi manifesta une grande colère contre Yamina, lui intimant l'ordre de rentrer et de se taire. Et attendit, las, comme envahi d'une certaine sérénité, que le tueur sorte son pistolet et tire. Mais le discours de Yamina

avait porté. Le chef fit signe à ses hommes de le suivre. On ne les revit plus jamais.

La peur, dans toutes les maisons, s'était installée. Une peur de tous les instants. Personne n'était assuré, lorsqu'il quittait sa demeure le matin, de revenir sain et sauf. Les hommes évoquaient les morts du jour – ou plutôt de la nuit. Les femmes, l'après-midi autour d'un café, pleuraient en s'imaginant rentrer au pays veuves, lestées d'une ribambelle de bambins à nourrir. Les enfants, eux, jouaient à la marelle.

Dans le quartier, on mit en place des stratégies de protection. Les hommes s'échangeaient les bribes d'informations que les uns et les autres parvenaient à collecter auprès des militants. Qui était visé ? Comment allaient-ils s'y prendre ? Où allaient-ils monter l'embuscade ? Les hommes réduisaient au strict minimum leurs déplacements. Ils envoyaient les enfants porter des messages, le plus souvent codés, après les leur avoir fait répéter pour être sûrs qu'ils les avaient correctement mémorisés. Korichi dépêcha ainsi un jour un gosse chez son ami Rouag avec le message suivant : « Papa a dit qu'il fallait rentrer la voiture et la laisser au garage jusqu'à lundi. » Rouag répondit : « Dis à ton père que je vais rentrer la voiture. » Sur le chemin du retour, on s'interrogeait, car Rouag n'avait pas de voiture... Yamina nous expliqua : Ne t'inquiète pas, mais les tueurs vont sûrement revenir ce week-end.

La guerre n'en finissait pas, ni ici ni là-bas. Nous nous couchions tard. À Vallourec, les ouvriers étaient en effet affectés à deux plages horaires, de 6 heures à 14 heures ou de 14 heures à 23 heures. Pendant toutes ces années de guerre, chaque soir, femmes et enfants se réunissaient pour se rendre en groupe à l'usine à 23 heures. Durant les beaux jours, les enfants attendaient avec impatience ce moment, qui leur permettait de ne pas aller au lit et de continuer à jouer avec les copains. Mais en hiver, plus d'un traînait, pleurait, rechignait à parcourir les quatre kilomètres dans le froid glacial, les pieds dans la neige, avec le nez qui coule, les doigts gelés. Pourtant il le fallait. À 23 heures précises, nous devions tous être là. Les hommes sortaient, fourbus, et se plaçaient au milieu du cercle formé par les femmes et les enfants. Puis nous allions de maison en maison, chaque famille retrouvant son antre. Jusqu'à la dernière, où femme et enfants protégeaient

l'homme d'une fusillade. Car c'est à minuit, après la sortie des usines, que les coups de revolver partaient.

Un matin, alors que nous sortions de la maison pour aller à l'école, on a découvert un corps devant la porte, le bras tendu, la main ouverte, les yeux révulsés. Du sang avait coulé de son torse. C'était effrayant. Korichi s'est approché, a reconnu l'un de ses amis. Il s'était traîné jusque-là, mortellement blessé lors d'une attaque nocturne. Il n'avait pas eu assez de force pour frapper à la porte. Je m'en occupe, dit Korichi, partez à l'école. Tout au long de la rue des Chênes, on voyait les traînées de sang.

À l'école, le maître nous a demandé de sortir les cahiers, nous a fait la leçon de morale, nous a demandé de répéter la récitation apprise la veille, et quand on est revenus à la maison, la pluie avait effacé les traces de sang. On a mis les assiettes sur la table, on a mangé, et personne n'a posé de questions. Seul Korichi tordait un morceau de pain entre ses doigts, l'air pensif. Yamina le regardait du coin de l'œil, inquiète. On est tous sortis ensemble, à une heure et demie. Les enfants à l'école, Korichi à l'usine. On n'a pas échangé un mot, puis Korichi a lancé : Travaillez bien à l'école. À ce soir, ne soyez pas en retard.

*

Au café, les hommes pouvaient traîner, et Korichi aimait y retrouver ses amis. Ils fuyaient tous l'exiguïté de leur logement, la dureté de leur travail, la détresse de leur condition. Pendant des heures, jusqu'à ce que le sommeil les assomme ou que l'heure d'embaucher approche, ils cherchaient à grappiller encore quelques minutes, à discuter, jouer aux dominos, se chamailler, hurler ou rire. On parlait du bled, de l'usine, et puis soudain le silence : concentration maximale, un regard circulaire autour de la table, et on abat un six. Et puis ça repartait de plus belle.

Ce jour-là, les conversations tournaient autour des dernières nouvelles venues d'Alger. L'armée s'était positionnée dans les endroits névralgiques de la ville. Le FLN était en train de gagner la partie sur ses rivaux. Les anciens du MNA faisaient grise mine, et les harkis commençaient à perdre espoir.

Car les harkis avaient afflué dans la région. Aucun ne s'en flattait, d'être harki. Certains disaient qu'ils avaient été faits prisonniers par l'armée

française, d'autres se vantaient d'aventures militaires invérifiables. La plupart se taisaient. Les gars du FLN veillaient au grain, et se renseignaient au bled ; quand un harki – ou un MNA, ce qui ne valait guère mieux à leurs yeux – avait fait preuve de zèle, on ne donnait pas cher de sa peau. Une petite réunion des anciens, le dossier était exposé, la sentence tombait. Dans un coin, Majid le Boucher écoutait en silence. Quand la décision était prise, on lui donnait le nom, l'adresse, l'usine, le café que le condamné fréquentait. Il savait ce qu'il avait à faire.

Majid n'était nullement boucher. Il avait acquis ce surnom. Conscientieux, les couteaux parfaitement aiguisés, calme en toutes circonstances, il exécutait les ordres, et les hommes. Une équipe amenait le malheureux qui vivait ses dernières heures. Majid entrait dans la pièce et procédait, placidement, pour les humains comme si c'étaient des moutons. Une fois les pieds et les mains liés, il couchait l'individu sur une table, relevait la tête en tirant sur les cheveux, puis donnait un coup sec, un seul. Le corps se vidait de son sang. Il trempait son couteau dans le seau d'eau, le nettoyait méticuleusement et repartait. Une autre équipe s'occupait de l'évacuation.

Si les gendarmes retrouvaient le cadavre, ce qui était rare, une simple main courante suffirait, *tant qu'ils s'entre-tuent entre eux*. Le responsable du FLN envoyait ensuite une lettre au village. Dieu a rappelé untel auprès de lui, qu'Il lui pardonne. Car ici-bas, dans le monde des humains, il n'y avait pas de pardon. Que des souffrances infinies que rien ne calmerait, même pas la mort.

*

Au café, à la radio, on ne parlait que de ça. Neuf joueurs de football algériens avaient mystérieusement disparu. Aucune trace, aucun message. Et pourtant, ce n'était pas le genre à passer inaperçus, ces stars dont les exploits étaient commentés chaque week-end. Ce n'était pas n'importe qui : Mustapha Zitouni, qui jouait à Monaco avec Michel Hidalgo, Rachid Mekhloufi, le jeune prodige de Saint-Étienne. Les pires rumeurs commençaient à circuler. Ça devait être un coup du général Bigeard, celui qui avait ravagé la Casbah avec ses paras. Il fallait casser le moral des Algériens, il n'avait rien trouvé de mieux. Ou alors ils avaient été kidnappés

par une équipe, sans doute le Brésil, qui voulait absolument gagner la Coupe du monde qui allait commencer dans quelques jours. Au café, deux clans se formèrent, tenants des deux hypothèses, chacun déroulant ses arguments.

Rachid Mekhloufi, l'attaquant de Saint-Étienne, déjà quatre sélections en équipe de France, sacré champion du monde avec l'équipe de France militaire en Argentine le 14 juillet 1957, et champion de France avec vingt-cinq buts inscrits durant la saison ! Autant dire le pilier de l'équipe de France avec Mustapha Zitouni, l'arrière central de Monaco, lui aussi sélectionné : avec eux on sera champions du monde !

Le mois précédent, Mekhloufi avait fait sensation contre l'Espagne en bloquant Di Stefano, l'étoile du Real Madrid qui filait droit au but et qui était considéré comme le meilleur attaquant du monde. Et en France, Zitouni était une immense vedette. Son salaire faisait rêver : cent soixante mille francs mensuels, quand la paye moyenne annuelle des Français était de six mille francs. Le soir même du match contre l'Espagne, le président du Real l'avait approché pour lui proposer le marché du siècle : cinquante millions de francs s'il rejoignait Madrid, la meilleure équipe du monde. Mekhloufi avait refusé, laissant les dirigeants du Real stupéfaits. C'est qu'il avait déjà en tête un autre plan.

Car quelques jours plus tard, au café, on resta bouche bée devant la nouvelle. La une de *L'Équipe* barrait toute la page : *Neuf footballeurs algériens, dont Zitouni, disparaissent*. Et on savait maintenant où ils étaient : ils avaient rejoint clandestinement Tunis, pour annoncer la création de l'équipe de football du FLN !

En France, ce fut un tremblement de terre. De stars de l'équipe de France, ils étaient devenus des renégats. La Fédération française de football rompit immédiatement leur contrat, et fit pression auprès de la FIFA pour qu'aucune équipe ne joue contre eux. Au café, ceux qui doutaient encore songeaient maintenant à rejoindre les « frères ». Si ces célébrités avaient renoncé à leur prestige et à leur vie de millionnaire pour rejoindre la Cause, alors ils devaient faire de même. Sans renoncer à notre travail à l'usine et à notre vie de misère, lança Rachid, qui provoqua un fou rire général.

Quelque temps plus tard, Rabah Driassa sortit un disque qui devint notre hymne. *Atilou zalamite, atilou... Wili, ya wili, jabha fel'fili*. Craque l'allumette, allume le feu. Oh oui, il l'a mis au fond du filet. On était tous

des Mekhloufi dès qu'on mettait un but, sur le petit terrain derrière l'église. C'est là qu'on faisait des matchs, Algérie contre le Reste du monde. On voulait tous être Zitouni, ou rien.

*

Au café, Hassan était le premier arrivé, le dernier parti. Il prenait place toujours au même endroit, passait la journée devant le même verre de thé, sauf si quelqu'un faisait mine de le supplier d'accepter une limonade. Tout le monde l'appelait Hassan Bey, mais son vrai nom c'était SNP. Sans Nom Patronymique.

Mon vrai nom, racontait Hassan, je ne m'en souviens pas. À la mairie, du temps des Français, ils ont dit à mon père : Votre nom, ça ne va pas ça ! Le monsieur de la mairie lui a dit : Maintenant tu t'appelles SNP, il a écrit ça sur sa carte d'identité, et c'est resté, que veux-tu que j'y fasse, il lui a dit : Allez ouste. Mon père ne voulait pas aller en prison, alors il a dit : Merci monsieur. C'est les seuls mots en français qu'on connaissait. Les colons avaient pris les terres de mon père, et ils lui ont retiré le nom de son père et de nos aïeux. On ne sait jamais : si un jour je viens réclamer les terres, ils pourront dire : Ah non ce n'est pas le même nom, allez ouste. Ils aiment bien dire « allez ouste », je ne sais pas ce que ça veut dire, à la fin de la conversation, c'est peut-être comme nous, on finit par « La paix soit avec toi », c'est ça ?

Korichi l'avait à la bonne. Il lui apportait une chorba, ou un couscous, quand Yamina faisait une *sadaka*, un don pour les pauvres. Il lui déposait le paquet encore chaud, dans sa chambre de la rue des Produits-Chimiques. Hassan était tellement ému qu'il n'avait pas la force de dire merci. On se voit demain au café ? lui demandait Korichi. Oui, oui, j'essaierai de passer.

On savait bien que tous les jours de l'année il était là, à la première heure, au moins il y avait du chauffage, de la compagnie, un thé qu'il tiendrait dans sa main pendant des heures et qui en serait tout froid, mais comment peut-on boire du thé froid ! On ne savait pas s'il avait encore une famille au bled, on ne savait pas à quoi il pensait quand son regard se fixait longtemps vers la fenêtre, il était dans son monde. Il portait toujours le même manteau élimé, des chaussures qui avaient vu du pays, mais sa chemise était propre.

Ça faisait des années qu'il ne travaillait plus, depuis son accident à l'usine, et il s'était éteint, petit à petit.

Les hommes rêvaient de liberté pour oublier, les femmes grappillaient des pièces pour augmenter les économies en imaginant une nouvelle vie, tous plongés dans la grisaille du quotidien, à l'usine et dans les chambrées délabrées.

Éclata un jour un scandale dont on parlerait encore des mois, des années, des décennies plus tard. Au café, dans les maisons, la radio était toujours branchée sur Le Caire, qui diffusait de la musique arabe. Ça rappelait le pays. Les chansons duraient jusqu'à une demi-heure, et la plus grande star, c'était Farid. Farid El Atrache ! Le plus grand, le magnifique. On l'écoutait pendant des heures, on allait le voir au cinéma, les femmes se pâmaient, les hommes imitaient ses postures. Radio Le Caire annonça son nouveau disque, *Bissat el Rih*, *Le Tapis volant*. La chanson fit l'effet d'une bombe. Elle disait l'unité du monde arabe, ses richesses, ses beautés. Le tapis volant voguait au-dessus de Bagdad, de la Syrie, de Beyrouth, de Tunis... mais il survolait l'Algérie sans s'y arrêter, sans un mot, pour aller directement à Marrakech. On eut beau l'écouter encore et encore, il fallut se rendre à l'évidence : Farid, qui était pourtant égyptien, snobait l'Algérie. Pourquoi ?

Ce fut un véritable crève-cœur : à l'heure où les gens relevaient la tête, il ne pouvait pas l'ignorer, un couplet de plus, qu'est-ce que ça lui coûtait ? Farid nous trahissait.

Mais il ne nous nous avait pas trahis. Non, il nous avait juste oubliés. Même lui s'y était mis, on était tous devenus des SNP.

*

Quatre mois. Korichi avait obtenu quatre mois de congé, d'avril à juillet. Partir en voyage relevait alors de l'expédition. La moitié des bagages étaient réservés aux cadeaux à la famille. Inconcevable de rentrer au pays les mains vides ! Mains vides, mains tristes. Et puis, tous ceux qui étaient restés au bled imaginaient que là-bas, *fi'l França*, en France, l'argent coulait à flots. Serviettes, pantalons en tergal, chemises, robes, savons, parfums – l'eau de Cologne, un *must* réservé aux intimes – remplissaient de grosses valises. Il ne fallait oublier personne. Étalés dans la chambre, les

présents étaient d'abord massés par famille, du grand-père au petit dernier, puis rangés et tassés dans les malles. À la radio, ils passaient *Non, rien de rien, non, je ne regrette rien*. Elle a bien de la chance, celle-là, soupira Yamina en éteignant le poste.

Un soir, vers 18 heures, nous sommes allés à la gare d'Aulnoye prendre le Calais-Vintimille, direction Marseille. Fatiha avait huit ans, Mohamed trois, Tokia deux, Yasmina un an. Moi, du haut de mes six ans, j'étais, par l'onction de Korichi, le « grand garçon ». Fatiha avait la surveillance des petits, j'étais préposé à celle des bagages. Une mission qui demandait une vigilance de tous les instants, jusqu'à ce qu'on sombre dans un profond sommeil. L'ambiance dans le wagon était joyeuse, c'était le train des Italiens qui, eux aussi, rentraient au pays.

Dès le coup de sifflet de départ, les mammas ouvraient le cabas, sortaient le saucisson, les hommes débouchaient les premières bouteilles de vin. Éclats de rire, chants, chamailleries jusque tard dans la soirée. Une joyeuse pagaille que ne goûtait guère le contrôleur, un homme au regard sévère, accablé de devoir enjamber les valises entassées dans le couloir, s'impatiant devant les billets qui ne venaient pas.

— Mais où tu les as mis, ces maudits billets ?

— Mais je les ai mis au fond de la valise noire, bien cachés, tu m'as dit que c'était très important...

Yamina avait préparé des vivres pour trois jours. Du lait pour les enfants, du café dans un thermos pour Korichi, des biscuits, des sandwiches au poulet grillé, de l'eau. Korichi ne disait rien, et Yamina parlait peu, ce qui était inhabituel. Ils avaient l'angoisse du grand voyage. Nous les enfants n'étions jamais sortis de la ville, du quartier peut-être. Nous n'avions aucune idée de ce qui nous attendait. Tout juste savions-nous que nous allions monter dans un *babour*, un grand bateau.

Avant le départ, les parents avaient fait leurs adieux à leurs amis et, tradition ancestrale, demandé le pardon, l'absolution. Combien de voyageurs sont partis sans jamais revenir ? Les vols, les agressions, les maladies dont on ne se remet pas. Dans ce cas, il ne fallait pas se présenter devant son Créateur lesté de reproches dont il faudrait rendre compte. Puis, dans leurs yeux, il y avait ces neuf années d'absence, d'exil, de séparation. Neuf années de joies et de drames, loin, seuls. Et puis cette guerre qui n'en finissait pas. Qui retrouveraient-ils au pays ? Ils ne verraient peut-être pas

ceux qui étaient montés au djebel, ceux qui avaient été raflés, étaient-ils morts ou simplement prisonniers, les maisons étaient-elles détruites ? À la télévision, on voyait des avions larguer des bombes sur les villages, des militaires mitrailleuse au poing partout, des hommes et des femmes sortir de chez eux les mains en l'air, terrorisés. On disait que les paras avaient attaqué Alger. Au bout du *babour*, Alger existait-elle encore ? Et puis en France, beaucoup de jeunes hommes étaient partis au service militaire en Algérie pour deux ans, et en ville on croisait maintenant le regard méchant des parents, et des soldats de retour, quand ils étaient revenus.

Marseille. La moitié du chemin était faite.

Nous sommes entassés à même le sol, devant le port. Korichi est parti aux nouvelles, et ne revient que plusieurs heures après avoir interrogé, dans un français approximatif, des bureaux de vente de billets. Prochain départ le lendemain. Nous allons passer près de vingt-quatre heures assis là, comme des centaines d'autres familles, en attendant le signal du départ. Les enfants lancent un regard reconnaissant à Yamina. On ne lui reprochera plus d'avoir pris toutes ces couvertures alors, que là-bas, il fait si chaud. Une nuit à dormir à même l'asphalte, dans le bruit incessant des voitures et des camions, les petits ayant la chance d'avoir un lit de fortune improvisé sur les grandes valises. On se bat pour s'occuper de Yasmina, la petite dernière, une coquine qui fait craquer tout le monde, même les passants, oh mon Dieu qu'elle est mignonne.

15 heures, le lendemain. Le *babour* a du retard. Le *Ville d'Alger*, immense, majestueux, est enfin à quai. Les porteurs, sangles posées sur les épaules, offrent leurs services pour déposer les bagages à bord. Et profitent de la fatigue, de la lassitude, de l'impossibilité de tout transporter pour imposer leurs tarifs. Pour la première fois, nous apercevions la mer et le ciel si bleu, et cette lumière qui fait plisser les yeux. Yamina semblait heureuse, avait l'air de revivre – On va bientôt arriver, vous allez enfin goûter au bonheur. Elle serrait ses enfants contre elle : Regardez la mer, c'est là-bas chez nous, au-delà des vagues. Encore un jour et c'est fini, on sera sauvés, on sera au paradis.

Jeh el Nama, on entre en enfer, disaient les gens sur la passerelle, ceux qui avaient déjà voyagé. Ceux qui savaient. Dans le bateau, un homme avec une casquette examinait les billets, et indiquait sèchement un escalier qui

descendait. Au palier, un autre homme avec la même casquette montrait un autre escalier, qui descendait. Les billets de troisième classe nous menaient directement dans la cale, une immense étendue sombre où des familles se chamaillaient déjà pour un misérable territoire. Pas une chaise, pas une table, pas un lit. Des couvertures lancées à même le sol abritaient hommes, femmes, enfants, valises, nourriture, gobelets qui se renversaient... Bientôt les premiers vomissements provoqués par le tangage, innombrables durant la traversée, allaient empestier l'air. Pas un filet d'air auquel s'accrocher. Les pleurs des enfants, parfois affamés, se tordant le ventre de douleur, résonnaient sans fin. Il fallait veiller particulièrement sur Tokia et Yasmina, elles étaient si petites. On les faisait boire à petites gorgées, on murmurait dans leurs oreilles, on les berçait. Korichi, épuisé, s'endormait, Yamina luttait pour garder les yeux ouverts, parcourant du regard un à un ses enfants. Elle leur avait promis le paradis, elle chantait des chansons d'autrefois pour qu'ils s'endorment, pour qu'ils oublient.

Ceux qui avaient le malheur d'être situés au fond de la cale passaient par-dessus des familles entières, ce qui provoquait des cris et des protestations, voire des blasphèmes : une superstition interdisait d'enjamber un être humain. Parvenu au pied de l'escalier, le cerbère rappelait que les troisièmes classes ne pouvaient pas monter dans les étages. Ne pouvaient pas respirer l'air. Ne pouvaient pas voir la mer. Ils ne pouvaient pas sortir de cet enfer.

Vingt-cinq heures après notre départ de Marseille, une rumeur commença à circuler parmi les êtres hagards parqués à fond de cale : Alger ! Alger est en vue ! Des youyous résonnèrent, déchirant le silence. L'armée des morts-vivants recommençait à bouger, les regards se croisaient à nouveau, les têtes se relevaient, les langues se déliaient. Alger ? C'est sûr ?

Soudain un homme apparut dans l'escalier : Sur le saint Coran, j'ai vu la Ville blanche !

Tout le monde se leva d'un seul coup. Ceux-là qui s'invectivaient voici seulement une heure s'embrassaient maintenant. Les autres n'avaient plus faim ni soif, plus aucune fatigue, aucun ressentiment. Même l'air était redevenu respirable : l'eau de Cologne coulait à flots sur la tête des enfants, sur le cou des grands. Des vieux devisaient – Finalement, ça s'est bien passé, le *babour* – en lustrant leur moustache.

*

À Alger, personne n'avait été prévenu de notre arrivée, donc personne ne nous attendait au port. Pour conjurer le sort, pour ne pas aller à l'encontre de la volonté du Maître du temps et des choses, on évitait de prédire des événements, des arrivées qui pouvaient être remises en cause par le destin.

Le quartier où résidait la famille s'appelait Climat de France. Climat de France ! Juste au-dessus de Bab El Oued, on y accédait par une avenue qui serpentait vers les collines, ou par des escaliers si nombreux qu'on avait l'impression qu'on n'arriverait jamais.

Yamina, dès la sortie du bateau, avait extrait de son sac un grand morceau de tissu blanc et s'en était recouvert le corps de la tête aux pieds. Toutes les femmes françaises, les *roumiate*s, étaient habillées comme à Hautmont, et toutes les Arabes ou presque étaient enrobées dans le même tissu blanc. Elles ressemblaient à des fantômes qui se débattaient avec des enfants accrochés au dos, des paniers et des valises aux mains, rabattant le voile sur le visage en le maintenant avec les dents. Au bout de la petite impasse qui menait à l'immeuble de la famille, Korichi apostropha un gamin qui jouait là : Va dire à Si Derraji que des gens de France le demandent.

Yamina et sa sœur étaient assises côte à côte, sur le matelas posé au sol, et se tenaient les mains. C'est comme si elles ne croyaient pas à la réalité de leur présence. Ma tante nous découvrait, un par un, ces enfants dont elle ne connaissait l'existence que par les lettres échangées pendant les neuf dernières années. Puis des sanglots éclatèrent. Blotties l'une contre l'autre, les deux sœurs se vidaient de toutes les larmes retenues depuis tant d'années. Yamina disait des phrases incompréhensibles en pleurant, les hommes baissaient la tête, puis Korichi sortit de la pièce. Tante Fatima répétait toujours la même chose : *Ossobri, ossobri*. Sois courageuse. Le visage de Yamina était effrayant, comme déformé par la douleur, inondé de larmes. Elle balançait le buste d'avant en arrière, doucement, et sa sœur lui tenait la tête, pleurant elle aussi, répétant *Ossobri, ossobri*.

Yamina avait présenté ses cinq enfants, là, bien présents, vivants. Puis étaient venues les fillettes, toutes deux prénommées Saïda, disparues après une année de vie. Des drames que Korichi et Yamina avaient portés seuls, loin des leurs, dans une glaciale solitude.

Le chagrin fut vite noyé dans un tourbillon d'invitations, de fêtes, de repas où coulait à flots ce breuvage dont on raffolait, le Selecto. Ah le Selecto ! Plus tard, et pendant bien des années, il suffisait de prononcer ce mot magique pour que naisse dans les yeux de tous les enfants de l'Algérie, arabes ou pieds-noirs, une petite étincelle, comme un signe de reconnaissance, un étendard qui rassemblait tous ceux qui avaient foulé cette terre. C'était notre madeleine de Proust à nous. Il fallait le boire bien frais, laisser traîner ce goût de pomme et de caramel dans la bouche, avec des bulles pétillantes qui éclataient lentement contre le palais.

Sur la grande terrasse que se partageaient plusieurs familles, des tables basses étaient disposées sous les branches d'un immense figuier. Repus, on passait au thé et aux cacahuètes. De temps en temps, on entendait des coups de feu, parfois des coups de canon. Tout le monde alors se taisait. Parfois l'oncle nous demandait de rentrer, ça ne discutait pas, quelle que fût la déception. À la table des hommes, un mot revenait souvent : *el paras*. Les paras. Ces parachutistes du colonel Bigeard, qui parlait à la télévision de la civilisation française mais qui commandait des hommes impitoyables, cruels, traquant les combattants ou les simples habitants jusqu'au fond des maisons, blessant et tuant sans état d'âme.

Être le fils aîné procurait des privilèges. Souvent, dans la matinée ou en fin d'après-midi, Korichi me faisait un signe : on y va. Nous nous rendions dans le centre d'Alger faire des courses, voir un ami ou un lointain parent. Avant de sortir, il vérifiait plutôt deux fois qu'une qu'il avait bien ses papiers d'identité et le livret de famille – avec la police et les paras, les contrôles étaient incessants, notamment après Bab El Oued, lorsque apparaissait la place des Martyrs, au pied de la Casbah.

À chaque coin de rue, on voyait la mer, tache bleue qui hypnotisait le regard, majestueuse, à la fois changeante et éternelle. Plus on avançait vers le centre-ville, en direction de la Grande Poste, moins on voyait d'Arabes. Korichi pressait toujours le pas quand nous parvenions à cet endroit, alors que nous avions le regard attiré par les devantures de magasins, l'animation des cafés, le flot incessant des passants. Je n'avais jamais vu autant de monde en même temps, tant de voitures et de camionnettes qui klaxonnaient sans cesse, des gens qui s'invectivaient d'un trottoir à l'autre, les marchands ambulants de fruits ou de sardines, chassant les mouches, les

hommes qui faisaient les beaux en chemisette blanche, fumant des cigarettes comme dans les films à la télé, les jeunes femmes charmeuses avec leur large jupe fleurie ondoyant comme les vagues de la mer.

Les seules personnes à qui nous parlions parfois étaient des policiers ou des militaires, qui fouillaient d'abord le cabas puis nous palpaient. Ils nous regardaient toujours méchamment. À force on a fini par s'y habituer, par trouver ça normal. Yamina avait raison, Alger ressemblait au paradis, mais cela avait un goût amer, comme quand on oublie de mettre du sucre dans le thé.

*

Les routes n'étaient pas sûres en ce printemps 1961, dans l'Algérie à feu et à sang. Personne évidemment ne savait que la guerre allait se terminer dans moins d'un an, et à vrai dire personne ne se risquait à la moindre prévision à ce sujet. Rien n'indiquait que la fin était proche ; au contraire, on n'avait jamais vu autant de militaires dans les rues, les combats faisaient rage, les communautés étaient dressées l'une contre l'autre. Il se disait dans les conversations, à la table des hommes, que des Français commençaient à partir, qu'ils vendaient au plus offrant qui leur maison, qui leur commerce. Certains en tiraient la conclusion, contre toute évidence, que les Arabes étaient sur le point de gagner la guerre. D'autres faisaient les comptes des hommes morts ou disparus, des familles décimées, et pointaient la présence de l'armée française qui contrôlait la moindre ruelle d'Alger. Nous sommes écrasés, et tu dis que nous avons gagné ?

Le mot qui revenait le plus souvent n'était pas indépendance, mais *houria*, la liberté. Les Arabes aspiraient simplement à être libres, et plus que tout à ne plus subir la *hogra*, l'injustice, l'humiliation. Nous étions en guerre, on en parlait chaque jour en France, on la vivait chaque jour en Algérie. C'était comme ça. La peur, la violence, la mort, les menaces, les Français contents, les Arabes pas contents, c'était l'ordre du monde. L'essentiel, c'était d'avoir du Selecto bien frais.

Toute la famille était originaire d'un petit village, Lichana, une oasis aux portes du désert située dans les faubourgs de Biskra. Pour les parents, la vie d'avant la France était là-bas, la famille, les amis, les souvenirs, les aïeux enterrés dans le petit cimetière bordé de palmiers. Le voyage était incertain,

et personne n'avait de nouvelles du village. La décision fut prise : les femmes et les enfants resteraient à Alger, Korichi et moi irions à Lichana. Si tout allait bien, ils nous rejoindraient.

Le départ fut très matinal, pour éviter les grosses chaleurs. Sur la route, l'armée, des barrages. Un militaire montait dans le bus, inspectait, redescendait. Après six heures de route à travers le désert, le chauffeur lança d'une voix fatiguée : Lichana. À l'horizon, les palmiers s'élançaient, immenses, dans un ciel immobile. Des palmiers partout, comme une immense traînée verte. L'endroit semblait n'être habité que par la lumière.

Nous n'étions pas attendus, comme à l'accoutumée personne n'avait été prévenu. On a marché longtemps, avec une sensation nouvelle, le pied qui s'enfonce doucement dans le sable chaud, qui oblige à ralentir le pas, comme à Hautmont quand les bottes s'accrochent à la neige. Dans le Nord, il fallait marcher vite pour échapper à la morsure du froid. Ici on ne savait pas si le temps existait, on ralentissait. Il y avait juste de la lumière, la chaleur de midi, et pas âme qui vive, même pas un chien errant. Voilà, c'était donc ça Lichana, dont on avait tant entendu parler : un endroit vide où le temps était suspendu.

Mais bientôt nous avons abordé les premières maisons, cachées sous des murs de pierre ocre. Quelques minutes encore, et Korichi agita le battant d'une porte basse. *Chkoun ? Qui ? Khouk*, Ton frère.

*

Le ksar³ de Lichana était planté au milieu de la palmeraie, fier, défiant le soleil et les mauvaises intentions des voyageurs étrangers. Des centaines de maisons, plus ou moins grandes, hautes ou basses, riches ou pauvres s'agglutinaient, se tenant chaud l'hiver, conservant la fraîcheur l'été. Un dédale de ruelles, ponctuées de mosquées et de tavernes, de boutiques ou de vendeurs ambulants, ruche humaine où se côtoyaient bonheurs et drames, richesses et famines, vociférations et longs silences. Un village assoupi du matin au soir, quand l'été vire à l'enfer sur terre, dans une chaleur qui rend la lumière blanche et décourage tout geste inutile, se réveillant à l'automne pour récolter les dattes – et quelle fête lorsqu'elles sont abondantes, sucrées et presque transparentes ! ou au printemps quand on rêve à une saison qui nourrira tous ses enfants, et voilà le paradis revenu.

Dépassent, au loin, les têtes des palmiers. Souvenez-vous, semblent-ils murmurer. *Nous sommes là pour toujours, tandis que vous ne faites que passer. Occupez-vous de nous, et nous vous nourrirons. Prosternez-vous devant votre Créateur, et nous, qui tutoyons le ciel, serons vos messagers. Car nous, les palmiers, nous vous avons observés, vous agitant, vous reposant, guerroyant ou festoyant, venant prier à la mosquée Sidi Saada pour votre salut, pour un être cher, pour une consolation ou une bénédiction. Vos enfants grandissent, vos anciens meurent, nous porterons un peu d'ombre sur leurs tombes ; les heures, les mois, les années passeront, rien ne changera, tout restera. L'aube sera paisible, un verre de thé, des galettes de semoule fine et vous mesurerez votre bonheur ; le soir venu vous vous souviendrez des anciens, de leurs sages paroles, que vous oublierez aussitôt ; la nuit viendra, et demain sera un autre jour. Il faudra vous lever tôt, vous occuper de nous, nous donner à boire, arroser les jardins, les grenadiers et les figuiers aussi ont soif, et toutes ces herbes qui parfumeront vos plats, tous ces légumes qui réjouiront vos invités, et ces brebis dont le lait ponctuera vos repas. Puis vous irez à Biskra, la grande ville, vendre nos dattes et rapporter des tissus, des épices et quelques dinars. Vous vivrez comme vous avez vécu depuis deux mille ans, au rythme des saisons, des appels à la prière et de notre bon vouloir.*

Les jours de fête à Lichana s'entendaient à cent lieues. Un voyageur de passage ne saurait deviner de quel mariage il s'agit, de quelle famille l'invitation est partie. Tout le village est là, il faudra attendre pour savoir qui est le roi du jour, quand le baroud, les flûtes et les derboukas résonneront, sur la route de sa promise, dans les ruelles en liesse. Car le mot « invité » n'existe pas. On viendra, on s'assoira sur la première natte venue, on se nourrira de ce qui se présentera, il reste toujours à manger quelle que soit l'heure, on rira avec des inconnus et on s'en ira. La fête finira par s'éteindre, un beau matin, comme elle avait commencé un beau soir. La musique, lancinante ou sensuelle, flottera d'une maison à l'autre. On ira au *hammam el Salhine*, les bains ancestraux, pour se purifier, pour soigner ses os ou ses états d'âme, peu importe. Il y aura toujours quelques dattes *deglet el nour* sur la table, et en repartant on regardera le désert, dans une solitude qui donnera l'impression que le temps et l'espace n'existent pas. Un désert auquel on se soumettra, sinon il nous perdra, une immensité qui donnera l'illusion de la grandeur, qui nous fera oublier à quel point nous sommes

petits. Et rassurera l'insouciant. Le sable sera encore chaud au cœur de la nuit, sous la plante des pieds, on dormira à la belle étoile, mais elles seront des milliers dans le ciel, elles veilleront sur nous. Tout va bien, demain sera un autre jour, et une autre fête commencera.

*

Un matin, tôt, on est allés au cimetière de Lichana, vaste, habité par le silence, cerné par un mur de pierres de *toub*, comme toutes les constructions. C'était agréable, paisible, presque beau.

Korichi chercha un long moment, et finit par trouver la tombe de ses parents. Il hochait la tête, semblant avoir entamé un dialogue avec eux. Puis il posa sa main sur ma tête, comme s'il me présentait à ses parents, son père Djemoui, sa mère Torkia, nés dans un autre siècle.

Viens, on va voir les parents de ta mère, dit-il en faisant un signe d'adieu.

Yamina parlait souvent de sa mère, Zineb. Belle, joyeuse, courageuse, mariée à Belkacem. Elle l'invoquait, par une anecdote, une pensée, une parole. Mes quatre grands-parents sont morts lors de l'année du typhus, qui a ravagé l'Algérie en 1942.

C'était terrible, raconta Korichi, je me souviens. Chaque jour on comptait les morts, deux, quatre, quelquefois dix habitants du village. Le matin on ne savait pas qui était encore en vie. Le soleil se levait, on allait d'une maison à l'autre, guidé par les cris de désespoir qui s'élevaient. Les corps étaient lavés, puis enveloppés dans un drap blanc. Les hommes récitaient quelques versets du Coran, et le cadavre était déposé sur une carriole. Sur le chemin du cimetière, on entendait à nouveau des cris. Cela a duré des années ainsi. Oui, je m'en souviens bien, fiston.

Les médecins disaient que le typhus était la maladie de la misère. À cause de la guerre, poursuivait Korichi, on ne trouvait plus rien. Il n'y avait plus de travail, et peu à peu nous avons tous été engloutis dans le malheur. Je suis allé de village en village, pour voir si c'était mieux. Non, ce n'était pas mieux, quelquefois même pire. Des jours entiers sans un repas, l'huile et la semoule s'échangeaient au marché noir à quatre fois le prix normal. Seuls les *gaouris*, les Français, mangeaient à leur faim. Même le savon manquait. Avec mon ami Kaddour, on a monté une affaire, c'est comme ça qu'on n'a pas sombré.

Oui, je me souviens comment ma mère est morte. Un jour, elle a été prise de fièvre, et son corps tremblait sous les couvertures. Des taches rouges sont apparues, on a alors su que c'était le typhus. Trois jours plus tard, ça a été le tour de mon père. Pendant quatorze jours, ils ont été pris de stupeur, hébétés, ils criaient parfois. Pas un médecin à cinquante kilomètres à la ronde. Rien pour calmer la fièvre. Alors on priait, que veux-tu qu'on fasse ? Le même jour, ma mère le matin, et mon père le soir, ils sont partis. On ne savait pas pourquoi certains mouraient, pourquoi d'autres survivaient. Pour ceux-là, c'était le retour à la misère, et à la détresse quand ils découvraient leurs proches partis pendant qu'ils luttait contre le fléau. On ne comptait plus les veuves, les orphelins. Dans certaines maisons, il n'y avait plus personne, ne restaient que des chèvres hagardes. C'était l'année de mes vingt ans, soupira Korichi. Oui, je m'en souviens bien.

*

Un jour courut la rumeur qu'il fallait se rendre à Tolga, une ville à une demi-heure de marche, à la demande des autorités. Sur la place, on vit arriver l'armée, avec des véhicules blindés, des soldats lourdement armés. Un gradé prit la parole : *Voilà la France, votre mère patrie*, dit-il en montrant ses soldats. *Elle est là. Et ils sont où, les voyous qui vous tournent la tête ? Allez les chercher ! C'est bientôt la fin, pour eux et pour tous ceux qui leur prêteront assistance. Vous avez quarante-huit heures pour me donner leurs noms et me dire où ils se cachent. Sinon, on viendra dans chaque maison pour nous assurer que vous ne les aidez pas.*

Il était temps de rentrer à Alger. Trois mois étaient déjà passés, dans l'insouciance pour les enfants, à jouer avec les noyaux d'abricot, à guetter le marchand de sardines ou le porteur de glace. Mais le soir, à la table des hommes, le silence et la gravité s'invitaient de plus en plus. Pourtant, les Français avaient voté par référendum en janvier pour l'indépendance. Tout le monde était fatigué de la guerre, on croyait que c'était fini, mais ça continuait. On racontait les rafles, les bombes qui explosent en ville, la violence des soldats. Personne ne faisait confiance à personne, on pouvait être dénoncé pour un oui pour un non, par quelqu'un cherchant à récupérer votre maison ou votre commerce.

L'heure du retour avait sonné. On avait moins de valises, mais plus de victuailles. Les sardines grillées, du Selecto dans des gourdes de métal, du pain. Il fallait se préparer à affronter le périple. Un voyage de trois jours, le bateau et son fond de cale, Marseille, le train, Paris, la gare du Nord. Et le paysage redevenu vert, et le ciel gris. Pour Korichi, retour à l'usine dès le lendemain, et pour les enfants encore les vacances, en attendant ma rentrée à la grande école.

*

Il faisait beau en ce jour de la fin août. Le jardin avait donné de jolis légumes, et bientôt on allait cueillir les haricots, les préparer pour l'hiver. On s'y mettait à plusieurs sur la terrasse, à papoter avec les voisines, à servir le café. Mais depuis quelques jours Yasmina était un peu pâle, elle souffrait de diarrhées. On ne l'entendait plus, elle avait l'air fatiguée. Je la prenais délicatement dans mes bras quand elle gémissait, la berçais dans son landau, je lui chantais des chansons inventées. C'était mon tour de lui donner son biberon d'eau sucrée, c'est le docteur qui avait dit de faire ça.

Il faisait chaud ce jour-là. On avait mis des couvertures à même le sol, dans le salon, pour aller chercher la fraîcheur. Ma mère était assise près de Yasmina, elle lui parlait et essuyait des larmes, ce n'était pas normal. Elle regardait sa petite fille qui ne bougeait pas, les yeux grands ouverts.

— Maman, ça va ?

— Non, va chercher tante Fella, vite.

Je courus vers sa maison, à peine cent mètres. Fella se couvrit les cheveux de son foulard et me suivit. Elle comprit immédiatement. Elle s'agenouilla devant la petite, posa sa main sur son front. Et lui ferma les yeux. *Khllass*. C'est fini. Elle est partie.

Yamina me demanda d'aller chercher Korichi à l'usine. On sentait dans l'air ce doux parfum de l'été finissant, et sur le chemin on voyait des fleurs de toutes les couleurs dans les jardinets devant les maisons.

Trois jours plus tard, l'automne arriva. La pluie. La grisaille. Korichi est allé au cimetière, me tenant la main, avec quelques amis et voisins. Les femmes viendront plus tard, elles pleurent trop, disent les hommes. Nous sommes revenus à la maison, trempés par la pluie. Yamina passa une serviette sur mes cheveux, sur mon visage. Et me consolait : Elle est au

paradis maintenant, elle va être bien avec ses sœurs. Il ne faut pas que tu y penses. Dieu l'a voulu, c'est que c'était le mieux pour elle.

Elle venait de perdre son troisième enfant. Elle restait de longs moments sans parler, à préparer à manger, à faire les chambres, à laver le linge. À recevoir les gens. Elle refoulait la douleur, n'en montrait rien, pour préserver les vivants, comme pour empêcher la mort de rôder, *Va voir ailleurs, moi j'ai donné*, espérant, priant, implorant pour que les autres enfants vivent, pour qu'il n'y ait pas d'accident à l'usine, pour que la maladie ne s'attarde pas. Chaque jour elle touchait ses enfants pour s'assurer qu'ils étaient bien là, les faisait rire, c'était bien la preuve qu'ils étaient vivants. La vie continuait, avec la douleur muette, et trois petits anges qui veillaient maintenant sur nous, de là-haut.

Sait-on jamais quand l'enfance s'achève ? Souvent, doucement, au fil des jours, sans faire de bruit. Ou soudain, quand on s'aperçoit qu'elle n'est plus là, la petite sœur adorée, se souvenir qu'on l'a enterrée la veille, mon Dieu qu'il pleuvait, et qu'il faut quand même aller acheter le pain à midi, s'occuper des autres, la petite Tokia n'a que deux ans, Mohamed seulement trois. Et se préparer pour l'école. L'école des grands. Ah c'est bien, tu es un grand maintenant.

Oui, je ne suis plus un enfant. Mon enfance est partie avec Yasmina, sans prévenir, sans un signe, en silence. Le temps passe, et on oubliera, c'est le proverbe arabe qui dit ça. Certains jours, les proverbes devraient se taire.

-
- [1.](#) Front de libération nationale.
 - [2.](#) Mouvement national algérien.
 - [3.](#) Village fortifié.

Oh toi qui pars

Sur le tourne-disque, la voix grave et puissante de Dahmane El Harrachi avait trouvé mieux que quiconque les mots pour raconter l'exil : *Ya Rayah*, Oh toi qui pars... Il évoquait les regrets de tous ceux qui avaient pris la route, ne pensant qu'au retour. Quand il chantait, les femmes se taisaient, baissaient la tête, écrasaient parfois une larme. Puis la conversation reprenait. Les hommes l'écoutaient au café, presque religieusement, serrant les poings : *Wallah*, je te jure, il a raison, qu'est-ce qu'on fait ici, cet été je pars c'est fini, et je ne reviens plus, sur la tête de...

La phrase restait suspendue. Pas sur la tête de sa mère, on ne sait jamais s'il doit revenir ; pas sur les enfants, ils sont petits, on ne va pas saborder leur destin. Sur la tête du contremaître ! On riait, ça évitait de pleurer, et peut-être qu'il serait remplacé par un meilleur contremaître, qui arrêterait de crier tout le temps, qui parlerait au patron pour une augmentation. Alors tout le monde reprenait : Sur la tête du contremaître !

La chanson *Ya rayah* continuait, mais on ne l'écoutait plus, juste la mélodie, magnifique, parce que les paroles, ça donnait le cafard, alors qu'il fallait du courage. Oui Dahmane, on préfère ignorer que notre destin n'est plus dans nos mains, ne casse pas nos rêves. Oui on reviendra, mais pas les mains vides, la *hchouma*, la honte. Un jour, bientôt, ou plus tard. Arrête de nous raconter notre misère, on la voit bien, elle est là, elle s'accroche, dis-moi plutôt comment gagner au tiercé, dis-moi comment avoir le courage de tout laisser et de refaire ma vie là-bas, dis-moi qu'on ne me fera aucun reproche si les enfants n'ont rien à manger, dis-moi que j'aurai une maison, que tous les arbres donneront de beaux fruits, que je serai un homme respecté. Tu peux me le dire ?

Et la chanson qui continue, comme une pointe qui s'enfonce lentement, très lentement dans les entrailles, à raconter les affres de tous nos jours. Dahmane est l'un des nôtres, il a vécu l'exil, il a écumé les cafés de Roubaix et de Maubeuge, à glaner quelques pièces quand il chantait pendant des heures, c'est pour cela qu'il a trouvé ces mots, pour raconter l'humiliation des déracinés, l'espoir des damnés. Il en a fait des dizaines de chansons, quel génie, allez Dahmane, sors ton oud, chante-nous Alger la Blanche, les orangers en fleur, chante-nous le pays d'abondance qui nous attend, les yeux des femmes qui donnent une idée du paradis. Allez Dahmane, chante !

*

Quand Kaddour, le meilleur ami de Korichi, entrait dans la maison, c'était la fête à la seconde où il paraissait. On poussait le son du tourne-disque, du chaâbi algérois ou de la zorna, la fameuse flûte de Biskra, et il dansait, pas besoin de se dire bonjour, tout le monde était debout et il dansait, le bonheur c'était tout de suite, maintenant, on tapait des mains, même les petits, on riait d'être aussi heureux et on s'élançait, et on s'arrêtait, mais pas lui, ça repartait et on tapait des mains, des pieds, on montait encore le son.

Il reniflait : Ah, oui c'est un couscous, on le sent même de la rue. Il remplissait ses poumons, retenait sa respiration, fermait les yeux, le couscous de Yamina, il était prêt à se damner juste pour le sentir, le humer, pour deviner l'allégresse quand après la première bouchée il se calerait sur le dossier, il fera un « ah non » de la tête, ce n'est pas possible, ce couscous, je peux mourir maintenant, j'ai tout goûté ici-bas.

Mais Kaddour c'était la vie, et la vie c'était Kaddour. Il avait décidé un matin, en sortant de sa petite maison sombre de Lichana, en prenant la lumière du jour comme un don, que la vie serait une vaste rigolade.

Kaddour prenait place sur le canapé, reprenant son souffle, et posait sa main sur le genou de Korichi. On en a fait tous les deux, hein ? Et ils souriaient en hochant la tête, ils se regardaient, et ils riaient. Oui, on en a fait ! confirmait Korichi.

C'était leur rire à eux, le rire des survivants. Non, pas de questions ! On ne vous dira rien ! Et ils riaient, unis dans une fraternité indissoluble. Ils

avaient leurs secrets, que même Yamina ne connaissait pas. Allez, racontez !

— Une autre fois ! Ce n'est pas le moment, là, le couscous nous attend.

On a fini par savoir. Repus, grisés par le bonheur du moment, ils se lâchaient, par petites touches, en commençant par les souvenirs joyeux. Kaddour, volubile, racontait des anecdotes, puis un jour il essuya une larme. Cela le libéra.

Voilà comment ça s'est passé, en vérité, dit-il. On avait dix-sept ou dix-huit ans, c'était au début des années 1940. À Lichana, comme partout en Algérie, vous ne pouvez pas imaginer la misère dans laquelle on vivait. Les chanceux mangeaient des racines, on les rapportait cachées sous le burnous à la maison, on les cuisinait avec des tomates, et c'était notre repas. On mangeait des dattes tous les jours, quand la récolte avait été bonne et qu'on n'avait pas tout vendu. Les enfants tombaient comme des mouches, on ne faisait même plus attention quand ils mouraient, les femmes gémissaient matin, midi et soir. Alors on s'est débrouillés, votre père et moi...

— Vous vous êtes débrouillés ?

Kaddour avala une gorgée de thé et poursuivit : Je suis issu d'une famille caïdale, mon oncle était le caïd, mais il avait déçu les Français, qui le soupçonnaient de ne pas tenir ses troupes : il y avait des razzias et il fermait les yeux, que veux-tu les gens avaient faim, ils n'avaient plus rien à perdre. En tout cas, ils ont mis un autre caïd à sa place, et celui-là il ne plaisantait pas, il était prêt à tout pour leur faire plaisir, anticiper leurs moindres désirs. Un jour, on l'a retrouvé la tête noyée dans une *seghia*, un canal d'irrigation, que Dieu ait son âme. Comme j'étais d'une famille connue, on m'a mis à l'école, j'ai appris à lire et à écrire. Plus grand, je me suis fait remarquer parce que je parlais parfaitement le français, sans accent, ça les étonnait. Et j'avais une belle écriture, je savais faire les pleins et les déliés, j'étais le roi de la plume Sergent-Major ! Alors j'ai été embauché à Biskra à la préfecture, je m'occupais du registre des stocks. J'inscrivais les entrées et les sorties, la date, tout ça. Je ne sais pas pourquoi ils me faisaient confiance – C'est un bon garçon, qu'ils disaient. Les stocks, il y avait de tout : du blé, de la semoule, du sucre, des tissus, de l'huile, du vin, toutes sortes de choses, et je notais, je notais, je m'appliquais avec ma belle écriture, ils regardaient à peine, comme c'était bien écrit ils disaient : Ah, le registre est bien tenu... Le soir, quand je rentrais à Lichana, on se retrouvait, avec

Korichi, et Youssef aussi, on était inséparables. Je rapportais quelquefois des choses, que j'oubliais de mettre dans le registre – ça arrive, des trous de mémoire, non ? On se les partageait, un verre de thé, et on allait se coucher.

— À la belle étoile. Oui, on l'a fait à Lichana, c'était beau...

— Hum, la beauté, on ne la voyait pas. Il y a un proverbe français qui dit : « Qui dort dîne. » On n'avait que ça à faire, aller dormir. Mais mon travail, ça nous a donné des idées. Korichi venait me rejoindre à Biskra, il attendait dehors en face des entrepôts, avec une carriole attachée à son vélo. C'est comme ça qu'on faisait les livraisons, pour les magasins et les familles françaises. Alors je préparais des choses, et je sortais et je disais : Hé toi là, viens ici ! Je l'insultais, je faisais mine de lever la main sur lui : Allez, dépêche-toi de livrer ça à M. Untel, toujours un Français, sinon gare à toi ! Je variaais les insultes en français et en arabe. Au chef, je disais : C'est comme ça qu'il faut les traiter ces fainéants ! Je disais ça parce qu'ils disaient toujours ça, alors moi j'en rajoutais !

Korichi implora Kaddour : Ne répète pas les insultes devant les enfants ! Mais le soir, qu'est-ce qu'on riait ! On en inventait, demain tu diras ça et ça... Mais moi je n'allais pas chez M. Untel, je filais dans la vieille ville, Youssef avait trouvé une petite maison à louer, on mettait tout là-bas, et on revendait. C'est comme ça qu'on mangeait à notre faim.

Kaddour expliqua : Moi c'était simple, sur certains produits, il n'y avait pas de sortie parce qu'il n'y avait pas d'entrée, ça arrive d'oublier, non ?

Kaddour et Korichi s'esclaffaient, en se tapant sur les genoux.

Ressers-moi un thé fiston, parce que c'est pas fini. Ça a duré des mois et des mois, des années même. Ils étaient contents de moi, et disaient : Vous voyez, il y en a des bons quand on cherche bien... Ça s'est arrêté en 1942, l'année du typhus, ou l'année d'après, je ne me souviens plus. Il y avait tellement de morts, dans des souffrances épouvantables. Nos familles ont été décimées, les Français ne venaient plus dans les villages ou dans les quartiers arabes, ils avaient peur d'attraper la maladie, ils s'enfermaient chez eux, il fallait respecter une certaine distance quand on était obligés de leur parler. Beaucoup d'hommes étaient partis à la guerre contre les Allemands. Les familles se retrouvaient seules, abandonnées. Les gens, ils mouraient soit du typhus, soit de faim. C'est cette année-là qu'on s'est fait attraper.

Depuis des mois, on fréquentait les réunions de l'Étoile nord-africaine, l'ENA. C'était un parti politique qui demandait l'indépendance de l'Algérie, l'arrêt des injustices, la liberté. À l'époque, ils nous appelaient les indigènes. Et nous, les indigènes, *melina*, on n'en pouvait plus. La misère, le mépris, la honte. On voulait que ça change, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Mais ils ne voulaient rien lâcher. C'était la race supérieure. On n'avait pas de haine contre eux, absolument pas, on subissait, c'est tout. On voulait juste être mieux traités. Alors Korichi, Youssef et moi on allait aux réunions, on déposait des paquets pour les militants, surtout chez le docteur Saadane, béni soit son nom. C'était lui le chef. Il soignait tout le monde, les pauvres et les très pauvres, je ne sais pas comment il arrivait à gagner sa vie, la plupart des gens il ne les faisait pas payer. On lui déposait des choses qu'on avait prises dans les stocks, la nuit tombée, parce que la police surveillait. Il avait un regard d'une grande bonté, il disait : Nous, je ne sais pas, mais nos enfants, ils vivront dans un pays libre, ils retrouveront leur honneur, ils mangeront à leur faim. On l'écoutait, puis on partait sans un mot. Que veux-tu dire après ça ? On faisait juste ce qu'il fallait faire. La police, et tous les gens qui avaient du pouvoir – on les reconnaissait, ils avaient des costumes blancs et un chapeau – étaient bien informés. Ils savaient que la révolte grondait, ils voyaient bien qu'on baissait la tête, mais qu'on les regardait aussi avec un regard sombre, ils n'aimaient pas ça. Ils nous avaient à l'œil. C'est là qu'on a fait une erreur.

Toute la maisonnée écoutait Kaddour bouche bée, et on était maintenant effrayés.

— Attends fiston, c'est une histoire de fous. Dans les stocks, on recevait beaucoup de boîtes d'allumettes, quelquefois un petit camion entier. Ça se revendait bien. On a sorti des dizaines de cartons d'allumettes. Pour nous, c'était une marchandise comme une autre. Mais ils nous ont arrêtés pour ça.

— Comme la petite fille aux allumettes, on a ce livre, ça raconte...

— Tais-toi, laisse Kaddour finir, on s'en fout de ton livre.

— On a passé deux mois en prison. On était dans des cellules séparées, et tous les jours ils nous interrogeaient. On ne comprenait pas pourquoi ils s'acharnaient sur les allumettes. Ils voulaient savoir à qui on les avait livrées. Va savoir à qui on les a vendues, il y avait des centaines de boîtes, des milliers peut-être. Ils ont commencé à nous frapper, tous les jours. On avait des visages de boxeurs. Un jour, on s'est retrouvés tous les trois dans

une pièce, Korichi, Youssef et moi. On était nus comme le jour où on est sortis du ventre de notre mère. *Jeh el nama* ! C'était l'enfer. Ils ont attrapé Youssef, ils l'ont fait asseoir sur une chaise, il y avait des morceaux de verre, il a hurlé de douleur. Il a dit : Oui je vais parler. On a écarquillé les yeux. Vos allumettes, je les ai mangées, toutes, tellement j'avais faim, qu'il leur a dit. Je ne sais pas ce qui nous a pris, on a éclaté de rire, un fou rire tellement long qu'on s'est dit : Ils vont nous tuer, alors autant partir joyeux. Ils nous ont tabassés pendant des jours, tout ça pour ces maudites allumettes, on ne comprenait pas. Puis, un jour, le commissaire est venu. Il nous a expliqué : Nous savons qui vous êtes. Nous connaissons votre sympathie pour la rébellion, pour l'Étoile nord-africaine. Allez, avouez, et je vous relâche. Les allumettes, c'est pour fabriquer des bombes, c'est ça ? On n'en croyait pas nos oreilles. Comment peut-on fabriquer des bombes avec des allumettes ? Une seule suffit pour allumer la mèche, mais tout le monde a des allumettes, monsieur le commissaire, le stock on l'a revendu. – Oui, mais à qui ? – On a des revendeurs, dans la rue. – Je vais vous expliquer, a poursuivi le commissaire. Vous avez livré des allumettes à la frange violente de l'ENA. Ils récupèrent le soufre des allumettes, et avec ça ils fabriquent des explosifs. Vous voyez bien que je suis au courant...

On a fini par parler. C'est vrai qu'on avait beaucoup d'allumettes, on leur a dit où elles étaient planquées, et puis ils nous ont relâchés.

Kaddour s'enfonça plus profondément dans son fauteuil, il avait les larmes aux yeux d'avoir raconté cette histoire, il ne pouvait plus parler, sa voix s'était enrayée.

Korichi se redressa et poursuivit :

— Le lendemain, on a filé vers la Tunisie pour nous faire oublier. Là-bas, Kaddour été embauché comme policier, Youssef est parti du côté d'Oran, puis au Maroc. Moi je faisais venir des dattes de Biskra et les revendais aux grossistes, qui mettaient sur les paquets *Deglet el Nour, produits de la Tunisie*. Quelques mois plus tard, on a appris que le commissaire était parti. Alors on est revenus. Ils nous ont fait une fête à Lichana, on était des héros ! On est allés voir la petite maison de Biskra où on stockait des allumettes, incroyable, les allumettes étaient toujours là ! On les a revendues, on en a même envoyé en Tunisie ! Avec l'argent, on a ouvert un café. Ça a duré quelques années, et dès qu'on a eu assez d'économies on a acheté un billet de bateau. Pour Marseille. Et puis un billet de train pour le

Nord. Les gens nous disaient qu'on aurait une vie meilleure en France. Ça, je ne sais pas. Parce que nous, l'important, à ce moment-là, c'était de rester en vie. Certains jours, je me demande si je n'aurais pas mieux fait de rester là-bas, à vendre des allumettes.

*

La guerre traînait en longueur. Au café, on spéculait sur la durée du conflit. On est partis pour la guerre de Cent Ans, les Français ont connu ça, dans les temps anciens, disaient les uns. Vas-y, compte, il reste combien d'années ?

— On est en 1961, ça fait maintenant sept ans. Il ne reste plus que quatre-vingt-treize ans !

— Mais non, bientôt ça sera fini, di Goule l'a dit à la télévision, les Français veulent que leurs enfants reviennent chez eux, ils veulent profiter de la vie. Ils en ont marre de la guerre, celle avec les Allemands c'était il y a pas longtemps, ils veulent danser le twist maintenant, rétorquaient les autres.

Ils étaient beaucoup, arrivés d'un coup, le même jour. Au café, Korichi ne s'était pas dérobé à son rôle de patron : il les avait répartis selon les possibilités d'hébergement des uns et des autres. Ils étaient là, tous bien habillés, avec des costumes et des cravates. Mais leurs gabardines étaient tachées de sang, et ils ne disaient pas un mot.

On leur avait donné à manger. Ils avalaient lentement, posaient leur cuillère. Prends ton temps mon frère. Ils n'avaient pas besoin de parler, parce qu'on savait maintenant ce qui leur était arrivé.

Trois jours plus tôt, le 17 octobre à Paris, ils s'étaient préparés à participer à la grande manifestation ordonnée par le FLN pour la paix. Le soir, la police était arrivée, tout le monde avait pris des coups de matraque, il y avait des fourgonnettes à perte de vue, tous ceux qui n'avaient pas pu ou voulu s'enfuir avaient été embarqués.

Ils nous ont cognés, cognés. On était entassés dans des stades. Beaucoup sont morts, on ne sait pas combien. Même des femmes. Ils voulaient se venger des policiers tués par le FLN, ils y sont allés à l'aveugle. C'est la guerre, que veux-tu...

Ils sont restés un bon mois à Hautmont, ils ne sortaient pas, sauf de temps en temps au café. Ils écoutaient la chanson que tout le monde sifflotait dans la rue, que soi-disant le clair de lune à Maubeuge était le plus beau qui soit, et que même il faisait toujours beau à Tourcoing.

On ne saura jamais si c'est à cause de la chanson, mais petit à petit, ils sont repartis à Paris. On disait Paris, mais en fait c'était dans les bidonvilles de Nanterre ou de Saint-Denis, à retrouver leur travail sur les chantiers ou chez Citroën. On savait qu'ils habitaient là, parce qu'aucun n'a dit : Merci, et surtout, passez me voir à la maison.

*

Le 19 mars 1962, il fallait être aveugle, sourd et muet, et habiter dans une grotte pour échapper à la nouvelle. C'est le cessez-le-feu !!! La guerre est finie !!! L'Algérie va être libre !!!

Korichi se dirigea vers le Teppaz, y plaça un 45 tours, leva le bras puis le reposa sur le disque. Et monta le son, de plus en plus fort. D'habitude, on écoutait ce morceau en sourdine, de peur d'attirer l'attention, des voisins, ou de la police. Mais aujourd'hui, c'était la fête, la liberté, l'honneur retrouvé. Alors, Korichi poussa le bouton à fond et *Kassamen*, l'hymne algérien, résonna dans toute la maison.

Kassamen, Nous jurons

Nous jurons que même avec les tempêtes dévastatrices abattues sur nous

Que même le sang noble et pur généreusement versé

Que par les éclatants étendards flottant au vent,

Sur les cimes altières de nos fières montagnes

Que nous sommes dressés pour la vie ou la mort

Car nous avons décidé que l'Algérie vivra,

Témoignez ! Témoignez ! Témoignez !

On n'avait plus peur d'écouter notre hymne, acheté clandestinement. On pouvait se le repasser une fois, deux fois, trois fois. On le connaissait sur le bout des doigts, on chantait en chœur le final « *Achahdou* », témoignez !

À l'usine aussi on se réjouissait, mais pas pour les mêmes raisons. Les ouvriers français lançaient aux Algériens : C'est une bonne nouvelle, le

cessez-le-feu.

Tout le monde acquiesçait.

Nos garçons vont rentrer, et vous, vous vous allez repartir chez vous. Allez, ouste, bon débarras.

Les communistes fronçaient les sourcils, le syndicat ne disait rien. Les immigrés, ça casse le salaire ; s'ils repartent, il y aura pénurie de main-d'œuvre et la paye augmentera. Mais les immigrés ne repartaient pas. Et il en arrivait même chaque semaine, qui trouvaient à embaucher le lendemain. Les anciens étaient déjà usés, épuisés, aigris, mais silencieux. Tenir, quoi qu'il en coûte. Encore quelques mois, économiser, se préparer au retour. Maintenant, l'Algérie, ça va être le paradis, l'eldorado, des terres vont se libérer, les commerces vont fleurir, le FLN a dit que tous les enfants iraient à l'école, et puis le pétrole c'est maintenant à nous, au café certains prétendaient qu'au pays on n'aurait même pas besoin de travailler, on vivra comme des rois. Comme les Français.

Mais le 20 mars, le lendemain du cessez-le-feu, tout le monde est retourné à l'usine dès 5 h 30 le matin, à pied, avec le vent glacial de face. Les rêves tenaient chaud, c'est pour bientôt le départ, peut-être cet été, samedi on ira acheter une grande valise et on commencera à faire les bagages. Ils marchaient maintenant côte à côte, à l'approche de l'usine, ne pas être en retard. Ils souriaient benoîtement, pensant à la surprise qu'ils allaient faire à la famille, ah quelle joie ! Puis, le soir, on mangera des sardines grillées, on ira boire un thé à Bab El Oued, on attendra la fraîcheur en jouant aux dominos.

Korichi prit sa fiche, la poinçonna et la remit dans le casier. Et attaqua la journée, l'humeur presque joyeuse.

*

Pendant que Yamina continuait à bâtir inlassablement ses châteaux en Algérie, Korichi avait entrepris d'interroger tous ses amis. Au café, la grande question était de savoir qui allait repartir au bled. Les réponses ne firent que renforcer sa conviction : je ne sais pas... faut voir... peut-être... pas assez d'argent... trouver un travail... une maison... et les enfants...

En rentrant, Korichi annonça sa décision : Attendons encore un peu.

Yamina sourit. Korichi avait dit « un peu ».

Voilà dix ans maintenant qu'elle avait quitté sa place sous le figuier, les rayons du soleil, la douce lumière du matin pour un famélique clair de lune à Maubeuge. L'an passé, à cette période, elle préparait les bagages pour son premier retour au pays en espérant secrètement que son mari, sur un coup de tête, décide de rester, qu'il en aurait assez de cette vie du bout du monde. Mais Korichi avait été effrayé par la violence qui s'était déchaînée là-bas : Alger était à feu et à sang, et tous ceux qui le pouvaient fuyaient. Et puis il n'y avait pas de travail pour lui, rien de décent qui puisse nourrir sa famille. Il voyait bien que ses amis l'enviaient d'être en France, d'avoir réussi à traverser les mers, d'avoir réalisé leur rêve. Mais entre les rêves et les cauchemars, la frontière était ténue. Les exilés entretenaient le mythe à coups de silences, de non-dits, voire de mensonges. Oui la vie est belle là-bas, en France. On peut tout avoir – mais on n'avait rien. On mange à sa faim – mais le pain avait un goût amer. On peut avoir une maison – mais on ne serait jamais chez soi.

Yamina s'était fait une raison. Elle pleurait en silence quand les enfants étaient couchés, elle riait avec eux dès qu'ils se levaient. Elle imposait sa joie de vivre dans l'instant, à tout propos. Elle se moquait d'elle-même, de Korichi, de ses voisins, de ses amis, de ses enfants, en les imitant, alors flottait dans la maison un parfum de bonheur : on est bien ensemble, on est heureux. Tout accès de tristesse était l'œuvre du diable, et il n'était pas question d'y céder. Il suffisait d'invoquer la toute-puissance de Dieu, et le diable s'éloignerait.

Le matin, il fallait se mobiliser, ne pas prendre le petit déjeuner en affichant une mine affligée, même si c'était si bon de dormir et qu'il allait falloir affronter le froid dehors, et l'école toute la journée. Si on oubliait cette consigne, Yamina nous regardait et disait : Ah, je viens de comprendre.

On levait les yeux, interrogatifs.

Ah, tu as appris ce matin, se moquait-elle, que les usines de ton père ont fait faillite, pire, que ses bateaux qui transportent les richesses du monde ont coulé, mais ça ce n'est rien. Ah, tous nos châteaux ont brûlé ! C'est cela qui s'est passé cette nuit ? C'est pour cela que tu as une mine triste ? Ce n'est pas grave, on va tout racheter. Allez, mange !

Nadir était né à quelques semaines de l'Indépendance. Yamina observait ses cinq enfants grandir, presque incrédule. Au moindre mal au ventre, elle se précipitait au jardin cueillir une branche de zaatar, une sorte de thym sauvage, en faisait une décoction au goût amer, remède qu'elle disait souverain. Elle en avait rapporté l'an passé du bled, et il avait bien poussé. Elle avait perdu toute confiance dans les médecins, qui ne savaient même pas soigner une simple diarrhée comme celle qui avait emporté sa fille l'an passé. Pour les toux, c'était un mélange de zaatar, de citron et de miel, on en prenait en toute saison. Quand le mal de ventre durait, elle passait au stade supérieur, quelques feuilles de *chih* – c'est de l'armoise, disait le docteur d'un air hautain –, et pavoisait quand le problème disparaissait.

On ne voyait plus Korichi, qui doublait à l'usine depuis des semaines ; le dimanche, il avalait prestement son couscous et plongeait dans sa sieste toute l'après-midi, croquait un morceau le soir et allait se recoucher. Pourtant Yamina était heureuse, Korichi lui avait fait un beau cadeau : une grande valise. Elle regardait autour d'elle, perplexe : Que vais-je bien emporter, quand viendra l'heure du départ ?

*

La grande école, c'était un nouveau monde. C'était important. Les parents ne savaient ni lire ni écrire. Korichi connaissait les chiffres, mais il avait juste appris à griffonner son nom, pour les signatures. Le matin, il me laissait devant la grille, s'en retournant sans un mot mais avec un sourire d'encouragement, un peu ému, peut-être inquiet. Il ne savait pas ce qui se passait derrière les murs, comment on apprenait. Il livrait son enfant à des inconnus, en espérant que l'école lui permette de vivre une autre vie que la sienne – se lever aux aurores, affronter le froid, combattre la fatigue, tomber malade, se relever, obéir, tout cela pour quelques francs.

L'institutrice était une petite blonde avec de très longs cheveux qui lui tombaient dans le dos. Dès les premières minutes de classe, elle faisait régner une terreur glaciale, ne tolérant aucun bruit. Du matin au soir, dans un silence opprimant, elle parlait par petites phrases, des ordres plutôt que des leçons. Rapidement elle me prit en grippe. Elle me faisait lever, me regardait de façon intense et me disait : Le coude. Elle prenait une règle en

aluminium, et frappait. Un coup, deux coups, trois coups, bien droit sur l'os. Il ne fallait pas bouger, ni gémir. Ça, tout le monde le savait, et baissait la tête pendant que l'autre recevait les coups. Pas un bruit. Sinon ça pleuvait.

Je ne savais pas pourquoi elle me frappait. Tu es sage à l'école ? hein ? demandaient les parents. Oui, j'étais sage, appliqué, avide d'apprendre. Je ne comprenais pas cette méchanceté, mais me taisais. C'est Yamina qui finit par remarquer le bleu sur le coude, et les grimaces de douleur quand je le posais sur la table. Elle en parla à Korichi, qui me fit passer un interrogatoire. Avais-je mal travaillé ? répondu à la maîtresse ? M'étais-je mal comporté ? Je l'assurai que rien de tout cela n'était arrivé, et j'ai juré sur la tête de ma petite sœur adorée que c'était la vérité. Cela emporta sa conviction.

Le lendemain il alla voir ma maîtresse et lui dit : Pourquoi tu frappes mon fils ? Interloquée, quasi terrorisée, elle ne répondit pas. S'il ne travaille pas bien, tu peux le tuer, mais s'il apprend, tu l'aides. D'accord ? Elle ne me frappa plus jamais.

J'aimais l'école, malgré la maîtresse, malgré les heures d'ennui lorsque les leçons s'étiraient, interminables. Écrire des lettres, avec des pleins et des déliés, en s'appliquant, sans faire de bavure, puis des mots, puis des phrases, quelle victoire ! Avoir l'impression d'apprendre, montrer le cahier aux parents, qui disaient : C'est bien, cela valait tous les bonbons du monde.

*

À l'école, on parlait français. À la maison, c'était interdit, surtout en présence de Korichi. C'était l'arabe, point final. Avec des mots qu'on arabisait. *El tomobile, el monada, l'icoule*. Dès lors que l'on sortait dans la cour s'imposait une troisième langue : le patois, le dialecte de Raymond.

Raymond était arrivé avec sa famille au printemps 1963. Ils venaient de la campagne, Raymond, sa femme Gisèle, ses garçons Jean et Eugène, et ses filles Sylvie et Patricia. Ils avaient eu la maison mitoyenne de la nôtre, octroyée par l'usine où Raymond avait fini par postuler. Il fallait des

milliers de bras, qu'on allait chercher dans les campagnes environnantes comme dans les pays lointains.

Ainsi que le veut l'usage, Raymond indiqua qu'il viendrait nous rendre visite, pour se présenter. Ils arrivèrent tous ensemble, le soir après manger, avec dans les mains un gâteau qui provoqua un incident diplomatique. Yamina posa la tarte au sucre dans un coin, et servit un thé à la menthe avec des cacahuètes. La conversation allait bon train, Raymond en patois, Gisèle taciturne, Korichi baragouinant des mots entendus à l'usine, quand Raymond lança : Bon, on va la manger, la tarte ?

— Jamais de la vie ! répondit Korichi, indigné.

Les habitudes culturelles se fracassaient l'une contre l'autre. D'un côté on avait fait la tarte pour la partager, presque comme si on rompt le pain ensemble, scellant de nouvelles relations, peut-être une nouvelle amitié. Repousser la tarte, c'était refuser la main tendue, se cloîtrer, voire lancer un signe de défiance. De l'autre côté, chez les Arabes, on appréciait le cadeau. Mais on avait préparé le thé de bienvenue, d'accueil, et c'est tout ce qui comptait. Servir la tarte au sucre ce soir-là, c'était envoyer un message violent : mangez-la vous-même, la tarte. Une insulte. Une déclaration de guerre. Jamais de la vie ! répéta Korichi.

On en resta là...

Raymond allait devenir un personnage important dans notre vie. Tout en rondeurs, une sorte de Jean Gabin, ne reculant jamais devant une blague ou un conseil, il était présent chaque jour. Nos jardins communicants facilitaient les contacts. Au début, c'était un peu compliqué : Raymond parlait en patois, on ne comprenait rien à ce qu'il disait. On essayait de deviner, de faire des rapprochements avec les mots français : *j'veis t'in dire une sacquée : y a pas d'avance, tu vas t'y mette ou les queviaux y vont cavalier*. Ce qui pourrait se traduire par : je n'irai pas par quatre chemins, et je serai intransigent. Tu vas faire un effort au risque d'une mémorable punition.

J'veis nin toudis faire l'perroquet. Je ne vais pas toujours me répéter, lançait Raymond, tirant sur sa Gitane jaune maïs, distribuant des ordres. Le jardin, c'était toute sa vie. Il fallait désherber, bêcher, aplatir, retourner encore, puis semer, arroser, contempler, chasser les bestioles, *c'est nin elles* (ce n'est pas elles) *qui vont manger les salades, bougre d'imbécile*. Quand

il n'était pas dans son jardin, on soufflait. Il était à l'usine, ou à sa fenêtre, à l'étage. De là tombait, sans crier gare, la sentence : *Tous des chefs, tous des gradés chez vous ! Allez sacque d'ins. Allez, au travail. Ti l'commandant, va chercher le râteau, et ti rola, oui ti le général, un siau d'eau. Et ti l'colonel, prind l'beche, et c'est n'in grave si cha va vite...*

Le seul moment où il ne disait pas un mot, c'était la nuit. Comme nous, il était asthmatique, on se regardait parfois, chacun à sa fenêtre, avec un geste d'impuissance. Raymond avait reconstitué sa ferme à Hautmont : il élevait des poules, des canards, des lapins, entretenait son jardin, comme s'il ne l'avait jamais quittée. Il n'était pas avare de ses conseils, s'agaçait quand le geste n'était pas assuré, s'émerveillait quand les légumes poussaient. Tu seras content en hiver quand *ça chra dins t'n assiette*.

Il ne fallait pas manquer la cérémonie, stupéfiante, quand il s'emparait d'un canard, posait sa tête sur un billot et d'un coup sec lui tranchait le cou. Il lâchait le canard qui courait dans tous les sens, corps fou qui finissait par s'épuiser. Posée sur le rebord de la fenêtre, la radio, son à fond, passait les chansons. Le canard courait, et Sylvie Vartan rêvait – *Ce soir je serai la plus belle pour aller danser*. Raymond ramassait le canard enfin inerte, revenait triomphant, les yeux brillants, sans doute à l'idée du repas à venir et lançait : À l'attaque ! Il fallait le plumer, le découper. Il était à son affaire. Un seau d'eau pour disperser le sang, laver le couteau et la hache, et la vie reprenait. *Et i, tirola, t'iro pas m'acquater du tabac ?* Et toi là, tu n'irais pas m'acheter du tabac ?

*

L'hiver 1963 a été l'un des plus rudes que la France ait connus. La neige était abondante, il fallait dégager chaque jour les entrées, l'accès aux maisons. Tout le reste, même les routes, c'était une immense couverture blanche. On était en bottes, et il fallait cercler le haut d'un bout de ficelle pour empêcher la neige d'y pénétrer. Il faisait tellement froid qu'on les prenait une taille au-dessus pour pouvoir enfiler deux paires de chaussettes. On regardait le dernier-né, presque un an jour pour jour après le cessez-le-feu, Farhet : le chanceux, bien blotti dans son berceau, il n'avait pas encore besoin de sortir.

La moitié de la famille souffrait d'asthme. Les crises arrivaient soudainement, duraient quelques jours ou quelques semaines. Un petit sifflement au début, puis l'enfer. On appelait le docteur, il arrivait avec son gros cartable. Il examinait tout le monde, faisait plusieurs ordonnances, de longueur variable. On les déposait dans une boîte au magasin, et la pharmacie mutuelle de Maubeuge venait livrer, dans une 2 CV aménagée, les médicaments libérateurs. Sirops, cachets, suppositoires, cataplasmes. Tout ranger par malade. Écrire sur une feuille les prescriptions. Personne ne songeait à oublier de les prendre. L'addition se payait cher, et dans l'heure...

Le médecin donnait un cachet que je devais couper en deux, quand la crise montait. Ça tournait la tête, comme une ivresse soudaine. Instinctivement, je m'asseyais à terre, par peur de tomber, mais aussi parce que l'air y était plus frais. Il était facile de voir qui était asthmatique dans les maisons. Il suffisait de regarder qui était à sa fenêtre. De l'air frais, jusqu'au bout de la nuit. Aspirer par petites bouffées, ne pas retenir l'air trop longtemps, sinon c'était parti pour de longues quintes de toux. Attendre que ça passe. Ne pas trop bouger, inspirer lentement, expirer doucement, repérer le moment où la crise se déclenche, ou la retarder le plus longtemps possible. Attendre le petit matin, épuisé mais victorieux.

D'une maison à l'autre, on entendait les crises. Yamina se levait, descendait au salon pour laisser Korichi dormir un peu – il devait se lever à 5 heures quoi qu'il arrive, impossible d'arriver en retard à l'usine. On avait parfois de longues périodes sans crise, et puis cela revenait, sans prévenir. Pourquoi ? Humidité de l'automne, froid de l'hiver ? La pollution, dont personne ne parlait ? La génétique ? C'est de famille, entendait-on parfois, sans aller au-delà faute de connaissances.

J'avais une toute petite radio à pile, au son grésillant. Pour passer le temps, pour fuir le silence qui oppressait autant que les crises, j'écoutais les émissions jusqu'à minuit-1 heure. Je me posais la radio sur l'oreille – pas faire de bruit – et j'écoutais les chansons. Des chansons d'amour un peu désespérées, mais elles parlaient de nos nuits. Comme Petula Clark, qui pleurait que ses nuits n'en finissent plus, qu'elle voudrait juste dormir. Ou Adamo, *la nuit je deviens fou*, qu'il chantait. Le sommeil finissait par me surprendre, alors je dormais debout, littéralement, appuyé sur le rebord de la fenêtre.

Quand les crises étaient trop fortes, trop longues, Korichi entraînait dans un cycle d'activité ponctué d'arrêts maladie dont il n'allait jamais sortir. Peu à peu, une bronchite chronique s'installa, avec des répercussions sur son cœur, qui se dilatait. Yamina était là chaque matin à notre lever, à préparer le petit déjeuner, à nous faire rire, comme si de rien était.

Je m'intéressais à un médicament qui tenait la vedette – tout le monde en prenait –, les suppositoires Théophylline Bruneau Barbital. Parce qu'ils calmaient les crises, et parce qu'ils étaient conditionnés dans une jolie boîte en carton jaune et marron qui s'ouvrait et se refermait facilement. J'en avais conservé deux boîtes. Dans l'une, je déposais mes petites économies. Dans l'autre, je rangeais les bons points récoltés à l'école. Avec dix bons points, on avait une image. Une image ! Tant d'efforts pour un bout de papier ridicule. Et ça marchait. Car l'image, ça donnait un statut à l'école. On pouvait les échanger contre un sac de billes, et le copain allait se targuer auprès de ses parents d'être un bon élève. Je cachais ces boîtes sous mon matelas. Et tout le monde feignait d'ignorer leur existence... Je prenais ma boîte de pièces pour faire les courses. S'il fallait compléter, j'y puisais. Si le compte était bon, je subtilisais quelques centimes et rendais le reste de la monnaie à Yamina. Il fallait être stratège et garder assez d'argent pour le cadeau de la Fête des Mères en mai, un tablier neuf avec des fleurs ou, les grandes années, un collier avec des cœurs, acheté en cachette au marché.

*

Quarante jours après la fête de l'Aïd, qui marque la fin du Ramadan, tous les musulmans se lancent dans la course aux moutons. Il faut absolument en trouver un, idéalement un bélier, pour l'immoler en hommage au sacrifice d'Abraham, qui a accepté de perdre son fils en témoignage de la foi qu'il portait en Dieu.

Dans les pays musulmans, des centaines de milliers, des millions de moutons sont égorgés le même matin, après la prière. Sacrifiés en pleine rue, avec le sang qui coule à flots dans les ruelles, dans la joie et la ferveur. Il n'en va pas de même en France... Trouver un mouton, c'était, si on peut dire, la croix et la bannière. Écumer les fermes, négocier avec l'éleveur qui en ferait son gras. Puis il fallait transporter clandestinement la bête à la maison. Dans les voitures, c'était toujours la même histoire : deux hommes

devant, trois enfants derrière, le mouton ligoté à leurs pieds. Quelle odeur, quel calvaire ! À destination, la route dégagée de tout témoin gênant – une dénonciation est si vite arrivée –, il fallait décharger le mouton, le libérer de ses liens mais l’arrimer pour qu’il ne s’échappe pas. Combien de fois avait-on vu des hommes à bout de souffle, coursant un mouton dans la nuit noire à travers les rues, se fiant aux bêlements !

Les gendarmes savaient tout cela, évidemment. Et connaissaient les dates des célébrations religieuses. Un jeu d’enfant, pour eux, que de faire la tournée des foyers habités par les immigrés, verbaliser, confisquer.

En ce mois de mai 1964, dans la cave de la maison, deux moutons patientaient en vue de leur libération prochaine. Un regard grillagé leur permettait de respirer l’air doux du printemps. L’un appartenait à des amis de la famille résidant en appartement. Ces moutons avaient été acquis au prix de lentes économies pour les uns, d’un endettement à taux d’usure pour les autres. L’Aïd el-Kébir, cette année-là, c’était aussi le symbole de la fin de l’hiver rude, noir, glacial qui avait endolori et les corps et les âmes.

Vaquant à nos occupations dans la petite cour, on ne les a pas vus arriver. Deux gendarmes, képi sur le chef, matraque et pistolet à la ceinture, chaussures noires bien cirées. Sympathiques, débonnaires, souriants, comme des amis qui passent à l’improviste.

— Tout va bien, chef ?

— Ça va, ça va, bredouilla Korichi.

— Ils sont beaux les enfants, ils vont à l’école au moins ? s’inquiéta l’un des gendarmes en fronçant les sourcils.

— Oui, lui, à la grande école maintenant

— C’est bientôt la grande fête, non ?

— Oui, oui, demain, *Inch’Allah*.

— Vous avez acheté un mouton pour la fête ? C’est bon le mouton, surtout en méchoui, hein ?

— Non, non, interdit les moutons, pas de mouton ici.

L’un des moutons se dit qu’il tenait peut-être là la chance de sa vie. Il bêla de tout son soûl, bientôt imité par son congénère, narguant Abraham, les traditions, le méchoui, les convenances, se rangeant égoïstement du côté de l’ordre établi.

— Pas de mouton ?

— ...

— Bon, on va vous prendre les moutons, vous adresser une amende, et vous serez convoqué au tribunal. Un mouton, c'est grave, mais deux moutons, vous risquez la prison !

Tous les visages étaient maintenant blêmes. La prison !

— Bon, on va prendre un café, chef ?

— Oui oui, s'empressa de répondre Korichi.

Le mot-clé avait été prononcé. CAFÉ ! En arabe, *kawa* avait deux sens. Littéralement, il s'agissait du breuvage noir. Et symboliquement, tout le monde comprenait qu'il fallait glisser une pièce ou un billet pour arranger une affaire.

— Bon, l'amende c'est cinquante francs par mouton, donc ça nous fait cent francs pour les deux. Cinquante francs plus cinquante francs, ça fait bien cent francs ? demanda l'un des gendarmes à son collègue.

— Je n'ai pas cent francs, moi.

— C'est ennuyeux. Vous risquez la prison !

Yamina alla chercher le gros porte-monnaie où se nichait toute la fortune du moment. Et déversa son contenu sur la table. Le gendarme compta les pièces.

— Onze francs cinquante-huit. Ce n'est pas assez. Il faut cent francs.

Korichi et Yamina ouvrirent spontanément leurs mains pour signifier qu'ils n'avaient pas un centime de plus.

— Ce n'est pas assez. Il faut demander à votre famille, à vos amis.

Yamina me lança un regard implorant. Va chercher ta petite boîte, *oulidi*.

Ma petite boîte, celle où je rangeais mes économies, un centime par-ci, deux centimes par-là, que je récupérais en récompense des courses que je faisais pour la maison, ou pour les voisins. Cela faisait tout de même quelques francs.

J'allai chercher la boîte. Yamina l'ouvrit et la renversa sur la table. Tant pis pour la Fête des Mères, ni tablier ni bijou en forme de cœur cette année. Les gendarmes firent une grimace, regroupèrent toutes les pièces et les mirent dans la grande poche de leur veste. Dans un silence général, nous tétanisés par la perspective de la prison, eux déçus du maigre pactole.

— Bon, ce n'est pas assez. Demain, on reviendra. Il faut préparer cent francs. Sinon, c'est la prison.

Le lendemain, ils repassèrent. Ils empochèrent les vingt francs qu'on avait accumulés et repartirent. Sans se donner la peine de boire un café. Dans la

cour, la vie a repris, on a continué à jouer aux gendarmes et aux voleurs.

*

Au café, on était content de la tournure que prenaient les choses en Algérie. Ben Bella, le président, présentait bien, le monde entier était à ses pieds, quelle fierté ! Il y avait bien cette bisbille avec le Maroc, mais Ben Bella avait envoyé le maigrichon qui était toujours à côté de lui, Boumediene, le chef des armées, ça allait calmer tout le monde. La grande armée algérienne se massait aux frontières, Hassan II n'allait pas détruire son pays pour un bout de désert. C'est beau le Maroc il paraît – pas aussi beau que chez nous, attention ! Faut pas exagérer, attention ! Et ce sont nos frères, les Marocains, on ne va pas se faire la guerre pour du sable.

Mais la conversation du jour, c'était la mort ahurissante de Kennedy. Une balle en pleine tête, en pleine rue, devant tout le monde. Antar, le patron du café, raconta la scène comme s'il y avait assisté : Le tireur, il a gardé son calme, il aurait pu tirer avant, et même plusieurs fois. Non, il a gardé son calme. Une balle, et le président du plus grand pays du monde était à terre.

D'une table à l'autre, on rivalisait d'hypothèses. Hamza lança : Moi, je sais qui a fait le coup. Il ménagea le suspense par un silence, leva les yeux au plafond en signe de profonde réflexion, leva trois doigts et dégaina : Ce sont les Français qui ont tué Kennedy.

La salle replongea dans le brouhaha. Ne réponds pas, dit Mahmoud de la table voisine, il est fatigué, *meskin*, le pauvre, il fait trop d'heures supplémentaires.

— Tu veux dire qu'il boit trop de thé rouge, vous m'avez compris ?

— Oui, on t'a compris.

— Je vais vous expliquer, reprit Hamza. Kennedy, il a soutenu notre indépendance, publiquement, il a même envoyé des armes au FLN. Il a dit : Tous les peuples doivent être libres. Si vous aviez vu la tête de di Goule ! La France et l'Amérique ont failli être en guerre, à cause de nous. *El mouhim*, bref, c'est l'OAS qui a tué Kennedy. Ils savent faire, ils ont tué tellement de gens, ils ont failli tuer di Goule...

De Gaulle, on baissait toujours la voix en prononçant son nom – peut-être que la police écoute, ils t'emmènent direct en prison si tu dis du mal de leur président. De Gaulle était celui qui nous avait fait la guerre, qui avait tué

tant des nôtres, ravagé tant de villages au napalm. C'est lui qui avait dit aux pieds-noirs : « Je vous ai compris », et les Français d'Alger étaient contents. Personne n'avait compris que de Gaulle pensait le contraire, qu'il fallait accorder l'indépendance, que le temps des colonies était révolu.

Tu n'y es pas, de Gaulle a pris sa décision quand il a rencontré des Algériens. Il s'est dit : Ils sont trop intelligents pour moi, ils sont trop fiers, je n'y arriverai jamais. Faut pas oublier que c'est un général et que les militaires, ils n'aiment pas perdre les guerres. Alors il a mis son chapeau de général, il a dit : Nous avons gagné la guerre, je vous donne l'indépendance, et il est parti. Dans le fond il aurait pu être algérien, ce de Gaulle.

*

À la maison, la télévision était constamment allumée. De la musique, les informations, les émissions, de midi à minuit. Elle restait allumée même lorsque n'était diffusée que la mire, avec une horloge dont l'aiguille des secondes tournait. On mangeait, on travaillait, on sortait, on revenait, elle était toujours là, quoi qu'il arrive, rassurante comme un membre de la famille qui radote pendant des heures. On y jetait un œil, on tendait parfois l'oreille. Mobilisation générale aux mots-clés : *étranger, algérien, Algérie, police*. Des rumeurs, constantes, jamais confirmées, jamais démenties, prêtaient au gouvernement un vaste plan d'expulsion. Vous avez voulu votre indépendance ? Eh bien retournez dans votre pays maintenant.

Les aînés avaient la lourde tâche de traduire les *informations*.

Smhet trangia. J'ai entendu de Gaulle parler des étrangers, disait Korichi.

— Non, il parle de la politique étrangère de la France.

— Il a une nouvelle politique pour les étrangers ?

— Non, il parle de la France. La France, ce n'est pas les étrangers.

— De Gaulle prépare quelque chose, c'est sûr. Écoute bien, écoute bien ! Il faut qu'on ait le temps de préparer les valises. On ne sait jamais. À l'usine, ils disent qu'ils viennent nous expulser la nuit, pendant qu'on dort.

Cette angoisse devait durer des années, entretenue pour que les immigrés se tiennent à carreau. Et puis taper sur les étrangers ça ne coûte rien, ça fait toujours plaisir à ceux qui ne savent pas à qui s'en prendre pour soigner leur mal-être. L'épée de Damoclès, c'était cette nouvelle carte de résidence, d'une durée d'un ou trois ans.

À l'usine, il y avait quelques Polonais ; ils avaient été mineurs du côté de Lens. Ils ne parlaient pas beaucoup, tête au carré dans un corps massif. L'un d'eux toussait souvent, le plus discrètement possible pour éviter d'aller à l'infirmerie car là, Dieu seul sait le sort qui lui serait réservé. On voyait bien qu'il crachait noir, c'était bizarre comme maladie, on savait juste qu'il ne fallait pas cracher rouge, là ça pouvait être grave.

L'un des plus âgés aimait raconter son histoire : J'étais jeune, mon travail était très dur à la mine, quand on rentrait on se lavait pendant une heure mais on n'arrivait pas à retirer la couleur du charbon sur la peau. En hiver, quand on descendait dans le puits le matin il faisait nuit noire, et quand on remontait le soir il faisait nuit noire, et dans la mine il faisait nuit noire. Notre vie, c'était une longue nuit. Et puis un jour on a fait grève, répétait-il en bombant le torse, on n'en pouvait plus, on avait le dos cassé, on mangeait à peine à notre faim. On a fait la grève, les gens du syndicat avaient organisé une caisse et nous donnaient du pain. Et puis la police est arrivée, beaucoup de policiers, certains étaient à cheval. Ils ont dit : Vous avez deux jours pour préparer vos affaires, pas plus de trente kilos par famille. Deux jours plus tard, ils nous ont mis dans un train pour la Pologne. On avait tout perdu. On avait quitté la misère de la mine pour retrouver la misère en Pologne.

Les ouvriers immigrés restaient songeurs. Et s'ils avaient deux jours pour faire leurs bagages ?

*

Korichi était de plus en plus malade. Sa bronchite empirait, et à chaque fois l'infirmière de l'usine le renvoyait à la maison. Il détestait ça, se sentait humilié. Ses quintes de toux interminables provoquaient le silence dans la maison. Quand cela se calmait, on guettait le moment où ça allait recommencer.

Korichi à la maison, on savait ce que cela voulait dire. Pas de *quinzaine* – la paye, qui était versée toutes les deux semaines.

Pendant des années, un petit carnet de comptes déterminait ce que nous allions manger, acheter, rembourser. Sur une page figurait la liste des dettes : les crédits à payer obligatoirement, comme ceux de la télévision, de

la machine à essorer le linge ou des meubles. S'ensuivaient les emprunts aux amis, avec la date convenue – certains exigeaient la restitution en temps et en heure, tandis qu'avec d'autres on pouvait négocier un délai, tout dépendait du caractère du créancier, de sa supposée aisance, mais aussi de notre honneur, car il était honteux de ne pouvoir rembourser. Avec Yamina, nous passions tout cela en revue, dans la bonne humeur car elle ne pouvait s'empêcher d'imiter les uns et les autres, imaginant leurs réactions...

Quand la petite boîte d'économies était vide, quand le porte-monnaie rendait l'âme, il fallait pourvoir au repas du soir. Après l'école, on bâtissait le plan d'attaque : un gros pain, deux litres de lait, du beurre. Il restait un fond de Banania : cela ferait un excellent repas. Il fallait juste trouver l'argent pour payer.

Souvent, j'allais voir ma « tante » Fatma :

— Bonjour *hamti* !

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je voulais juste savoir si Nordine avait besoin d'aide pour ses devoirs.

— Ah oui, c'est gentil. Tu es un bon garçon. Et qu'est-ce que vous mangez ce soir ?

— Ouuh là là, je dois aller au magasin, j'ai oublié le porte-monnaie. Mon père ne va pas être content. Tu me donnes cinq francs, je te les rends demain ?

Tous les enfants étaient lavés, en pyjama, autour de la table. Lait chaud, belles tartines beurrées, une cuillerée à café de chocolat chacun, la télévision. Et Yamina de gronder : C'est la dernière fois qu'on fait ça. C'est pour le matin, ça, pourquoi vous réclamez toujours du lait au chocolat ? Demain, contents ou pas contents, on fera des frites avec de la viande. Samedi *tchicha* avec de la viande, et dimanche couscous avec de la viande...

Le programme était posé. J'irais voir Amar, il paraît qu'il fait des heures supplémentaires, et aussi Fatima, on dit qu'ils ne mangent pas le soir, elle doit avoir des économies. Je notais sur le carnet : « Voir Amar et Fatima. 10 francs ».

De quoi tenir jusqu'à la prochaine *quinzaine*.

*

Tous les soirs, avant de m'endormir, je faisais la même prière : *Mon Dieu, merci, je n'ai pas d'asthme*, ou, variante : *Mon Dieu, fais que l'asthme parte*. La prière se terminait toujours par : *Je voudrais bien avoir un ballon de foot en cuir*.

C'était hors de prix. Ceux qui en avaient un dans le quartier étaient de vrais caïds. Ils pouvaient composer les équipes à leur guise, commencer et finir les parties quand bon leur semblait. Le samedi après-midi, on allait rue de la Gare, au magasin Cabanon. Dans la vitrine trônaient des chaussures avec des crampons. Et des chaussettes qui montent jusqu'aux genoux, tricolores. Et des gants pour les gardiens. Quelquefois, on entraît dans le magasin : C'est combien, monsieur, les chaussures à crampons ?

— Les fixes ou les dévissables ?

Les prix donnaient le tournis. Penser à ajouter les crampons dévissables à la prière. Vu le montant, seul Dieu peut faire quelque chose.

Tout le monde ne parlait que de Pelé. Certes, c'était un phénomène, mais notre idole, c'était Eusébio, qui évoluait au Benfica, au Portugal. Un vrai héros : lui seul pouvait sauver une partie désespérée. Devant le but, son pied ne tremblait pas. On le surnommait le Roi, ce qui agaçait les partisans de Pelé. Par mansuétude, on laissa le titre au Brésilien, car Eusébio avait un nouveau surnom : la Panthère noire. Avec élégance, agilité, il fondait sur le but, ne laissait aucune chance au malheureux gardien, éliminant même à lui tout seul le Brésil en Coupe du monde.

« Virevolter comme un papillon, piquer comme une abeille. » Il faut que j'écrive cette phrase dans mon carnet. Comment peut-on inventer d'aussi belles choses, des mots aussi puissants, qui vous laissent complètement sonnés ? C'est normal, venant de Cassius Clay, l'autre panthère noire, notre autre idole. À la télévision, on le voyait hurler, humilier ses adversaires, il ne boxait pas, il dansait, il jouait, il s'amusait. Puis, à un moment, un crochet du gauche et l'autre était à terre. La radio criait : *Cassius Clay est à nouveau champion du monde !* Évidemment, quel imbécile ce journaliste, peut-il en être autrement ?

Et puis un jour, à la télévision, on l'a vu parler calmement, ce n'était pas normal. Je ne suis plus Cassius Clay, je ne suis plus un esclave, je me

convertis à l'islam, je suis un homme libre, je suis maintenant Mohamed Ali...

On ne savait qu'en penser. Dans notre petit monde, musulman égale arabe, arabe égale musulman. C'était simple. Mais un Américain musulman, ça ne sonnait pas bien à l'oreille. D'ailleurs, ici, les Français faisaient comme s'ils n'avaient rien entendu, et continuaient à l'appeler Cassius Clay. Noir, musulman, champion du monde. C'était *too much*, comme ils disent là-bas. On pouvait être musulman et gagner une guerre, on pouvait être noir et être champion du monde. Ça laissait songeur, ça ouvrait des perspectives. Tout est possible, il suffit de le vouloir. Le vouloir, et se battre pour cela.

Les deux panthères noires, nos héros, avaient cette volonté. Comment avaient-ils appris ? Qui les avait aidés ? Il faut trouver sa force là où elle est. Eusébio, c'était ses pieds. Mohamed Ali, ses poings. Et nous, d'où allait venir notre force ?

De Yamina. Chaque jour, au fil de l'eau, elle distillait à ses enfants des paroles qui donnaient de la force. Un moment de découragement, une mauvaise nouvelle, une saute d'humeur ? *N'oubliez pas vos bonheurs passés. Ils sont là, en vous, personne ne vous les retirera. N'oubliez pas vos bonheurs passés, et ceux à venir, surtout dans les heures grises, même dans les jours noirs. Le soleil finit toujours par se lever. Ne vous découragez pas quand un obstacle, un empêchement surgissent. Qui sait le malheur que vous auriez trouvé sur ce chemin ? Derrière chaque obstacle, il y a un bonheur. Soyez heureux de rencontrer un obstacle, c'est Dieu qui intervient pour vous. Allez-vous vous plaindre que Dieu vous aide ? Relevez la tête, souriez à ce qui vous arrive, car de bonnes choses vont vous arriver, je le sais. À condition que vous souriez à la vie. Et si Dieu est avec vous, vous serez invincibles.*

Voilà donc le secret d'Eusébio et de Mohamed Ali. Dieu les avait rendus invincibles, parce qu'ils souriaient à la vie. Dans mon petit carnet, j'ai noté : Ne pas oublier, le matin, de sourire à la vie.

*

On n'imagine pas à quel point un simple paquet peut changer une vie.

Le journal régional *La Voix du Nord* avait inventé une opération, le « Noël des Déshérités », qui préparait des colis pour les foyers dits nécessiteux.

C'est l'assistante sociale qui fournissait les noms et les adresses, en toute discrétion. Et un jour, bravant les frimas de décembre, quelqu'un venait frapper à la porte et nous remettait le colis en lançant : Joyeux Noël !

Noël était une fête chrétienne, sans doute joyeuse partout ailleurs, puisque tout le monde le répétait. Mais chez nous, c'était le jour le plus triste de l'année. Pas de sapin, pas de guirlandes, pas de festin, pas de cadeaux au réveil. On savait bien qu'il y avait tout cela chez les autres. Mais chez nous, on n'y faisait pas même allusion. C'était la fête des Français, et depuis le 19 mars 1962 on n'était plus français, si tant est que nous l'ayons été un jour.

Ce paquet, déposé par le monsieur de *La Voix du Nord*, c'était mystérieux. On l'ouvrait avec précaution et méfiance. Et s'il contenait une bombe ? Après tout, la guerre n'était pas si lointaine, et en Algérie, il n'y a pas deux ans, des appartements, des maisons, des commerces étaient plastiqués. Et à l'usine, les ouvriers français s'amusaient à lancer des têtes de cochon sur leurs collègues immigrés, quand ce n'était pas un morceau de jambon dans la gamelle, la rendant ainsi immangeable. Mon Dieu que c'était drôle...

Rien de tout ça dans le colis. Une petite brioche par enfant, des petits jouets, des conserves – on gardait les sardines, le pâté était illico donné à Raymond. Et puis des livres, pour les enfants en âge de lire. *Le Club des cinq*, *Fido chien de berger*. *Fido*, mon premier livre, mon ami, mon compagnon des jours gris, qui m'a emmené vivre des aventures palpitantes dans la montagne. J'étais Jeannot, le berger, séparé de son chien adoré, qui faisait tout pour le retrouver. *Fido* je l'ai lu dix fois, vingt fois, indifférent à la neige qui tombe dehors, aux appels répétés pour le dîner, prisonnier de ma bulle, impatient de connaître la suite, sachant pourtant ce qu'il adviendrait, capable de déclamer chaque réplique au mot près. C'était un bonheur sans cesse renouvelé. Je le rangeais avec précaution dans l'armoire, le couvant des yeux, le rassurant – Ne t'en fais pas je reviens, toi mon livre, on est amis pour la vie, comme Jeannot et Fido.

Chaque mois de décembre, on attendait donc le colis du Noël des Déshérités, on se débarrassait des brioches, et on découvrait avec gourmandise les nouveaux livres. Chacun le sien. Pas question de le prêter, on le cachait. Et puis, des regards en coin – Il est bien ton livre ? Ça raconte quoi ? On finissait par les laisser traîner, on prenait ceux des autres, les lisait en douce, on les reniflait comme les chiens qui cherchent des truffes dans les sous-bois, on ne savait plus où donner de la tête. *Le Club des cinq*,

Les Malheurs de Sophie, Les Petites Filles modèles, Les Vacances. Ces trois derniers étaient des livres de la comtesse de Ségur, notre idole, quelle vie elle avait eue pour écrire d'aussi beaux romans, rencontrer tous ces personnages, vivre d'aussi belles aventures !

Belkacem notre cousin, qui venait d'arriver d'Algérie, avait été embauché à la menuiserie Hulin. Il rapporta quelques planches, quelques clous, et nous fabriqua une bibliothèque qu'on fixa au mur de la chambre. Elle resta là quelques années, avant qu'elle ne s'écroule sous le poids des livres et des dictionnaires. Dans la maison, on avait attrapé le virus de la lecture, et chaque mois, quand on touchait les allocations familiales, quelques francs étaient réservés à l'achat d'un livre. Yamina faisait mine de surestimer le prix, et on s'empressait d'en acheter deux, voire trois.

Je vous pardonnerai tout sauf de mal vous conduire à l'école, c'est ce qu'elle disait. Achetez des livres et, pour le reste, Dieu pourvoira.

*

Le temps passait, narguant les rêves bien ancrés. Dès le jeudi, on prenait connaissance des courses dans le journal. Les chevaux avaient souvent des noms originaux, et quelquefois on choisissait leur numéro simplement parce que leur nom sonnait bien à l'oreille. Puis, pour les grandes courses, on regardait qui étaient les jockeys. On retenait d'emblée Yves Saint-Martin, la grande star. On étudiait les pronostics, surtout ceux de RTL. Et par-dessus tout on écoutait religieusement Léon Zitrone, le grand manitou des hippodromes. Un mot de lui, et la cote du cheval explosait.

Le dimanche matin, on essayait de retrouver les numéros retenus sur la feuille rendue illisible par les ratures. Et on descendait en ville, trente minutes de marche, les tickets bien poinçonnés, l'argent bien calé au fond de la poche, pour les valider avant l'heure de fermeture du PMU. Alors commençait l'attente, jusqu'à 16 heures, 17 heures. Là, on écoutait Léon Zitrone commenter la course, parlant de plus en plus vite, s'enflammant dans la dernière ligne droite, sa voix déraillant, hurlant les numéros et les casaques, triomphant quand ses favoris avaient gagné, s'interrogeant sur les outsiders, estimant les gains. Et puis parfois on ne savait pas qui avait gagné. Photo ! Il y a photo ! Il fallait attendre le verdict du juge de la course, la tension était à son comble.

Oui, c'est l'As qui est en tête, je vous l'avais bien dit. *Ici Longchamp, à vous Cognacq-Jay.*

C'est par cette phrase que s'évanouissaient, dimanche après dimanche, les rêves du jour. Au silence pesant qui suivait, on savait qu'on ne ferait pas les valises cette semaine. On attendrait le jeudi suivant, on ouvrirait le journal et Korichi dirait : Vas-y fiston, dis-moi les chevaux.

*

Korichi s'était mis au jardin, cultivant radis, courgettes, tomates, laitues, haricots et même des citrouilles qu'on regardait pousser jusqu'à devenir énormes. Et bien sûr, il soignait le carré magique où s'épanouissait la menthe. Il avait rafistolé une garenne, on avait maintenant des lapins en plus des poules. On leur donnait les épluchures et les restes des repas, et on allait chercher les œufs pondus du matin en prenant garde à ne pas se prendre un coup de bec sur la main. Quatre, cinq œufs, quelques pommes de terre, un bon pain chaud, et le festin était assuré pour midi.

Tout le monde cultivait désormais son lopin de terre, qui celui de la maison, qui celui octroyé par l'usine. Les déracinés s'enracinaient, sans le savoir, sans le vouloir, par la force des choses, juste en plantant des graines qui fleuriraient à la prochaine saison. Et ainsi passaient les mois. Les enfants allaient à l'école, aucun ne mourrait cette année, on irait acheter un nouveau canapé, et des lits pour les enfants. Aux beaux jours, on tapisserait la grande pièce, elle en avait bien besoin, il faudrait commander du charbon pour l'hiver, et rhabiller les petits avec des vêtements plus chauds, aller au marché, on aurait bien besoin d'une nouvelle marmite, on prendrait des pommes et peut-être une orange ou deux. Yamina choisirait aussi du tissu, pour elle et pour sa sœur, la couturière en ferait des belles robes pour les jours de fête. On passerait au Minifix, sorte de Monoprix avec de beaux rayons, des objets bien rangés, des draps et des rideaux magnifiques. C'est combien le moulin à café ? Ah... La prochaine fois, d'accord, oui d'accord. Dimanche, on jouera au tiercé, et si on gagne on achètera des disques, ou des livres, ou une mobylette. Ou des billets de bateau.

*

Pour Yamina, le jour du marché était son jour de récréation, même pour deux heures : elle verrait ses amies qui habitaient d'autres quartiers, elle les inviterait au café, et peut-être qu'elle serait invitée à une fête, de quoi revenir d'un pas léger.

Un jour, au marché, Yamina hésitait entre deux tissus. Pour mieux éprouver leur qualité, elle avait posé le porte-monnaie qui contenait toute notre fortune – le monsieur des allocations familiales était passé ce matin. On verra une autre fois, dit-elle en reprenant son sac. Encore un tour, pour acheter des tomates, et des poivrons et des œufs – On pourrait faire une *chekchouka*, qu'en penses-tu, tu aimes ça, non ? – et après on rentre.

Au moment de payer, impossible de retrouver le porte-monnaie. On a refait tous les marchands, pas de trace. C'était une catastrophe, Korichi serait furieux. Yamina était livide, ses mains tremblaient. Un des commerçants lança : Allez porter plainte au commissariat, la police devrait venir plus souvent, il y a des voleurs, si c'est pas malheureux.

Yamina avançait, le souffle court, parlant toute seule : Maudite sois-tu, et les enfants, que vont-ils manger ? On va encore être obligés d'emprunter, et Korichi va devoir travailler encore plus, déjà qu'il n'en peut plus, pauvre de moi, pauvre de nous, quel malheur, oui je suis maudite, que la honte soit sur moi.

Au commissariat, le policier de garde nous accueillit avec bienveillance. Il demanda une description précise du porte-monnaie, et le montant exact de son contenu. J'avais tout ça en tête. Dis-leur que c'est l'argent des enfants, ordonna Yamina, les larmes aux yeux.

Très bien, cela correspond. Le voici.

Une âme charitable l'avait rapporté. C'était un miracle.

Mon cœur va s'arrêter, dit Yamina. Qu'il soit béni, lui et toutes les générations à venir, que Dieu bénisse tous ses ancêtres, et, joignant ses deux mains, elle L'implora de les accueillir tout près de Lui, quoi qu'ils aient fait de leur vivant. Tu vois ils auraient pu garder les cinq cents francs, ils ont perdu ça, mais gagné le paradis dans l'autre monde. Ils ont été honnêtes, oh mon Dieu, retire-leur tous les obstacles qu'ils auront sur leur chemin, réalise tous leurs rêves, fais couler des rivières de miel près de chez eux, donne-leur l'abondance, la richesse et la santé.

Elle essuya furtivement ses larmes, cala le porte-monnaie au fond de son sac et le serra violemment contre elle. Reste à côté de moi, oulidi, ouvre les

yeux si on veut nous le voler. Allez, on rentre ! Ne dis rien à ton père, à quoi ça servirait, ça l'inquiéterait pour pas grand-chose, parce que finalement c'est comme s'il ne s'était rien passé. Vendredi on fera un *sadaka*, une offrande, on tuera une poule on donnera à manger à des malheureux. Attends, retourne au commissariat.

— Mais pourquoi ?

— On a oublié de dire merci au *boulici*, au policier, il aurait pu le garder pour lui.

*

Le docteur plaça Yamina sur un fauteuil, prit une lampe et examina longuement son œil.

— Alors, qu'est-ce qui vous arrive ?

— Maman a vu un éclair dans l'œil, qui l'a éblouie, et depuis elle a un voile noir devant l'œil gauche, elle ne voit plus rien.

Le docteur fronça les sourcils. C'est un décollement de la rétine. Il faut opérer rapidement, sinon elle risque de devenir aveugle.

Le docteur téléphona puis raccrocha. Le professeur François, au grand hôpital de Lille, va vous opérer demain. Il faut partir maintenant. Je commande une ambulance.

Une demi-heure plus tard, Yamina partait vers la grande ville. Korichi et moi avons pris le bus pour rentrer à la maison. Le ciel nous était tombé sur la tête.

Où est maman ? Pas une heure sans que l'un des sept enfants que comptait maintenant la famille ne pose la question. Au lever, le matin, le midi, le soir, au coucher. Elle revient quand ?

— Bientôt, bientôt, répétait Korichi, en préparant avec maladresse les repas et les biberons pour Mustapha, un an, Kader, deux ans, Farhet, trois ans, Nadir, quatre ans... Il n'avait aucun répit, même pas l'école, on était en juillet. Les grands, dix et douze ans, s'occupaient des petits, qui étaient anormalement sages. Ils sentaient bien que quelque chose ne tournait pas rond. Les repas étaient immangeables, trop salés et pimentés, les merguez calcinées. Du riz tous les jours.

Et puis Korichi se reprit. Je vais au marché, annonça-t-il, ne sortez pas de la maison.

Il revint bientôt les bras chargés de légumes et de fruits. Il mobilisa ses talents de cuisinier, du temps où il était célibataire, rue de la Providence. Il fit frire les tomates, les courgettes et les poivrons dans un bain d'huile, et le riz était cuit à point. Un vrai festin. Puis il éplucha deux oranges et en donna un quartier à chaque enfant.

Allez jouer dans la cour !

Puis il s'attaqua à la vaisselle. Il regarda l'horloge. 13 heures. Il était temps de partir pour l'usine.

Au bout d'une semaine, une dame se présenta. Je vais m'occuper des enfants, dit-elle.

L'assistante sociale avait bien fait son travail. Cette aide maternelle faisait le ménage, préparait les repas, lavait les enfants. Nous l'observions d'un œil reconnaissant, mais distant. Oui, madame. Non, madame. Tous les enfants étaient devenus très polis, la dame nous avait appris les bonnes manières, on ne discutait pas, on ne riait pas, on était sages. On ne devait pas parler la bouche pleine, et il fallait se tenir droit. Et même qu'on devait demander la parole, et attendre un signe de la tête pour s'exprimer, que tout le monde soit à table pour commencer à manger. Ce n'était pas une vie. Où est maman ?

Yamina restait alitée, à l'hôpital de Lille. Le samedi, Korichi et moi sommes allés la voir, en train. Elle portait une paire de lunettes comme celles des nageurs, mais noires. Je lui ai pris la main.

Ah, *oulidi*. Mon fils, tu t'occupes bien de tes petits frères et de tes petites sœurs ? Parce que moi ici, *hamdoullah*, je suis bien. Je me repose, le temps passe vite. Tout le monde est gentil. On mange très bien. La maison ne me manque pas, c'est important la santé.

Jamais, sans doute, de sa vie Yamina n'avait proféré autant de mensonges en si peu de temps, en rafale, prisonnière de son optimisme sacré. Elle demanda des nouvelles de chaque enfant, dans l'ordre, surtout les derniers, des bébés. Elle s'inquiétait. Vous mangez à votre faim ? Vous êtes propres ? Il faut fermer les volets l'après-midi, il faut donner des biberons d'eau sucrée aux bébés, ils n'ont pas de diarrhée ? Non ? Vous les grands, il faut faire les lits et le ménage, il faut aider votre père : avec l'usine, ce n'est pas facile. Les voisins viennent vous aider, ou tante Fella ?

— Non, le ménage, c'est la dame qui le fait.

— La dame ? Quelle dame ? Appelle l'infirmière.

— Oui, madame ?

— Ça y est, je suis guérie, je vois bien, je vais rentrer maintenant.

— Non madame. Le professeur a dit un mois de repos complet, les yeux plongés dans le noir, sinon la rétine ne va pas se recoller. Sinon vous allez être aveugle toute votre vie. Encore trois semaines, ce n'est rien dans une vie. Vous voulez de l'eau ?

Yamina ruminait sa colère. Une dame dans sa maison, qui s'occupait de ses enfants ! Elle en venait presque à blasphémer, à maudire son sort, puis demandait pardon à Dieu.

Elle finit par retrouver son calme. Oui, tu as raison, ce n'est rien, trois semaines encore.

Autant dire une éternité, plongée dans les ténèbres, loin de ses enfants, avec une étrangère qui gérait sa maison.

C'est une épreuve que Dieu m'a envoyée, chaque obstacle a son bienfait, c'est pour me garder mes enfants. Je ne supporterais plus que le diable m'en prenne un autre, une maudite diarrhée et les petits anges partent en moins d'une semaine. Tu es sûr qu'ils n'ont pas la diarrhée ? Parce que la dame, elle s'en fiche, c'est une étrangère, peu importe que les enfants meurent, elle fait attention à ses mains, elle se maquille et elle rentre chez elle, je les ai vues.

— Non, maman, elle s'occupe bien de nous, elle est gentille.

— Ah, parce que je suis une mauvaise mère, je ne m'occupe pas de vous, moi ? Je vous ai tous portés dans mon ventre. Elle, elle n'a pas de *kebda*, l'amour d'une mère, qui reste éveillée la nuit à regarder son enfant respirer quand il a de la fièvre. Si c'est comme ça, eh bien je reste ici. Vous pouvez rentrer. Mais n'oublie pas de donner un biberon d'eau sucrée au bébé.

Au bout d'un mois, le professeur François consentit à libérer Yamina, à condition qu'elle observe un strict repos et qu'elle porte ses lunettes noires qui couvraient totalement ses yeux. L'ambulance s'arrêta devant la maison, on était tous là, intimidés. On lui tenait la main pour la guider. Elle appela chacun d'entre nous, oui maman, oui maman, je suis là, et alla palper les petits derniers dans le berceau ou la poussette.

— Vous devez être sages avec votre maman, comme je vous ai appris. Et vous, madame, il faut vous reposer, parce qu’avec sept enfants ce n’est pas facile.

— J’ai cinq enfants, comme ça, répondit Yamina, en lui montrant sa main. Tu peux rentrer chez toi maintenant, madame. Je suis là.

OceanofPDF.com

Une maison

Korichi exultait. Cela faisait des mois, peut-être des années qu'on ne l'avait pas vu aussi joyeux, souriant, presque boute-en-train. C'était un dimanche en fin d'après-midi. On avait vérifié dix fois, cent fois. L'évidence était là. On avait gagné au tiercé. Dans l'ordre.

Le lundi matin, dans le journal, on a découvert ensemble le montant du gain. C'était vertigineux. Cinq mille francs. Deux fois le salaire annuel à l'usine.

Relis le journal, tu vas à l'école non ? Tu sais lire les chiffres, non ? Relis bien...

On est allés chercher notre gain en ville, dans la plus grande discrétion – on jetait des regards en tous sens, guettant le moindre danger. On avait répété le scénario : arrivé sur place, Korichi empocherait l'argent. Il en garderait une partie dans son portefeuille, puis, à l'abri des regards, partagerait le reste entre les trois grands enfants, dans les cartables. On ferait mine de rentrer tranquillement de l'école. Yamina multipliait les conseils : Attention, restez bien ensemble, près de votre père, prenez des bâtons avec vous, et surtout pas un mot à personne, il ne faut pas attirer le mauvais œil, les gens sont envieux.

De retour à la maison, on a regroupé l'argent sur la table. On est restés silencieux à le contempler durant un long moment. Tant d'argent, c'était invraisemblable. On se regardait, personne n'osait dire un mot. Les visages étaient figés.

Yamina reprit ses esprits : Ce n'est que de l'argent, vous êtes revenus sains et saufs, c'est le principal. Va ranger tout ça, demain est un autre jour, on verra ce qu'on en fera.

Elle avait évidemment sa petite idée. Elle se voyait déjà rire avec ses sœurs, à l'heure du café, sous le figuier d'Alger. Korichi partirait d'abord seul, pour trouver une maison, peut-être un travail, et à son signal – un télégramme – on préparerait les valises. On prendrait le train jusqu'à Marseille, puis le bateau – en deuxième classe, pas dans la cale au fond –, et alors la vie serait belle.

Avant de ranger l'argent, on a sorti le petit carnet : On va rembourser tout le monde. Mais pas tous en même temps, les gens vont se demander d'où vient l'argent.

On a fait des petits tas correspondant à toutes nos dettes. Il faudra trouver des petits billets et des pièces. Les parents hochèrent la tête. Oui, c'est bien. Rajoute cent francs, demanda Yamina, on les donnera aux malheureux. Rajoute encore cent francs, on va acheter un mouton, on distribuera sa viande, faudra tout donner. On fera un plat de *aïch*, on en déposera aux ouvriers qui vivent dans les chambrées misérables de la rue des Produits-Chimiques. Il faudra donner sans rien attendre en retour, même pas un merci. Yamina était devenue intarissable : Dieu a dit, si tu fais savoir que tu as donné, c'est comme si tu n'avais pas donné. Alors donne, et oublie.

Je lui fis promettre d'épargner un peu, pour ne plus jamais avoir de dettes. J'avais pris en horreur ce petit carnet, avec ces colonnes, ces chiffres, ces noms qui revenaient sans cesse. Louvoyer, promettre, distribuer, redemander, avec le sourire ou une mine affligée, supporter l'humiliation des refus, faire la sourde oreille aux relances. Le soir, au fond de mon lit, j'implorais : *Mon Dieu, fais que je sois riche un jour*, pour ne plus jamais rien demander à personne. Et voilà que Dieu avait exaucé mes prières !

Korichi rentra un jour et lança : Venez tous, on va aller se promener en voiture !

— Quelle voiture ? s'écria Yamina.

Dehors, on découvrit, ébahis, la Traction 11 CV qu'il venait d'acheter à l'ingénieur de l'usine. Mille francs seulement.

Tout le monde embarqua, on était serrés les uns contre les autres. Korichi fit démarrer l'auto, passa la vitesse. Elle roulait ! On est allés jusqu'à l'usine, puis on est revenus à la maison. On était fiers, on avait une voiture, quelque chose avait soudain changé dans notre vie.

Seule Yamina ne débordait pas de joie. Elle vaqua à ses occupations, prépara le repas, s'affaira bruyamment. Puis elle explosa : C'était l'argent pour rentrer chez nous ! Encore combien de temps on va rester ici ? Tu ne dis rien, tu prends l'argent, tu achètes une voiture, que va-t-il rester maintenant ?

Korichi se redressa : Il n'est pas question que je rentre au bled les mains vides. Je ne veux pas qu'on dise que je me suis épuisé pendant vingt ans pour rien. Je vais rentrer la tête haute. Avec ma famille, dans ma voiture.

Il avait réussi à retourner la situation en sa faveur. Il parlait de retour, ce qui calma Yamina.

On partira en vacances, avec la voiture, et on verra comment la situation se présente, ajouta Korichi. Puis il sortit.

Dehors, ses amis avaient accouru. Il souleva le capot du moteur d'un geste lent, et tous regardèrent l'engin, longuement. Le moteur, il est bien, dit l'un. Oui ça se voit, dit l'autre. Korichi referma le capot. Il va falloir construire un garage, dit-il.

*

L'argent filait vite. Une nouvelle machine à essorer, un nouveau canapé, de nouvelles chaises, des matelas, du linge de maison. Un peu plus de viande, des oranges... Et puis le garage.

Ce fut fait en un après-midi. Belkacem avait apporté les planches, le patron lui en avait fourni pour trois sous. Un menuisier, quelques voisins, et le garage était construit sur une partie du jardin qui donnait sur la rue. Korichi entra avec précaution la voiture noire, c'était juste mais ça passait. Tout le monde, et Korichi en tête, regardait le résultat avec fierté. Ils restèrent là à deviser un bon moment sur le trottoir. Puis tous furent invités, il était temps d'aller manger le couscous.

Construire le garage, ça ressemblait à un début d'enracinement, certes inconscient, mais tangible. Certains avaient acheté des commerces, des cafés, et même des hôtels. Mais une maison, non, c'était tabou. Construire ou acheter une maison, ça ne pouvait être qu'au bled, point final. Mais si le retour était toujours dans les conversations, il était de moins en moins dans les projets.

Yamina y songeait, quand elle était seule, l'après-midi, les enfants à l'école et Korichi à l'usine. Elle regardait l'enveloppe, dont l'embonpoint diminuait semaine après semaine. Elle décida de prendre les choses en main. Et fit écrire une lettre à son frère Derraji.

Deux semaines plus tard, Derraji vint nous rendre visite, sans prévenir. Yamina crut défaillir en ouvrant la porte. Son grand frère adoré, celui qui avait sauvé la famille de la misère quand ses deux parents étaient morts du typhus la même semaine, les laissant tous orphelins. Celui qui avait réussi à Alger avec son petit commerce, nourrissant la tribu, régnavant en maître, avare de ses paroles, le sourire constamment installé à la commissure des lèvres, la générosité silencieuse au bout des doigts, le port altier. Oui elle l'admirait, son grand frère, le citant à tout bout de champ, le vénérant quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise.

C'était son frère, mais aussi l'ami de Korichi. Il lui avait donné la main de sa sœur, et il avait tenu parole, attendant quatre longues années qu'il soit prêt pour les noces. Alors Korichi décréta aussitôt qu'on donnerait une grande fête en son honneur.

Il y avait les amis, les voisins, ceux qui étaient invités et ceux qui ne l'étaient pas, peu importe, tout le monde était servi. Les femmes en cuisine ne voyaient pas le jour, les couscoussières demandaient grâce, le mouton égorgé la veille y passa en entier. Korichi fit venir un orchestre de Roubaix mené par Babbi, fameux joueur de zorna, la flûte de Biskra, qui souffla jusqu'à plus d'heure. Les hommes, repus, sirotaient leur thé quand soudain l'un d'eux se leva pour la danse du désert. On tapait tous des mains en cadence, l'encourageant dans ses mimiques guerrières, houspillant ses moments de faiblesse, l'acclamant quand il attaquait, bâton pointé, jusqu'à ce que Babbi s'arrête, à bout de souffle.

Ah quelle belle fête ! Derraji souriait, étonné de tant d'égards. Les hommes reprenaient du thé, avec des cacahuètes et des gâteaux dégoulinant de miel. Partir avant minuit, ç'aurait été manquer de respect au patron. C'était inimaginable. Et quand la musique se tut, quand Babbi prit congé, tous restèrent là, se moquant les uns des autres, lançant des défis ou des invectives – c'était à qui provoquerait le plus grand éclat de rire. Vers 4 heures du matin l'un se rapprocha de la porte, en murmurant : Si Korichi, merci pour ton invitation, que Dieu bénisse ta maison et ton beau-frère, tous

se mirent à tousser bruyamment en signe de désapprobation, partir si tôt, quelle honte ! C'est madame qui te demande ? L'autre relevait la tête, s'approchant poings devant, menaçant. Tous se levaient, faisant mine de les séparer. Mekki sortit une flûte, Hamidou prit le bendir, et ça repartait. Dans la pièce d'à côté, les femmes envoyèrent des youyous : On n'est pas fatiguées, que la fête continue. Les enfants dormaient, agglutinés sur les couvertures posées à terre, on versait du thé en continu. On était heureux, on oubliait tout, on voulait que ça ne s'arrête jamais.

Le lendemain, Derraji finit par évoquer l'objet de sa visite. Il avait acheté, à l'indépendance, une jolie villa sur les hauteurs d'Alger, à Climat de France. Oui, une belle villa, sur deux étages, avec un jardin planté de figuiers, d'orangers, de poiriers. Si vous le voulez, je peux vous céder la moitié de la maison : c'est trop grand pour moi. La partie d'en bas, avec le jardin, elle est à vous. Et puis j'ai besoin d'argent, je vais acheter un plus grand commerce à Alger, juste avant Bab El Oued.

Yamina avait les yeux qui brillaient. Habiter une belle maison, avec la famille juste à côté, un jardin pour les enfants ? Elle n'en demandait pas plus à la vie. Mais elle ne dit pas un mot. C'était à Korichi de prendre une décision, de parler.

Ils s'entendirent sur le prix : une avance tout de suite, des mensualités pendant cinq ans et le solde quand nous viendrons à Alger. Tout le monde était content. Derraji repartit avec une belle somme, il ne restait maintenant plus rien de l'enveloppe du tiercé. Peu importe, on avait une maison à Alger ! Bientôt on allait revendre les meubles, la vaisselle, la télé, la machine à essorer, les lits, on monterait dans la voiture – Finalement c'est un bon achat, se dit Yamina – et on filerait droit sur Marseille.

*

À 11 h 30, dès que la sonnerie résonnait dans les couloirs de l'école, on rentrait vite à la maison. La gamelle de Korichi était prête, avec un repas chaud dans le compartiment du bas, des fruits découpés dans celui du haut. On la posait délicatement au fond du panier pour qu'elle se renverse pas, on la calait avec une bouteille d'eau fraîche, du pain, et en avant. Quinze minutes de marche vers l'usine, il fallait être là pour midi précise, l'heure

de la pause, les ouvriers n'ont que trente minutes pour manger et faire une petite sieste.

Korichi sortait par la petite porte près de l'entrée principale de l'atelier. Il était là, méconnaissable, le visage gris, engoncé dans son bleu de travail plein de taches de graisse, le dos voûté, levant la main avec lassitude. C'est vraiment lui mon papa ? Que se passe-t-il derrière ces murs clos ? Il s'essuyait les mains avec des chiffons effilochés, ça retient mieux l'huile. Allez, tu peux rentrer, fais attention aux petits.

La veille, le bulletin n'était pas bon, il n'avait rien dit, juste baissé les yeux. Il avait dit Viens, je vais te montrer l'usine. C'était un immense hangar, avec de gigantesques rouleaux d'acier qui faisaient des bruits terrifiants quand ils s'entrechoquaient. Le travail de Korichi consistait à aller chercher les bobines d'acier et à les enclencher dans la machine, qui en ferait des tubes. Il prenait le chalumeau, mettait un grand masque de protection, allumait la flamme. Il jetait un œil sur le départ de la bobine, attention à bien graisser. Les autres attendaient derrière, pour découper les tubes selon les commandes, puis les placer dans le chariot, direction le wagon de train – une voie de chemin de fer pénétrait jusqu'à l'intérieur de l'usine. Regarde, dit Korichi. Je reniflais l'odeur d'huile chaude, je la reconnaissais, c'est ce qu'il sentait quand il rentrait à la maison. Puis il me raccompagna. Regarde, là-bas, ce sont les bureaux, il y a le patron, l'ingénieur, le comptable. Si tu travailles bien à l'école, toi aussi tu viendras ici avec une chemise blanche, comme eux.

Une heure plus tard, à l'école, nous avons eu cours d'histoire. Aujourd'hui on a parlé de Saint Louis, l'instituteur s'est enflammé, on le voyait, le roi, sage et auguste sous son chêne, rendant la justice, réparant les torts, écoutant avec bienveillance des pauvres paysans sur lesquels un sort funeste s'était abattu. Vive le roi, chantait le peuple. Vive le roi, me disais-je en mon for intérieur.

En rentrant, je me suis précipité sur mon petit carnet. Le maître avait dit qu'il fallait être bien organisé. Alors, dans l'ordre d'importance, j'ai inscrit :

- 1- Bien travailler à l'école.
- 2- Faire une prière pour avoir un ballon.
- 3- Aller faire la piqûre au dispensaire pour soigner l'asthme.

4- Aller voir Saint Louis, lui demander cent francs. Il doit être quelque part dans la rue, puisqu'on habite rue des Chênes.

*

À la maison, on détestait les jeudis. C'était jour de relâche à l'école, ce qui aurait pu être source de joie. Mais le jeudi, c'était d'abord le jour de la lessive. Il fallait remplir les bassines d'eau puisée au robinet, les chauffer sur la cuisinière, puis y faire tremper le linge, les draps. Yamina prenait une planche en bois et frottait, frottait, frottait. Puis il fallait déposer le linge dans une bassine d'eau claire, pour le rinçage. Et essorer, à la main, chaque pièce. Le plus difficile, c'étaient les draps, longs, lourds, épuisants à tordre jusqu'à la dernière goutte. Enfin il fallait étendre le linge, l'été sur les fils tirés dans le jardin entre deux poteaux, l'hiver ou les jours pluvieux – donc la plupart du temps – dans la maison, sur les portes et le dossier des chaises. L'odeur de la lessive envahissait les pièces, l'humidité s'accrochait jusqu'aux murs. S'ensuivait le repas, et pour les enfants les devoirs. Enfin, quand cela avait séché, plier, repasser, ranger.

Les hommes s'abîmaient à l'usine, les femmes aux tâches ménagères, et tous vivaient dans la peur du lendemain. Seule planche de salut, le crédit, pour s'équiper en étalant les dépenses, même avec des taux d'intérêt ahurissants. Quand on a fini par comprendre qu'il ne servait à rien d'attendre d'avoir l'argent pour acheter, on s'y est mis, comme tout le monde. C'est ainsi qu'on s'offrit une machine à essorer le linge, petite révolution. On introduisait le drap entre deux rouleaux, on tournait la manivelle, le linge avançait et l'eau tombait dans le bac. C'était magique, une sorte de concentré du génie humain. On gagnait une bonne heure de travail, on était moins fatigués, le progrès technologique dans toute sa splendeur.

Dans le quartier, la nouvelle se répandit, et les femmes venaient observer notre machine à essorer. Deux clans se formèrent. L'un composé de femmes conquises, qui se renseignaient sur le prix, sur le magasin, et faisaient de savants calculs silencieux en hochant la tête. L'autre plus réservé, arc-bouté sur les traditions : la femme ayant pour rôle de s'acquitter de toutes les tâches de la maison, se faire aider par une machine, c'était le premier pas vers le relâchement, vers la fainéantise, vers le délitement. Quel scandale si

cela se savait au bled ! Ce serait le signe que les années passées en France avaient perverti les gens et rendu les femmes indignes. Et si cela arrivait aux oreilles de l'imam, ce serait la honte à vie, pour des générations, des siècles.

Puisque c'était devenu une affaire d'importance, les hommes s'emparèrent du sujet. Engager des dépenses, aller en ville dans le magasin d'électroménager et de meubles, se faire livrer, demander aux amis de l'aide, tout cela n'était pas négligeable et ne pouvait rester au niveau des femmes. Certains allèrent s'équiper en douce, d'autres prirent de grands airs – jamais chez moi ! Les mois et les années passant, la fatigue accablant toujours davantage leurs épouses, les plus irréductibles finirent par céder. Toute honte bue, la machine arriverait discrètement, on n'en parlerait plus. L'autre grand sujet serait alors de changer la télévision. Car on en trouvait maintenant en couleurs. Deux clans se formèrent chez les hommes...

*

À l'école, ce n'était pas toujours simple. Les langues s'entrechoquaient, les expressions se mélangeaient, on ne savait pas si c'était du français ou de l'arabe, si c'était du lard ou du cochon – pardon, du mouton ou de l'agneau. Quelquefois, on voyait la maîtresse écarquiller les yeux, ou les camarades s'esclaffer, et on ne comprenait pas bien pourquoi.

Ainsi, dans la classe, l'amour maternel, c'est le *cœur* d'une mère. À la maison, c'est la *kebda*, le foie, qui représente le tourment des mamans. On écrivait : cette dame avait beaucoup de *foie*, la maîtresse barrait en rouge et mettait « cœur » à la place. La maîtresse avait tort, évidemment, parce que avoir le cœur blanc c'était être gentil, le cœur noir c'était être très méchant. Rien à voir. Le mot juste c'était : *foie*. Le *foie*, un mot, et tout était dit. Le *foie* des mamans, c'est un océan sans fond, une immensité que rien ne peut atteindre, plus grand que le ciel, plus fort que la mort. Peut-être que la maîtresse n'a pas eu de mère qui avait du *foie*, la pauvre, il paraît que ça existe, ou alors elle était orpheline, elle ne pouvait pas savoir ce que c'est, quand le *foie* brûle dans le ventre, que les larmes coulent toutes seules, que les angoisses réveillent la nuit.

Pouvez-vous me donner des expressions qui consistent à demander des nouvelles de quelqu'un, par exemple : Comment allez-vous ?

L'exercice de la maîtresse était simple. Il ne fallait pas répondre : *Le voisin, il est tombé dans un puits*. Ah bon, et où ça ? Vous avez appelé les pompiers ? Il s'en est sorti ? Si ce n'est pas malheureux, quelqu'un l'a poussé ? Ils n'ont pas l'eau courante chez eux ?

Non, non, *il est juste tombé dans le puits*, ce n'est pas grave, il a peut-être trop de travail, ou il est rentré au pays, c'est tout. C'est juste que l'on n'a pas de nouvelles de lui, que ça fait longtemps qu'on ne l'a pas vu. Consternation de la maîtresse...

Bon, autre exercice. Comment exprimer de la fierté ?

C'est simple, ils n'ont pas de nez. Certains n'ont aucun honneur, ils se font écraser sans un mot, bref n'ont pas de *nif* ! La preuve, on voit bien ceux qui ont du *nif*, comme Jules César, Napoléon, de Gaulle ou Nasser, ils lèvent bien la tête pour qu'on voie qu'ils ont du nez !

La maîtresse soupirait. C'est pourtant un bon élève, mais parfois on ne le comprend pas très bien.

À la maison, Yamina disait souvent à ses enfants qui la sollicitaient pour un oui pour un non : *Aya bedel oujhek* ! Ça veut dire : Allez, laissez-moi tranquille. Mais dans une rédaction, il ne faut pas écrire : *Allez, va changer de visage*, traduction littérale, parce que la maîtresse va souligner ça en rouge, en écrivant dans la marge « Qu'as-tu voulu exprimer ? » et en se demandant s'il faut qu'elle en parle à la psychologue, parce que ça revient souvent, ces drôles d'expressions, cela dénote peut-être un problème structurel, il ne faudrait pas passer à côté d'une défaillance mentale naissante. Si c'est pris tôt, on peut peut-être le sauver ce garçon, parce que par ailleurs il sait lire, compter, écrire, très bien même, mais il a ces moments d'égarement qui inquiètent, comme l'autre jour, devant un problème de calcul un peu compliqué, une histoire d'eau qui coule de la baignoire, quand il a demandé : C'est quoi une baignoire ? Ou quand il dit j'ai cent tambours qui jouent dans ma tête, avant de donner la bonne réponse à une question. Les tambours, madame, c'est quand il faut réfléchir vite.

La maîtresse avait un sourire dans les yeux. Peut-être qu'elle a la *kebda*. Peut-être que ça existe aussi chez les maîtresses.

*

Pourtant, Korichi l'avait prévenu, en termes choisis, quand Belkacem, le neveu de Yamina, multipliait les lettres pour venir en France. Tu peux venir, on t'accueillera comme notre fils, mais ce n'est pas facile, réfléchis bien...

Sitôt arrivé, Belkacem embaucha très vite à la scierie Hulin. Du matin au soir, d'immenses camions déversaient des troncs d'arbres déjà élagués. Il pilotait une machine dont les grosses pinces enserraient les fûts, tels des crocs ; il fallait les positionner devant une scie immense, qui les débitait en planches dans un bruit assourdissant. Le travail n'était pas sale, ni épuisant. Il fallait juste tenir la cadence. Aucune pause, sinon tous en même temps, au coup de sifflet. Un autre coup de sifflet et ça reprenait. Un double coup de sifflet et la journée était terminée. Les ouvriers se nettoyaient avec le tuyau d'air pulsé, la poussière de bois valsait dans l'air, ils se le passaient dans les cheveux, c'est là que ça s'accroche le plus.

Belkacem trouva une chambre pour se loger, rue des Produits-Chimiques. Il n'y a sans doute pas d'autre commune en France, peut-être même au monde, où l'on ait donné un nom pareil à une rue. C'était une grande voie de plusieurs kilomètres qui commençait au sortir du centre-ville – on voyait là de belles demeures bourgeoises, quelques commerces – et qui finissait en cul-de-sac aux abords de la rue des Usines, les maisons étant de plus en plus frêles, décaties, grises. Un marchand de sommeil avait acheté un immeuble avec des dizaines de chambres. Pas d'eau, pas de toilettes, pas de chauffage. C'est à prendre ou à laisser. Toutes les chambres étaient prises. Les ouvriers sortaient tôt, rentraient tard. Il fallait juste un endroit pour faire sa popote, du café chaud et dormir, sous trois couches de couvertures.

Le samedi matin, les jours où il avait touché la *quinzaine*, Belkacem se rendait à la poste. Il envoyait la moitié de sa paye au pays, en soutien de sa famille restée à Alger. Et puis, juste avant de venir en France, il s'était fiancé. Il avait emprunté pour la bague, et pour le panier garni, et pour le repas de famille. Il fallait rembourser. Et économiser pour le mariage. Il le savait, il lui faudrait deux ans, peut-être trois, avant de réunir de quoi payer la noce, faire venir sa promise, trouver un beau logement, fonder une famille, élever dignement les enfants, aider les parents qui vieillissaient,

faire venir son frère – une tête de mule, mais ils se partageraient le fardeau. Il s'était mis à jouer au tiercé, on ne sait jamais, la chance aurait peut-être pitié de lui quand elle le verrait, enfermé dans son gourbi. Si je gagne, c'est sûr, je vous fais tous un cadeau, je partage de l'argent avec vous et je rentre. J'achèterai une mobylette neuve, la bleue, et j'irai me marier.

En attendant, Belkacem enfilait ses chaussures de sécurité avec des renforts en acier – un tronc qui se détache et les pieds sont écrasés, c'était déjà arrivé, le patron, intransigeant, vérifie lui-même si on les porte – et s'est remis au travail. Je vais rentrer cet été, aller voir les vieux et ma fiancée. Peut-être que je ne reviendrai pas, on verra.

*

À l'école, on coulait des jours heureux, avec de longues heures d'ennui entrecoupées de récréations où le principal sujet était la composition des équipes de foot, lorsqu'on se retrouverait après le goûter. Cette année, la maîtresse était l'exact contraire de la sorcière qui m'avait fait vivre l'enfer l'an passé. Ça existe donc, des maîtresses qui aiment les enfants. Pendant les dictées, elle allait et venait dans les allées, se penchait sur mon cahier, passait sa main sur mes cheveux, sans un mot. Je comprenais que tout allait bien.

Un matin, pendant la récréation, elle m'appela. C'est lui, dit-elle à ses collègues, qui hochèrent la tête en m'examinant. Allez-y, leur dit-elle. Chacune passa sa main sur mes cheveux. Elles se regardèrent, puis la maîtresse me dit : Tu peux retourner jouer.

Vers la fin de l'année, elle nous parla des fables de La Fontaine. Quel drôle de nom celui-là. *Le Corbeau et le Renard*, et tout ça, des animaux qui parlent, plus intelligents que les êtres humains. C'était son truc, La Fontaine. Puis, un jour, elle nous lut *Le Chêne et le Roseau*. Avait-elle mis plus de passion dans cette lecture ? J'en suis resté tétanisé. Les plantes, elles aussi, parlaient. Le chêne s'exprimait avec une telle assurance, une telle force, j'aurais aimé être ce chêne, peur de rien, de personne. *Je vous défendrais de l'orage*, assurait-il. Oui, vraiment balèze. Le roseau, lui, n'en menait pas large, parlait avec beaucoup de respect au chêne. Mais soudain, *du bout de l'horizon accourt avec furie le plus terrible des enfants que le*

Nord eût portés jusque-là dans ses flancs. Oui, c'est vrai, dans le Nord on a beaucoup de vent, quelquefois il nous bouscule, on a du mal à avancer, surtout quand il y a de la pluie. C'est donc dans le Nord que le vent habite, parce qu'à Alger il n'y en a pas, Yamina n'en parle jamais. Le vent redouble ses efforts et déracine le chêne, le pauvre, *celui de qui la tête au ciel était voisine et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.*

J'étais terrorisé. L'Empire des Morts... Je voyais le chêne affalé, les racines arrachées, et le roseau qui le narguait. Pendant des jours, j'ai appris cette fable, recherchant le sens des mots inconnus, Caucase, Aquilon, Zéphir...

En classe, la maîtresse jeta un regard circulaire sur ses troupes et s'arrêta sur moi : Tu as les yeux qui brillent, tu veux réciter la fable ? Allez, au tableau !

Je me lançai, et terminai la voix tremblante sur le royaume des morts. La maîtresse était interloquée. J'avais récité avec fougue, levant les bras en même temps que le vent, mimant le dialogue avec les mains, à la méditerranéenne, la mine effrayée quand le chêne vacillait.

La semaine suivante, le directeur m'a convoqué, ce qui en général n'est pas bon signe. Il faisait la classe aux grands du CM2. Il me demanda de m'asseoir sur l'estrade, près de son bureau, me tendit un livre ouvert et me pria de lire la page. Il ne fit aucun commentaire et m'invita à rejoindre ma classe.

À la rentrée suivante, je m'aperçus que j'avais sauté une classe, sans un mot d'explication. Tous mes copains étaient dans une autre classe, et le nouveau maître avait un regard bien moins bienveillant – pour tout dire indifférent. Il menait sa classe à son rythme, rapide, et tant pis pour les retardataires. On passait d'une matière à l'autre sans plus de cérémonie. À la récréation, ma précédente maîtresse me demanda si tout allait bien, mais sans insister : il ne fallait pas donner l'impression qu'elle se mêlait des élèves de ses collègues. À la fin de l'année passée, elle m'avait offert un petit livre à la couverture violette, recueil des fables de M. Jean de La Fontaine.

Oui, je l'ai lu pendant les vacances, madame. Ma préférée c'est...

Elle me coupa : *Le Chêne et le Roseau*, je parie.

J'acquiesçai avec un sourire.

Tu as toujours les yeux qui brillent, je suis contente.

C'est à cette période que j'ai pris conscience de la puissance des mots, qui, bien agencés, pouvaient faire naître des images magiques ou maléfiques. On pouvait retenir l'attention, ou au contraire faire fuir. Il suffit de trois mots à la fin d'une histoire pour faire éclater de rire ou tirer des larmes. Les mots... Les mots... Il faut lire, apprendre, comprendre, écrire, réciter, improviser, bafouiller, déclamer, murmurer, ou se taire. Mieux, à vrai dire, que M. Jean de La Fontaine, Yamina, le soir, savait nous envoûter avec ses histoires, qu'on écoutait bouche bée jusqu'à éclater de rire quand soudain elle comparait le personnage avec un voisin, reprenant aussitôt son sérieux : S'il continue à se comporter ainsi, il est certain qu'il va affronter les flammes de l'enfer. Je vous ai dit comment c'est, l'enfer ? Si vous n'êtes pas sages, si vous ne travaillez pas bien à l'école, c'est ce qui vous attend. Et de décrire les mille supplices qui faisaient la joie de Satan. Mais vous, mes enfants, vous irez au paradis, parce que tous les soirs, je fais une prière pour vous. Je fais des *dhaouis*, des bénédictions, pour nous tous et pour tous les malheureux sur terre, ils le méritent aussi. Pour ceux qui sont partis, qui nous ont précédés, et qu'on suivra un jour. Il faut avoir de bonnes pensées, il faut avoir le cœur blanc, sans méchanceté, il faut avoir confiance, donc...

Puis elle reprenait le cours de l'histoire. Vous savez pourquoi il va échapper au *Jeh el nema*, aux affres de l'enfer ? Parce qu'il écoute sa mère ! Allez, il est temps d'aller vous coucher.

Le lendemain, elle reprenait l'histoire exactement là où elle l'avait laissée. On affrontait, trempés, les tempêtes. On bombait le torse quand le héros jouait un mauvais tour au méchant, on tremblait quand il était au bord du précipice, on respirait quand une main secourable lui venait en aide – Je vous l'ai dit, il faut toujours avoir confiance, si on a le cœur blanc –, on s'extasiait aux bons mots qui tournaient en dérision les ennemis – Il aurait pu les écraser avec sa force, il pouvait soulever un chameau dans chaque main, mais non, c'est avec son intelligence qu'il les a vaincus. Bien sûr, il faut quelquefois se battre pour se faire respecter, le *nif* c'est important, mais c'est avec votre tête que vous irez loin. Les paroles sont plus puissantes que les poings. Les paroles peuvent détruire quelqu'un, ou elles peuvent embellir votre âme.

Noter sur le petit carnet : écrire une fable, comme M. Jean de La Fontaine. *Yamina et ses enfants*, ça s'appellerait.

*

À l'usine, les Algériens et les Italiens s'entendaient bien. Les Italiens étaient souvent devenus français, avaient la peau blanche, allaient à l'église. Mais ils avaient un nom qui rappelait leurs origines. Quoi qu'on fasse, on sera toujours des étrangers, soupirait Terenzio : il était devenu chef d'équipe mais les autres ouvriers demandaient toujours confirmation de ses ordres auprès du contremaître. Il s'en faisait une raison. À la pause, ils papotaient, et Terenzio glissait à Korichi : Moi aussi je mets de l'argent de côté, je vais me construire une maison dans mon village, à Castel del Monte, dans les Abruzzes. Et après je rentre, à moi la *dolce vita*. Tu connais l'Italie ? Non, tu viendras chez moi, je t'invite, avec ta famille bien sûr.

Un jour, Terenzio apporta un petit livret bien abîmé. Regarde ce truc. C'est un livre qui s'appelle *Les 10 Commandements du travailleur italien*, ça date de 1900. Regarde ce qui est écrit : « Considère comme ta patrie la terre où tu vis, comme tes compatriotes les hommes qui vivent avec toi. » Moi je veux bien, ajouta Terenzio, mais eux, ils veulent de nous ?

Korichi et lui firent non de la tête en même temps, sans un mot.

Oui, reprit Terenzio, il y a une phrase, ça me plaît, elle dit : « Cherche à t'instruire, à t'améliorer, à t'éduquer. » Ça c'est bien. Nous je ne sais pas, mais pour nos enfants, c'est sûr, c'est important. Ils doivent s'instruire.

Les deux hommes hochèrent la tête. Terenzio racontait qu'il avait entamé des démarches pour devenir français. Nous les Italiens, on a attendu que la guerre en Algérie se termine, parce qu'on n'est pas venus ici pour aller tuer nos frères, on ne voulait pas faire le service militaire. Maintenant que la guerre est finie, on va se naturaliser, parce qu'à mon avis, nous on voudra repartir au pays, mais les enfants, je ne sais pas...

Le dimanche, Korichi lui envoyait parfois une grosse assiette de couscous, et Terenzio apportait à l'usine de la tapenade avec des tomates séchées, ou du pesto pour accommoder les pâtes, qui était fait avec du basilic qui poussait dans le jardin, mais avec de l'huile qui venait du pays : L'huile d'olive, on ne plaisante pas, je ne vais pas l'acheter ici quand même, faut pas exagérer.

Terenzio avait une idée très précise de la maison qu'il voulait bâtir, ce qui n'était pas le cas de Korichi. De toute façon, il avait investi dans la maison de Derraji à Alger, mais l'idée d'en construire une à Lichana le tentait, car c'est là qu'il avait ses racines et qu'il avait grandi. Terenzio lui promettait de venir avec ses amis maçons en Algérie, en un mois ça serait fini, et ça leur ferait des vacances. Korichi lui racontait les palmiers, le désert, l'eau fraîche des ruisseaux, Terenzio les villages perchés dans les montagnes, les rivages magnifiques de la mer Adriatique. Ils étaient dans leurs rêves, le bruit des vagues s'échouant sur la plage couvrant le fracas des bobines d'acier, les senteurs de l'oasis effaçant les odeurs d'huile chaude. Ainsi était née une sorte de fraternité, alimentée par leur imagination, leur nostalgie, leurs petits plats, et par ce regard que posaient les autres sur eux. *Vous ne serez jamais des nôtres. Les ritals, les bougnoules, tout ça c'est kif-kif bourricot.*

Ce n'est pas grave, disait Terenzio, les enfants vont apprendre à l'école, ils seront contremaîtres, ou ils porteront une chemise blanche, et dans leur pays ils seront les rois. À eux la *dolce vita*. Au fait, Korichi, comment on dit *dolce vita* chez vous ?

*

Le grand bonheur, dans le fond, c'est de vivre de temps en temps des petits bonheurs qui s'invitent sans crier gare, qui repartent comme ils sont venus, sur la pointe des pieds. Ces petits bonheurs qui disent *On est de passage, on reviendra, tout va bien*, il faut juste les goûter, comme le temps qui passe.

C'est le début de l'été, l'école est finie, plus besoin de se lever tôt, le soleil entre dans la maison par les fenêtres ouvertes, les enfants piaillent dehors, l'odeur des légumes mijotant sur le feu s'évade jusqu'au jardin, pour le repas il faudra juste aller chercher les œufs frais dans le poulailler quand le coq daignera se taire. Korichi est au jardin, bientôt on cueillera les haricots ; les tomates sont encore vertes mais avec la chaleur, dans quelques semaines ça ira, elles vireront au rouge et on pourra les manger.

L'après-midi, quand le soleil est au plus haut, Yamina prépare le henné. Elle enduit chaque tête de la pâte verte, odeur âcre, ne laissant aucun espace, toute la chevelure doit être prise. Ça va vous faire des beaux

cheveux pour toute l'année ! On le garde une heure, ou deux, puis on se défait de la chape qui a séché au soleil. On rince abondamment, et on se débarrasse au passage des poux, quelle calamité, impossible de les tuer autrement, même avec la lotion Marie-Rose qu'on achète en pharmacie, là au moins c'est naturel et radical. Au début, ça râle – Ah non pas le henné ! –, surtout les garçons – La honte si on nous voit ! –, puis, avec les beaux jours, on se surprend à dire : Quand est-ce qu'on fait le henné ? Là ça me gratte un peu, j'ai l'impression que c'est revenu..., surtout qu'au collège les filles diront : Qu'est-ce que tu as de beaux cheveux, c'est quoi ton secret ? Ah, si vous saviez...

On ne partira pas en vacances cette année – les « vacances », c'est uniquement au bled –, ça coûte trop cher. Ça fait longtemps maintenant, cinq, six, sept ans, les années passent, l'argent fuit comme la pluie entre les mains. Yamina rêve, songe qu'en ce moment, là-bas, ils doivent faire ceci, cela.

Non, à Biskra, il fait trop chaud en juillet, vous ne pourrez pas le supporter, c'est mieux de rester ici cette année, mais l'année prochaine, oui, dès que l'école sera finie on partira. On ira à Alger, il y a l'air de la mer, c'est un bonheur quand il remonte, la petite brise du soir, c'est le paradis, on mange dans la *gassha*, le grand plat, le couscous qu'on a roulé à la main l'après-midi, il a séché au soleil, on invite les voisins, le Selecto est dans le bac à glace, les carottes et les courgettes et les navets c'est du miel, c'est pas comme ici, ne dites rien à votre père, il va se vexer, mais c'est la vérité, le bol avec les piments qui passe de main en main, et puis le thé avec les cacahuètes, on les épluche et on les mets dans le verre du voisin – merci, que Dieu te garde – et puis on sort les matelas, on dort à la belle étoile, puis on se lève, on ne tousse pas, les maladies s'envolent là-bas, puis on boit du café au lait avec des beignets, puis on s'habille pour aller au marché acheter des épices, et une limonade bien fraîche chez le marchand, puis on remonte. Je vous emmènerai, oui mes enfants, vous aussi vous connaîtrez des jours heureux, là-bas, dans mon pays.

En attendant, on va jouer à la marelle, un caillou, on sautille, et avec un peu de chance on se retrouvera au paradis, vise bien où tu veux aller, ne trébuche pas, ne te laisse pas distraire ni bousculer, recommence le voyage vers la terre et avec un peu de patience tu atteindras le nirvana. Le marchand de glace klaxonne, une boule, deux boules ? Un peu de fraise sur

la vanille ? Les parents qui peuvent payer sortent – Qu’est-ce que tu veux, gamin ? –, les autres restent chez eux, il y a tant à faire à la maison – Ah, il est passé ? Je n’ai pas entendu. Demain peut-être... Le soir tombe doucement, il est l’heure de rentrer, on va manger des pommes de terre à la sauce tomate, on n’a plus faim après ça, et Yamina reprendra son histoire à l’endroit précis où elle l’avait laissée la veille, princes et démons, monts et merveilles, princesses et sorcières, rires et tremblements. On écoute, pas un mot, et quand c’est fini, il y en a toujours un qui fait mine de n’avoir pas compris la fin, il faut la recommencer. Yamina n’est pas dupe. Elle reprend, les enfants sont contents.

Allez, vous montez, ne faites pas de bruit, votre père est du matin. Il faut qu’il dorme, debout à 5 heures, demain c’est la *quinzaine*, on ira au marché, on achètera de la viande et des fruits, on fera un bon couscous dimanche, on en donnera aux voisins, on en aura pour le soir, on passera une bonne journée, et de retour du marché on achètera une bouteille de limonade rouge, un verre chacun ça suffit. Ce sera aussi un paquet de bonbons, ou des mistrals gagnants. Il y aura toujours un grand pour faire le malin et qui nous lira la blague des Carambar.

Allez dodo, demain matin il y aura du café au lait, des tartines avec du beurre, il fera beau, on ira jouer au foot au terrain vague derrière le bloc de maisons, il y aura à manger le midi, le soir, on aura un goûter avec du pain et du lait concentré sucré, en berlingot ou en tube, quel délice, on regardera Popeye à la télévision, pourquoi on ne mange jamais d’épinards ?, c’est peut-être pour les riches, Yamina racontera son histoire, ses enfants autour d’elle.

Ainsi passait le temps, il n’y avait pas de malheurs, donc c’était le bonheur.

*

Au café, Rachid voulait juste rester concentré sur sa partie de dominos, il la sentait cette fois-ci, c’était bien parti, mais il en avait assez de ce chanteur qui criait, criait, pour que l’autre revienne, Aline qu’elle s’appelait. Baisse la radio, Antar, on n’arrive pas à se concentrer !

Si Omar s’installa à l’une des tables, il allait parler. Tous arrêterent de claquer bruyamment le rectangle. Chaque semaine il passait, remettre la

nouvelle carte de l'amicale des Algériens, prendre les cotisations, donner des nouvelles du pays. La guerre finie, Si Omar continuait à s'occuper des siens, et son autorité naturelle n'était contestée par personne. On savait maintenant à quel point il avait risqué sa vie pour la cause.

Dès qu'il paraissait au café, on lui posait mille questions. Il lisait les lettres du pays, rédigeait les réponses. Il savait tout. Jamais on ne l'avait surpris à trahir un secret. Alors, quand il parlait, on l'écoutait.

Les rumeurs les plus folles avaient surgi depuis qu'à Alger le colonel Boumediene avait pris le pouvoir. On était sans nouvelles de Ben Bella, placé en résidence surveillée paraît-il, mais où ? Boumediene parlait d'un redressement historique, personne au café ne comprenait.

Je vais vous expliquer, dit Si Omar avant d'attendre que le silence s'installe. Vous savez ce qu'a dit l'ancien ministre de l'Économie, quelques mois après l'indépendance ? « L'Algérie était au bord du gouffre, et depuis, *hamdoullah*, nous avons fait un grand bond en avant ! »

Si Omar était à son affaire. Il suffisait de faire rire son auditoire pour se le mettre dans la poche.

Eh bien ça ne pouvait pas continuer comme ça, ils allaient conduire le pays à la ruine, au chaos, à la misère.

Si Omar remarqua que cela ne suffisait pas pour emporter leur conviction.

Notre glorieuse armée, reprit-il, dépositaire du million de *chouhadas*, nos martyrs, qui sont morts pour notre liberté et notre fierté, notre armée, donc, avait des informations : la clique au pouvoir s'apprêtait à vendre l'Algérie. Et à qui ? À la France !

Brouhaha de désapprobation.

Il fallait sauver notre pays, et redresser la situation. C'est pour cela que ça s'appelle « redressement historique ».

Si Omar faisait la tournée des cafés pour convaincre les émigrés que l'Algérie était sur le bon chemin depuis que les militaires avaient pris le pouvoir. Cela faisait des mois et des mois qu'il professait la bonne parole.

Bien entendu, reprit-il, le FLN soutient le nouveau pouvoir, qui va défendre notre jeune république. Nous allons développer l'industrie, nous aurons bientôt des usines comme ici, et le président Boumediene a dit : la terre à ceux qui la cultivent, c'est la révolution agraire. Si vous retournez au pays, si vous voulez travailler, la terre vous attend, elle sera à vous...

Mais en cet hiver 1965 balayé par les tempêtes, une autre question taraudait les esprits. Bientôt, la France allait voter. D'un côté, di Goule. Qui trois ans plus tôt avait lancé les négociations et validé les accords d'Évian accordant l'indépendance à l'Algérie. Mais dans le fond, on ne savait pas ce qu'il avait en tête pour les immigrés. Allait-il tous nous renvoyer après l'élection, qu'il allait bien sûr remporter ? De l'autre côté, il y avait François Mitterrand. Il avait réussi à empêcher de Gaulle de gagner au premier tour, et à l'usine beaucoup disaient qu'il pouvait gagner. Ce n'était pas une bonne nouvelle. On se souvenait de ce qu'il avait dit, au début de la révolution, en 1954 : « L'Algérie, c'est la France. » Il était alors ministre de l'Intérieur, avait donné les pleins pouvoirs à Massu, encouragé la répression, les exécutions sommaires sans jugement, et pendant la bataille d'Alger il avait été impitoyable, fermant les yeux sur la torture. Il paraissait avoir changé, mais qu'en savait-on vraiment ?

Si Omar n'a pas cherché à rassurer : Ces deux-là sont nos ennemis. Mes frères, il n'y a qu'une chose à faire : nous nous en remettre à Dieu, le tout-puissant.

*

À l'école, en CM2, ça filait doux, parce que l'instituteur, c'était le directeur de l'établissement, et en plus il était le maire de la ville. M. Jean Damien faisait la classe comme il l'entendait, expédiait les leçons de français car ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était raconter des histoires, surtout la sienne, celle de l'enfant pauvre qui avait réussi à faire des études – J'étais le *Petit Chose*, vous avez lu le livre ? Non ? Dommage ! – et à devenir instituteur, juste avant la guerre – Ah la guerre ! C'était terrible, il n'y avait que des rutabagas à manger, et on ne mangeait pas tous les jours.

Avoir survécu à toutes ces épreuves lui avait donné un appétit de vivre, une bonne humeur qui rayonnait. Il adorait tous ses élèves, qui le lui rendaient bien. Allez, fais-moi un bisou, disait-il en pointant son doigt sur sa joue. C'était le signe qu'on était en bonne voie pour devenir son chouchou. Le parfait grand-père, la droiture et la bienveillance. Il suffisait de bien travailler et tout était possible. Être un excellent élève ouvrait toutes les portes.

Un mot à la fin du cours, et il avait accordé un rendez-vous le soir même. Yamina entra pour la première fois à la mairie, avec un plateau de gâteaux.

Vous demandez un logement pour votre neveu, c'est d'accord. Parce que votre gamin, il travaille bien. Il faut continuer comme ça. L'an prochain, il ira au collège. Un jour, peut-être, il travaillera à la mairie. Deux semaines plus tard, il me remit une enveloppe à en-tête « Mairie d'Hautmont ». On n'osait pas l'ouvrir. Korichi la regarda, la soupesa, prit un couteau et sortit la lettre. Belkacem avait obtenu un logement dans l'un des cinq blocs d'immeubles de la cité. Il allait pouvoir emménager avec sa future épouse ! Mais en attendant, Yamina et Korichi étaient perplexes.

Il veut de l'argent, ton maître ?

— Non !

— Un cadeau alors ?

— Non !

— Un couscous alors ?

— Non !

Ils ne comprenaient pas qu'ils puissent bénéficier d'une faveur gratuitement, normalement. Qu'ils puissent bénéficier d'une faveur, tout simplement.

Qu'est-ce qu'il veut, alors ?

— Que je travaille bien à l'école, c'est tout.

De ce jour, mon statut changea radicalement. J'étais celui qui avait décroché l'appartement, celui qui avait du piston auprès du maire, la personne la plus importante en France, excepté peut-être le président de Gaulle.

— C'est bien, dit Korichi.

— C'est bien, *oulidi*, ajouta Yamina.

Ne restait plus qu'à bien travailler à l'école.

*

La compétition faisait rage au sein de la bande des quatre. Gaston, le fils du contremaître, qui avait le même prénom que son père, Jean, le fils des gérants du magasin Cabanon, Yves-Marie, le fils du principal du nouveau collège, qui venait d'arriver... et moi. C'était un défi d'avoir de meilleures

notes qu'eux, mais une source de fierté assurée auprès de Korichi – surtout quand je surpassais le fils du contremaître – son contremaître.

M. Damien, notre maître bien-aimé, avait instauré un barème, une récompense composée de tout petits bonbons. Pour le problème de calcul, huit bonbons au premier, quatre au second, deux au troisième, un au quatrième. Il fallait être celui qui apporte le bon résultat le premier sur son bureau. Nous devions donc développer des stratégies. Connaître par cœur les tables de multiplication, évidemment. Recourir à des astuces de calcul mental, bien sûr. Mais les trois autres savaient tout cela. Le vrai secret, c'était l'anticipation. Commencer à résoudre le problème au fur et à mesure de son énoncé.

M. Damien jubilait. Il nous observait du coin de l'œil, savait qui allait gagner. Nous étions déjà debout, appuyés sur sa table, prêts à faire un dernier calcul mental et à inscrire la réponse. La bande des quatre gagnait tellement de bonbons qu'on les distribuait à la récréation. On n'en voulait pas, des bonbons, on voulait juste gagner, voir M. Damien sourire en s'emparant du sachet, compter les bonbons et écrire à l'encre rouge : 10/10.

À la maison, Korichi regardait le cahier, observait les chiffres et demandait :

- Tu as gagné sur Gaston ?
- Oui.
- C'est bien.

Gaston venait parfois à la maison, il aimait les gâteaux que confectionnait Yamina. On expédiait les devoirs ensemble, puis on allait jouer au foot. Je n'allais pas souvent chez lui, en revanche. Son père refusait que j'entre dans sa maison, alors je restais dans le jardin, et pas longtemps : le regard noir du contremaître n'incitait pas à traîner. Sans doute était-ce pour lui déchoir que d'accueillir le fils de l'un de ses ouvriers ? Ou était-ce son caractère ?

Les parents de Jean étaient bien plus accueillants, dans leur belle maison, et plus encore au magasin. Il paraît que tu es le premier ce mois-ci ? me dit M. Perez. Tiens, voilà un ballon en cuir. Prends-en soin.

Mon premier ballon en cuir ! Des années de prières, soir après soir, exaucées en une minute, juste parce que je faisais attention à l'école ! C'était presque trop facile. Tout à l'heure, sur le terrain derrière l'église, je serais le roi, tous les gosses regarderaient le ballon, stupéfaits – Vous avez

gagné au tiercé ? Tu l'as volé ? – avec un mélange d'admiration et de jalousie, peut-être même de haine, c'est bizarre comme les gens n'aiment pas le bonheur des autres.

Yamina ne fut pas plus surprise que cela. Quand on donne, on oublie, mais ça revient toujours : on ne sait pas par quel chemin, par quelle personne, quelquefois c'est juste un rayon de soleil quand tu n'en peux plus de la grisaille, et ça vaut tout l'or du monde.

Yves-Marie, arrivé en cours d'année, avait eu des difficultés pour s'intégrer. Réservé, une coupe de cheveux à la militaire, il parlait peu, et personne ne faisait des efforts pour aller vers lui. Je l'abordai pour savoir s'il voulait faire partie de mon équipe de foot. Ça le détendit. Il avait peur qu'on lui parle de son père, le nouveau principal du collège où nous étions tous inscrits... Il me raconta les trois villes qu'il avait déjà connues, au gré des mutations, des installations et des déménagements, les nouveaux amis qu'il fallait déjà quitter pour une autre école, pour de nouvelles têtes, passer de la verdoyante Normandie au Nord industriel. Yves-Marie m'a invité chez lui et j'ai rencontré son père. M. Briand.

On voyait simplement un père heureux que son fils se soit fait un camarade. Et par petites touches, M. Briand m'ouvrit des horizons insoupçonnés, ceux du savoir et de la connaissance, vers lesquels il poussait sans cesse par ses questions, ses citations et ses lectures. Sais-tu que j'ai lu cela en cinq minutes, mais que Chateaubriand a mis une semaine pour l'écrire ? C'est l'effort qui mène à la grandeur !

— Oui monsieur Briand.

— Sais-tu pourquoi on dit d'Allah qu'il est miséricordieux ? Réfléchis, on en parlera la prochaine fois.

— Oui monsieur Briand.

Le dimanche après-midi, j'étais invité avec leur famille à des promenades en forêt. M. Briand pointait de son doigt les arbres, ses enfants en donnaient les noms sans hésiter. Ils s'extasiaient sur les fougères épanouies, se chamaillaient pour savoir quel était leur arbre préféré, le saule pleureur, quel drôle de nom, le châtaignier majestueux, le cerisier en fleur au printemps, le pin dont l'odeur enivrait, ou le pommier pour ses si beaux fruits.

Et toi, mon petit, quel est ton arbre préféré ?

— Le palmier !

- Tu habites rue des Chênes je crois ?
- Oui monsieur Briand.
- Allez, montre-moi un chêne.

OceanofPDF.com

Une lumière dans la nuit

Cette année-là, le ramadan tombait en hiver. C'était facile, on rompait le jeûne à 17 heures. Le samedi et le dimanche, les grands étaient autorisés à le faire, mais pas pendant la semaine parce que, à l'école, ça se voyait : les professeurs faisaient des remarques en fronçant les sourcils, on somnolait, on écrivait au ralenti, et ça bâillait, à midi on prenait un livre pour passer le temps tandis que les autres étaient à la cantine, ou bien on faisait les courses – ne rien oublier pour surtout ne pas retarder d'une seule minute le repas tant attendu. Le week-end on se levait tard, on patientait, on était fiers de pratiquer le ramadan, on mangerait en même temps que les adultes. *Ak sayam* ? Tu le fais ? On levait la tête avec une mine en colère : Bien sûr, tu me prends pour qui ? Les voisins étaient admiratifs : Ce sont de bons enfants, que Dieu vous les garde, ils prennent le bon chemin. Dehors, on déclinait les propositions de parties de foot, les copains ne posaient pas de question, c'était quelque chose de mystérieux, le ramadan – Une journée sans manger, je ne pourrais pas, moi.

À l'usine, les crétins s'en donnaient à cœur joie. Ils sortaient ostensiblement des tranches de jambon, humaient la chose, Que c'est bon le cochon, buvaient de la bière goulûment. Les ouvriers arabes sortaient ou serraient les dents, ou continuaient à travailler sans faire de pause. Tenir, tenir, quelques heures encore. Ceux du soir avaient droit à quelques minutes, le patron était d'accord, pour manger un bout, qui un sandwich rassis, qui la gamelle chaude qu'on leur apporterait ; ils se rattrapaient à minuit, personne ne dort à cette heure-là pendant ramadan, il y avait un deuxième service. Certains trichaient en se couchant le plus tard possible et se réveillant une heure avant la rupture. C'est pas ça le ramadan,

maugréaient les *chibanis*, les anciens, tu n'as pas souffert, tu ne sais pas ce que ressentent les pauvres qui ont faim, tu n'as pas renforcé ta volonté, lutté contre toi-même, tu n'en sortiras pas grandi et, quand viendra l'heure de rendre des comptes devant ton Créateur, que diras-tu pour ta gloire : j'ai dormi toute la journée ? Faire le ramadan, ça n'est pas traîner au lit et s'empiffrer de sucreries tous les soirs.

Personne n'écoutait les *chibanis*, ils radotent, mais le soir on les voyait avaler trois cuillerées de *chorba*, puis ils se retiraient pour la prière, dont ils revenaient sereins, heureux, beaux. Et ils racontaient, de bonne humeur ou avec un voile de nostalgie devant les yeux, des histoires du bled, du temps d'avant.

Avant de manger, il fallait « sortir » les plats. Pratiquer la *sadaka*, la charité, tous les jours, quoi qu'il arrive. On les déposait aux gens du « Chimique », ces pauvres célibataires qui logeaient dans les taudis ; certains étaient même au chômage, c'était la misère pour eux, alors une assiette de *chorba*, ou de la viande aux pruneaux, *el ham el hlou*, c'était quelques minutes de paradis dans une vie d'enfer. On repartait avec des bénédictions à ne plus savoir qu'en faire. On donnait même couscous et gâteaux au miel aux voisins français, ils n'en revenaient pas, c'est à quelle occasion ? Ah... Quelle belle religion vous avez, en fait.

En fait.

Yamina n'oubliait personne. Tous les soirs, il fallait inviter quelqu'un, membre de la famille, ami, ou même de simples connaissances – il ne faut pas faire de différence, seul Dieu juge à la fin. Donne et oublie, on ne sait pas ce que vivent les gens, ils sont peut-être dans le malheur, alors donnez et oubliez que vous avez donné. Sinon ça ne compte pas, c'est comme si vous n'aviez rien donné, je vous l'ai déjà expliqué, non ? Et surtout, ne dites jamais que vous avez donné, parce que c'est encore pire.

De façon inexplicable, même les petits, sidérés par l'entrain de toute la famille, dressaient la table. Les assiettes, les cuillères, les verres. Puis l'eau. Puis le lait fermenté, et trois plats de dattes. Puis les paniers avec le *matlouh*, le pain juste sorti du four, l'odeur montait dans toute la maison. Bien moelleux, doré au jaune d'œuf, rien que de le humer on en avait l'eau à la bouche. On gardait constamment l'œil sur l'horloge qui égrenait les minutes. Allez vite, dans dix minutes !

Une fois tout le monde à table, il fallait encore attendre que Radio Le Caire donne le signal. Dès les premiers versets du Coran qu'on entendait grésiller dans le poste de TSF, on plongeait enfin dans les plats, en silence, comme en apnée sous l'eau. Puis le son du film revenait, passe-moi le citron, arrête de prendre les plus beaux morceaux de viande, sers d'abord les invités, toi tu ne fais pas ramadan tu mangeras après, ne vous goinfrez pas, il y a d'autres plats qui arrivent...

Yamina épluchait les pommes, les coupait en quartiers, les distribuait : d'abord les invités, puis les enfants. Korichi s'occupait des oranges. Il avait la technique. Un coup circulaire sur le haut, puis des entailles fines sur l'écorce. Il ouvrait l'orange, ça sentait bon, il posait les quartiers détachés sur l'assiette. Il en avalait un, puis repoussait l'assiette. Et là, c'était chacun pour soi.

Dans la vie, il y a deux catégories de personnes : celles qui servent les cacahuètes dans leur enveloppe, et celles qui les préparent – la petite peau marron doit également être retirée. C'est à cela qu'on mesure le degré de civilisation des gens. Chez nous, on les prépare dès l'après-midi, au moins c'est fait. Parce que, à l'heure du thé à la menthe, il fallait les poser délicatement, dans la belle assiette, devant les invités. On mettait à tremper quelques grains dans le verre encore bouillant, et on pouvait se détendre : la journée de ramadan était finie. Ou presque. Il fallait encore préparer le *shour*, le repas pris dans la nuit, souvent juste avant le lever du jour. Un repas léger, ou lourd quand il fallait se caler pour la journée, avec de l'eau, du café. Puis se rendormir.

Le ramadan passe vite, c'est déjà la nuit du destin, le vingt-septième jour, sacré s'il en est. La nuit *d'el Quadr* est meilleure que mille mois, dit le Coran. C'est cette nuit-là qu'a été révélé le Livre sacré au Prophète par l'ange Gabriel. C'est une nuit de lumière. Selon la tradition, le ciel peut « s'ouvrir », et tous les vœux seront exaucés. Alors grands et petits, emmitoufflés, sortaient dans la rue et marchaient dans la nuit durant quelques minutes. Yamina faisait des invocations. Chacun réfléchissait à ses vœux. Ils devaient rester secrets, mais les enfants étaient avertis : il faut commencer par les vœux pour l'ensemble de l'humanité, puis pour la communauté, puis pour les siens et seulement à la fin pour soi. Yamina

expliquait : c'est pour cela qu'untel a une belle vie, et s'il a pensé aux siens, même ses enfants et les enfants de ses enfants auront une belle vie. Il faut avoir confiance. Peut-être que le ciel s'est ouvert à l'un de nous et que nous aurons tous une belle vie. Mais vous ne devez rien dire. Allez, il est temps de rentrer, que Dieu vous protège, il faut avoir confiance. Et surtout ne rien dire. Dites-moi juste si vous avez vu une lumière dans la nuit noire...

*

À la maison, la télé ronronnait du matin au soir, elle nous tenait compagnie, personne ne la regardait mais gare à celui qui l'éteignait. Le silence soudain, c'est inquiétant, ce n'est pas normal. Quelquefois on baissait le son pour écouter la radio, mais on laissait la télé allumée, on ne savait jamais.

À l'émission de variétés, on annonce Enrico Macias, c'est un chanteur de chez nous, un pied-noir, certes, mais sa musique, elle, elle est bien de chez nous. Et ça passe à la télé. Ce jour-là, Enrico chante une drôle de chanson, une musique pas du tout de chez nous. C'est une chanson sur nous. Les gens du Nord... Qui dit que ces gens-là avaient du soleil dans le cœur, ça c'est sûr qu'on en avait à revendre, mais dehors... La chanson racontait la pluie, le vent, et les gens qui se lèvent tôt.

Ça, on dirait vraiment la vie d'ici. Oui, ça nous ressemble. Nous sommes donc des gens du Nord ? Comme Raymond ? Comme les voisins ? Comme les gens du centre-ville ?

Non, on n'est pas comme eux. On a quelque chose de plus. Une peau plus mate, des cheveux plus noirs, des prénoms qu'il faut toujours épeler, qu'on n'entend jamais à la radio, des plats plus épicés. On a quelque chose en plus, mais on est des moins que rien. On est ici, mais on n'est pas d'ici. D'un mot on te remet à ta place.

Pas grave. Les parents, de toute façon, ne veulent pas être d'ici, ce n'est pas chez nous. Les enfants, eux, ne savent plus où c'est chez nous, la chose la plus importante finalement c'est la partie de foot après l'école, le penalty qu'on a raté, la honte, et la vraie distinction, c'est ceux qui ont des chaussures à crampons, ou tout simplement des chaussures de sport. Même quand on joue sur le macadam, les crampons c'est la classe. On se sent plus fort, on sent qu'on va réussir dans la vie. Et là il n'y a plus de Jean-Michel

ou de Mohamed, plus de Jean-Marie ou de Farid, il suffit de sortir les chaussures avec trois bandes blanches, des Adidas, et on voit les yeux qui brillent. On n'est plus des enfants de bougnoules, on est des futurs Pelé, ou, mieux, peut-être qu'un jour on sera des gens du Nord.

*

Salima est arrivée au mois de mai 1967. Korichi exultait. Une fille ! Une fille ! Il trouvait que la famille était déséquilibrée, avec deux filles et six garçons. Alors ses princesses il les chouchoutait, leur passait tous leurs caprices, leur donnait raison quoi qu'il arrive. Avant même le premier mot d'explication, quand les chamailleries parvenaient à ses oreilles, il les protégeait – Vous les garçons vous devez vous endurcir, je ne veux pas que vous touchiez un seul de leurs cheveux. Il n'en parlait jamais mais il avait enterré trois petites *malaikas*, trois petits anges. Alors, gare à celui qui ferait de la peine à ses princesses. Pourtant Fatiha la grande savait parfaitement se défendre. Quant à Tokia la pipelette, elle était la seule à qui il ne disait jamais de se taire, la seule qui pouvait s'asseoir sur le siège arrière de la mobylette, et les garçons couraient derrière. Un petit cri de sa part et la bataille était perdue, il fallait déguerpir.

L'arrivée d'une fille était une bonne nouvelle pour les garçons : elle irait plus tard dormir dans la chambre des filles, car celle des garçons était déjà bien encombrée. La chambre des parents accueillait les bébés jusqu'à deux ans. Les trois chambres donnaient sur un couloir qui menait à la salle de bains. L'eau chauffait en permanence sur la cuisinière, dans le séjour, puis on montait des bassines. On se lavait comme des chats, toilette obligatoire mais vite expédiée.

La cuisinière à charbon était la seule source de chaleur pour toute la maison, il fallait laisser les portes ouvertes pour que ça monte à l'étage. On avait quand même froid en hiver, alors on doublait ou triplait les couvertures et on finissait par s'endormir, les mains sous les aisselles. Il ne fallait pas manquer le marchand de charbon, qu'on payait tout de suite, sinon il nous oublierait la semaine suivante – catastrophe assurée, à demander des galettes aux voisins. La gueule noire, le regard triste, il se délestait des sacs de jute posés sur son dos et allait les déverser à la cave. Il annonçait son chiffre, prenait l'argent et partait sans un mot livrer une autre

famille. Il apportait la chaleur dans les maisons, tandis que sa vie se consumait à petit feu, on n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi triste. Ça forçait le respect.

On alimentait la cuisinière même la nuit, surtout la nuit, pour que les braises ne s'éteignent pas. Les grands montaient des seaux, marche après marche depuis la cave, on versait le charbon, on le remuait avec le tisonnier et on remettait la marmite à mijoter et l'eau à chauffer. On s'agglutinait autour les jours de grand froid, Yamina racontait ses histoires, on échafaudait des projets, on oubliait, on rêvait, on se poussait pour se rapprocher du feu, pour ne pas perdre une miette de ses envolées. Chacun avait sa part, elle distribuait les rôles, puis elle tapait dans ses mains – Allez, au lit ! Les grands portaient les petits à moitié endormis, et demain serait un autre jour.

*

Yamina demanda d'éteindre la radio. La Palestine, j'en entends parler depuis que je suis petite. Ça ne finira donc jamais ? Les Palestiniens étaient devenus le symbole absolu de l'injustice que vivaient tous les Arabes. Tous les peuples, ou presque, avaient été libérés du colonialisme, sauf eux. On leur avait volé leurs terres, leurs maisons, leurs cimetières, comme en écho à ce que tant de peuples avaient vécu. Les Européens avaient fait la misère aux Juifs, ils avaient même cherché à les exterminer, en France, en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Russie. Les Juifs ont été les parias de l'humanité, rejetés par les populations, elles-mêmes excitées par des politiciens cyniques heureux de trouver des boucs émissaires à leurs propres turpitudes, à leur incompetence, à la noirceur de leurs âmes.

Après la guerre, toute honte bue, ils ont dit aux Juifs : L'an prochain à Jérusalem ? Et pourquoi pas cette année ? Allez-y. Là-bas, il n'y a que du sable, des chèvres et des Arabes. C'est-à-dire rien. Allez-y, vous voyez, nous sommes vos amis, nous allons vous aider à exaucer nos prières.

Vingt ans plus tard, Israël était un pays, la Palestine une imprécation. Les Palestiniens étaient le ciment des Arabes, leur honneur perdu, et le cauchemar des dirigeants. La rue criait vengeance, les ministres ouvraient

des comptes en Suisse. La rue hurlait : Voyez l'Algérie, elle a sacrifié un million de ses enfants pour sa liberté, et vous, que faites-vous ?

Les nouvelles commencèrent à arriver le 6 juin. L'Égypte, avec à sa tête le bien-aimé Nasser, avait déclenché la guerre. C'est un triomphe, l'armée israélienne est totalement détruite ! Au café, toutes les heures, la radio, calée sur Le Caire, égrenait les messages de victoire. Les hommes se lustraient la moustache, et lâchaient une exclamation quand le speaker disait : *Falestini*. L'honneur était sauf, on pouvait relever la tête.

Trois jours plus tard, on ne parlait plus que de ça à la télé. Korichi voulait tout savoir : Vas-y fiston, traduis-moi ce qu'ils disent ! ordonna-t-il.

— Ils disent que les armées arabes ont été anéanties. Tous les avions de Nasser sont détruits.

— Tu as mal compris, concentre-toi ! Radio Le Caire, je les ai entendus, parle d'une grande victoire.

— Le monsieur de la télé dit qu'Israël a bombardé quatre cents avions égyptiens, qu'ils ont fait quatre mille prisonniers, que...

— Écoute bien !

— Israël a détruit deux mille cinq cents chars, et il y a...

— Quoi ? Il y a quoi ?

— Vingt mille morts arabes.

Korichi accusa le coup. Puis se reprit. C'est de la propagande, les Français sont avec Israël, ils veulent se venger de notre indépendance, ils vont nous le faire payer.

Pourtant il fallait se rendre à l'évidence. Radio Le Caire ne parlait plus de victoire, mais de vengeance. Puis il y a eu un cessez-le-feu. Plus les jours passaient, plus on mesurait le désastre. L'Égypte avait perdu la bande de Gaza et le Sinaï, la Jordanie avait cédé la Cisjordanie. Et Jérusalem.

À la télé, on voyait Moshe Dayan, le ministre israélien de la défense, parader avec le sourire, un bandeau noir sur l'œil gauche. Nasser et le roi Hussein avaient la mine des mauvais jours. Les Arabes avaient été écrasés. Cette terrible humiliation allait les marquer longtemps, très longtemps. On s'identifia définitivement aux Palestiniens, les nouveaux damnés de la terre. On organisa des collectes pour les aider, on rêvait d'aller se battre à leurs côtés, mais personne n'est parti. En France, on se sentait comme eux, humiliés et brimés, ils étaient devenus nos héros, on commençait à porter

des keffiehs pour montrer qu'on était solidaires, surtout les jeunes. Les anciens se souvenaient, les colons qui avaient spolié les terres, qui avaient brutalisé les femmes et les enfants, qui avaient tué les hommes. Il fallait courber l'échine. Trimer pour un bout de pain. Prisonnier dans son propre pays. Voilà ce que nous étions, disaient les anciens, voilà ce qu'ils sont, nos frères palestiniens.

Sur le chemin de l'usine, les communistes avaient collé des affiches : *Palestine vaincra*. Korichi pointa, enfila son bleu. Puis appuya sur le bouton de démarrage de la bobineuse. Il ne pensait plus qu'à une chose, à s'enfoncer dans le sommeil, quand il rentrerait, cette nuit, sans faire de bruit pour ne pas réveiller les enfants. Ils ont l'école le matin, il faut qu'ils apprennent. Il faut à tout prix qu'ils ne finissent pas comme moi. Non, pas comme moi.

*

À la cité, les tentations étaient nombreuses, et les enfants du quartier qui avaient trois sous ne manquaient pas de narguer tout le monde. Ils pouvaient acheter des sacs de billes, des bonbons, des roudoudous, des rouleaux de réglisse, des cachous, et même des images de footballeurs. Quand le désir était trop pressant, on allait voir Yamina et on lui demandait un franc. Elle détournait l'attention en se disant trop occupée, ou en promettant pour le lendemain.

Mais un jour, elle explosa : Si j'avais un franc, je retournerais maintenant, sans attendre un seul jour, dans mon pays. Si j'avais un franc, je prendrais le premier bateau à Marseille, et j'irais voir mes frères et mes sœurs à Alger, prendre le thé sous le figuier, rouler le couscous sur la terrasse au soleil. Si j'avais un franc, j'irais à Lichana manger des dattes, des *deglet nour*, en prenant le frais sous le grenadier. Si j'avais un franc, je quitterais cette maison, cette ville où on étouffe, on dirait que cela a été fait pour nous préparer à affronter l'enfer ! Si j'avais un franc, je passerais dire au revoir aux petites au cimetière – je n'y ai jamais remis les pieds, je me suis approchée plusieurs fois mais je ne pouvais pas, je ne pouvais pas, qu'elles me pardonnent, c'était au-delà des douleurs humaines. Si j'avais un franc, je vous prendrais, mes enfants, cinq dans l'œil de Satan, et nous partirions

sans nous retourner, nous quitterions ce maudit pays, tu nous as tout pris, notre santé, notre jeunesse, notre lumière, tu n'auras pas notre avenir. Si j'avais un franc, j'irais cracher sur l'usine avant de partir, j'irais voir la marchande de légumes, elle est si gentille, et je lui dirais : Nous partons, je t'enverrai des dattes, il ne faudra pas les vendre, c'est que pour toi. On ne prendra que les livres d'école et les cahiers et les crayons. Je fermerais la maison, je lancerais la clé au loin, je jetterais un peu d'eau derrière nous pour éloigner le mauvais sort. On prendrait du pain et du fromage, on monterait dans la voiture et on roulerait sans s'arrêter. Oui, on partirait sans se retourner, sans un regard, sans un regret. Voilà ce que je ferais si j'avais un franc.

*

Les filles achetaient *Mademoiselle Âge tendre* chaque mois à tour de rôle. Puis se l'échangeaient, avec tous les commentaires. À chaque changement de main, les disputes éclataient. Il manquait des pages, arrachées pour les coller à un cahier ou pour les punaiser au mur.

Les garçons se débrouillaient pour se procurer *Salut les copains*. Les plus malins l'avaient le jour de la sortie et le lisaient nonchalamment au coin de la rue, bien en évidence. Qui serait en couverture ? Johnny, Sylvie Vartan, Sheila, Jacques Dutronc, Françoise Hardy, Claude François, Adamo ? Et les trucs de grands : Elvis, les Rolling Stones, les Beatles. Les choses étaient simples : les garçons s'habillaient comme Johnny, les filles se déguisaient en Sylvie.

Il se racontait des histoires terrifiantes sur les « blousons noirs ». Des bandes de garçons violents qui écoutaient du rock'n'roll et qui terrorisaient la ville. On disait que le soir, surtout le samedi, ils allaient dans les cafés et les dancings, et ça se terminait toujours en bagarre. De vrais durs. Moi aussi un jour je serai blouson noir, lançaient les gamins. Les vrais, eux, ne plaisantaient pas. Et sortaient les chaînes à vélo, et même des poings américains, avec des pointes, ou des couteaux à cran d'arrêt comme dans les films à la télé, et cassaient tout, mettaient une raclée à la bande rivale et filaient sur leur mobylette au pot d'échappement trafiqué – ça faisait un de ces boucans ! On racontait que plus d'un avait été défiguré, juste pour un regard de travers. Surtout, baisser les yeux si on les croise ! À la cité, on

n'en avait jamais vu, mais on ne savait jamais. Ici, les plus chanceux avaient réussi à se procurer un blouson, ils en relevaient le col et déambulaient avec une dégaine de voyou en sifflotant un air des Chaussettes Noires. Ils sortaient parfois un peigne de leur poche intérieure et se le passaient lentement sur les cheveux, d'avant en arrière, le regard sombre.

Le patron des blousons noirs, c'était Johnny. Tous les garçons connaissaient par cœur sa chanson *La Bagarre*. Un vrai de vrai, Johnny. Ça donnait vraiment envie de devenir un voyou. Les garçons de la cité qui travaillaient à l'usine avaient de l'argent, allaient au café, finissaient par s'offrir une mobylette. La belle vie. Les autres étaient obligés de continuer l'école, de faire les devoirs, d'être sages, pas comme ceux qui travaillaient, qui sortaient parfois des billets – des billets ! – devant les filles, avant de les remettre dans leur poche. C'étaient les rois du quartier. On était fiers pour eux. Ils avaient déjà réussi dans la vie, ils avaient le droit de sortir le samedi soir, et le dimanche ils parlaient des filles qu'ils avaient séduites la veille...

C'est sûr, un jour, je serai ouvrier.

Mais à la maison, Korichi demandait souvent : Ça va à l'école ? Tu apprends ? C'est bien... Avec lui, pas de Johnny, pas de Sylvie. Jamais il ne disait : Bientôt tu viendras travailler à l'usine avec moi. C'était désespérant. Il ne pensait qu'à l'école, et Yamina qui en rajoutait : Les gens instruits ont une belle vie... Mais quelle plus belle vie que de travailler, d'avoir de l'argent, une mobylette ? On savait lire, on savait écrire, ça ne suffisait pas comme ça ? C'est ce que disaient les voisins, en tout cas. Et s'ils avaient raison ? Est-ce que les parents savaient ce que c'était qu'être blouson noir, être respecté, faire partie d'une bande, arriver et lancer : « Salut les copains » ? Oui, que savaient-ils de la vraie vie ?

*

À la cité, beaucoup de garçons étaient scouts de France, et on voulait être comme eux. Ils racontaient qu'ils partaient souvent tout un week-end, parfois toute une semaine, et vivaient plein d'aventures. On les laissait à un endroit, dans une forêt ou un village lointain, et ils devaient revenir, prendre soin les uns des autres, se débrouiller tout seuls. Dans les forêts, c'était

comme Robinson Crusoé, survivre à tout prix. Les scouts étaient nimbés d'une aura qui en faisait des êtres à part, des héros. Ils étaient habillés de la même façon, avec un foulard noué autour du cou, et certains pouvaient être des chefs alors qu'ils avaient à peine douze ans. Oui, il fallait en être.

Leur local était en ville. Sur les murs, des affiches avec des enfants rayonnants, des citations inspirantes. « *Dieu nous a placés dans ce monde merveilleux pour y être heureux et jouir de la vie.* » « *Vous devez toujours essayer de compter sur vous-même et non pas sur ce que les autres peuvent faire pour vous.* » « *Un sourire est une clé qui ouvre bien des cœurs.* » « *Regardez le beau côté des choses.* » Ça ressemblait à ce que disait Yamina quand elle racontait ses histoires, ou quand elle sentait qu'il fallait remobiliser le moral des troupes. En dessous de chaque phrase, un nom : Baden Powell. Sans doute un type bien.

Le monsieur dans le local a vite expédié l'affaire : Es-tu baptisé, mon garçon ?

— Je ne sais pas.

— As-tu fait ta communion ?

— Je ne sais pas.

— Tes parents et toi, vous allez à la messe le dimanche ?

— ... Non.

— Vois-tu, mon garçon, pour être scout, il faut être catholique. Tu devrais aller voir le curé, il va t'en parler.

Il ne m'avait pas dit : « Non, tu ne seras pas scout. » Il m'avait juste raccompagné à la porte avec un sourire un peu désolé. Il n'y avait aucune méchanceté en lui, peut-être même des regrets.

Aller voir le curé ? Je pourrais lui dire que je suis catholique, mais s'il me demande de manger du cochon et de boire du vin, je serai démasqué. Si je le fais, il sera peut-être content, mais cela brisera le cœur de Korichi et Yamina. Et ça, ce n'est pas possible. La messe était dite.

*

C'est samedi mais on s'habille en dimanche, on l'a vu l'an passé : tout le monde met ses beaux vêtements, et sur la scène de la salle des fêtes défilent musiciens, magiciens et clowns. C'est la fête de Noël de l'usine. Avant le spectacle, le grand responsable de la CGT fait un discours de bienvenue, et

à la fin il reprend la parole pour demander aux enfants s'ils sont contents. Ouiiii... Et pour rappeler aux parents que le syndicat est là pour défendre les travailleurs et les familles. Et maintenant, c'est l'heure de la distribution des cadeaux... Applaudissements nourris.

Penser à noter sur mon carnet : *Toujours terminer sur une bonne nouvelle.*

Le chef de la CGT appelle les familles, par ordre alphabétique. Nous c'est S, on va attendre un bon moment. On voit des enfants repartir avec d'énormes paquets, d'autres avec des jeux plus petits. C'est comme ça. On aura des cadeaux moyens, des poupées et des voitures. Le gros garage ou le train électrique, ça sera peut-être pour l'année prochaine. Seuls les grands sont venus, il fait trop froid pour les petits, alors, un paquet sous chaque bras, on remonte, c'est loin la maison, sur les hauteurs de la ville. Ça grimpe, les bottes s'enfoncent dans la neige, ça fait un joli bruit dans le silence du soir, ça crisse, ça laisse des traces de pas. La route et les trottoirs sont recouverts, on ne voit plus rien, mais Korichi connaît le chemin – Suivez-moi, on y est bientôt –, il se retourne, à l'oreille il entend quand un enfant s'est arrêté de marcher, Allez on avance, votre mère va s'inquiéter.

À notre arrivée, Yamina frictionne nos mains avec des serviettes chaudes – Posez les paquets là, on les ouvrira plus tard –, elle était heureuse, on était tous rentrés, elle était à son bonheur, et demain serait un autre jour.

Le soir de Noël, chez nous, c'était comme d'habitude. Comme si de rien n'était. On mangeait une bonne *chorba* et on regardait la télé, des vedettes qui venaient chanter des chansons de Noël. Aux informations, le lendemain, il y avait toujours des reportages sur les enfants qui se précipitent, joyeux, sur les cadeaux au pied du sapin. On avait eu les cadeaux de l'usine, du Noël des déshérités, on avait de quoi s'occuper. On était presque comme eux...

Et puis les choses ont commencé à changer. Car il y a eu Fairouz. Des chants de Noël en arabe. En arabe ! Vive le vent devenait *Laylet Eid*, Douce nuit c'était *Sawt el Eid*, et quand sa voix s'envolait dans *Ya Mariam el bekr*, on était tétanisés. Ce n'étaient plus des chants de Noël, c'était sainte Fairouz, la grande, l'unique, qui nous ouvrait grandes les portes du Ciel. Vive le vent d'hiver, disait-elle. On était prêts à accepter même la pluie d'hiver, même le gel et la neige, si c'était pour elle. Il suffisait qu'elle chante pour que la glace fonde, que le printemps arrive, que son soleil

chauffe nos os gelés. Oui, il suffisait que Fairouz chante pour qu'il fasse beau dans nos vies.

Dans la cité, ça se fracturait sérieusement, mais en silence. On murmurait que telle famille avait acheté un sapin, mais elle ne savait pas quoi en faire, alors le père l'avait planté dans le jardin. D'autres l'avaient mis dans le salon, mais sans guirlandes, il ne faut pas exagérer. Les enfants ne comprenaient pas. Vous ne voulez pas qu'on mette une croix, pendant qu'on y est ?

Petit à petit, on a acheté des boules rouges, qu'on a accrochées à la fenêtre, et des boîtes de chocolats – il y en avait tellement dans les magasins, et puis le chocolat c'est *halal*, tout le monde peut en manger. Dans d'autres maisons, on pestait contre les *kouffars*, ces mécréants : Ça ne fait pas quelques années qu'ils sont là et ils sont déjà perdus, tu vas voir qu'ils vont donner de la bière à leurs enfants, je ne veux plus que les nôtres les fréquentent, tu m'as entendu ? ordonnait le père à son épouse. Quand ils rentreront au bled leurs gosses diront : il est où baba Nouwel ? Ça sera la honte, devant tous les voisins !

Au café, on se regardait en chiens de faïence. On savait bien qui avait laissé faire chez lui et qui tiendrait. Si Omar écoutait en silence. Puis il posa une question : Savez-vous que dans le saint Coran, on parle de *Sidna Issa* ?

Personne ne savait où il voulait en venir, à parler au deuxième, troisième, quatorzième degré !

Sidna Issa, c'est un prophète, reconnu par le saint Coran, et c'est le Jésus des chrétiens, c'est pareil.

— Si Omar, on te respecte, mais il ne faut pas dire des choses comme ça. Si les enfants apprennent ça, ils voudront faire Noël à la maison, le sapin et tout ça, que Dieu nous en garde, et un jour ils voudront aller voir *Sidna Issa* à l'église. Reprends-toi, Si Omar !

— Dans notre religion, poursuivait Si Omar, les chrétiens, les musulmans, les juifs, on est tous frères. Dans la vraie religion, c'est comme ça.

— On est tous frères ? demanda Mouloud, qui travaillait à la Providence, aux fourneaux. Va dire ça au contremaître, qu'il me donne sa place, et je serai frère avec lui, alors ça sera Noël tous les jours !

C'est toujours comme ça que se terminaient les controverses, par un éclat de rire général, et Antar le patron montait le son de la radio. Il était temps de terminer la partie de dominos, de fredonner avec Fairouz en fermant les

yeux, avant de rentrer retrouver femme et enfants en affrontant le vent vif de l'hiver.

*

Les hommes se retrouvaient au café. Mais pas les femmes. Elles se voyaient à la sortie de l'école, au marché et s'invitaient les unes les autres, chez elles, pour tuer l'ennui, échanger les derniers potins, se soutenir dans la difficulté ou partager les joies. Ou pour rien.

À la maison, juste après le déjeuner, les copines de Yamina arrivaient. Elle les recevait, lançait un sujet, mais ça partait souvent dans tous les sens, elles parlaient toutes en même temps ; personne ne comprenait rien à ce qu'elles disaient mais cela n'avait aucune importance, elles avaient un besoin de parler qui les dépassait. Il arrivait même que Yamina se lève, vaque à ses occupations, s'absente. Le flot continuait. Elles se plaignaient de leur mari, des voisins, de leur belle-sœur, de l'assistante sociale, du temps qu'il fait, du temps qui passe, de leurs enfants. Tu as de la chance, Yamina, tu as de beaux enfants, obéissants...

Il est temps de servir le café, disait Yamina. Va chercher cinq tasses, lançait-elle à celui ou celle qui était là.

C'était toujours le même manège, on apportait quatre tasses. J'ai dit cinq tasses, comme ça, répétait-elle en écartant les doigts de la main. Cinq !

Yamina ne supportait pas le moindre compliment, surtout pour ses enfants. Elle craignait encore et toujours le mauvais œil, elle ne guérirait jamais du traumatisme de la perte de ses trois petites filles. Elle expliquait : mes amies ne parlent pas toujours avec le cœur pur, par gentillesse, et ça existe le mauvais œil, malgré les apparences les gens peuvent être méchants, vous connaissez le proverbe, celui qui a le cœur noir attire le malheur, sur lui et sur les autres, alors dites cinq, ayez confiance, Dieu est plus fort que le diable.

C'étaient les cinq doigts de la main de Fatma, symbole de la protection divine. Conjurer le sort, ne pas attirer le diable avec des compliments sur les enfants. Yamina savait ce qu'il en coûtait. Diable, va voir ailleurs ! Et encore cinq dans tes yeux !

On déposait les cinq tasses. Et cinq gâteaux. Cinq gâteaux, ça suffira ?

Yamina réprimait un rire, finissant par s'amuser du manège qu'elle avait provoqué. *Aya, emchi*, allez va !

— D'accord, je reviens vers cinq heures, comme ça...

On s'échangeait des regards complices, on avait compris le message.

— Mam' je vais en ville, tu n'aurais pas cinq francs ?

— Ah si j'avais seulement un franc...

On n'écoutait pas la suite, on la connaissait, Yamina clignait des yeux, ça voulait dire une autre fois peut-être, n'insiste pas. Elle clignait des yeux quand il y avait des gens et qu'elle ne voulait pas développer le fond de sa pensée, ça ne regarde personne. Elle répétait souvent le proverbe : la personne intelligente comprend un clin d'œil, l'âne d'un coup de pied. Elle clignait les yeux une fois, et tant pis si on n'avait pas compris. Il fallait faire un effort, deviner ce qu'elle pensait, ce qu'elle attendait de nous. Quelquefois, elle se raclait la gorge, une fois, deux fois... Elle envoyait un message, mais lequel ? On observait. Refaire du café ? Ou la tirer de là quand la réunion l'ennuyait ? Alors il fallait inventer une visite chez le médecin, ou la gamelle à préparer pour Korichi qui attendait à l'usine, ou un petit qui pleurait là-haut.

Pendant que les conversations gagnaient en volume, surtout quand Saydia et Fatima, qu'on avait surnommées Nitro et Glycérine, s'écharpaient, Yamina mettait ostensiblement son manteau et on allait faire des courses au Fami, le magasin du quartier, puis on passait chez la marchande de légumes, on prenait notre temps, et au retour, elles étaient toujours là. Sorya se plaignait complaisamment de son mari – il la battait, parce qu'elle le trompait avec une admirable constance. Son mari n'osait plus paraître au café, il ne supportait plus les sous-entendus, il avait trop honte. Yamina réprouvait le comportement de Sorya, ne voulait plus qu'elle vienne à la maison, mais celle-ci s'invitait sans plus de protocole, commençant à parler avant même d'avoir retiré son manteau. Mimi gigotait sur son siège, exaspérée par tant d'inconduite et le flot continu de paroles et, ne pouvant en placer une, finissait par se taire en lançant des regards noirs. Soulikha se plaignait, sa mère vieillissait et était malade – Je l'emmènerai bien au bled, mais qui va s'en occuper ? Mon frère est un incapable, et à l'hôpital on est comme des animaux là-bas.

Fatma écoutait, attendait le bon moment pour lancer un scoop : Vous connaissez la nouvelle famille qui est arrivée à la cité ? Ils viennent de

Sétif. Les Sétifiennes se rengorgeaient aussitôt. La femme est très bien, on dit que des hommes se sont battus pour elle. Aïe, ennemie en vue...

L'heure de la délivrance pointait. À 16 h 30, il fallait être à la sortie de l'école maternelle, le dragon Mme K. posté devant la grille. Toutes les femmes soudain se levaient, manteau vite passé, foulard ajusté, et d'un pas vif allaient chercher leurs marmots. Il fallait ensuite faire à manger pour le soir, les coucher sans chamailleries, mettre le chauffage. Le lendemain après-midi, on irait prendre le café chez Yamina. Oui, à demain, parce que j'ai oublié de vous dire, celle qui habite près de la pompe à essence, elle...

*

Ça ne sert à rien de rêver à voix haute, disait Yamina, ça attire le diable. Oui on repartira tous un jour, même lointain, viendra le moment où on dira : C'est bon, on rentre, la semaine prochaine on prendra le thé sous le figuier, ou ailleurs, peu importe. On se plaindra qu'il fait trop chaud en été à Biskra, mais ça n'ira pas plus loin, on n'aura aucune raison de gémir. Là-bas, chez nous, racontait-elle à ses enfants attroupés autour d'elle, le matin on lève la main, on cueille des figues qu'on met à tremper dans un seau d'eau fraîche, une ou deux grenades, un kilo de semoule, trois tomates, quinze piments et on a un festin.

L'un des enfants tentait :

— Quinze piments c'est beaucoup non ?

— Ah vous ne connaissez pas les piments de chez nous, c'est du sucre, c'est comme des bonbons. Quand vous voyez un paquet de bonbons, vous voulez en manger un ou quinze ?

— Quinze ! Quinze ! Quinze !

— On est d'accord alors pour les quinze piments !

En attendant, il fallait éplucher les pommes de terre pour le gratin avec du beurre et un peu de gruyère râpé. Il fallait nourrir la famille qui s'agrandissait. Nadir, qui avait cinq ans, joyeux drille entraînant toute la bande, Farhet, posant déjà un regard détaché sur le monde, Kader, virevoltant comme un papillon, et Mustapha, d'une égale bonne humeur. Quatre garçons à la suite, vous devez être fière, madame ?

— Ah non, j'ai cinq garçons avec mon grand garçon, cinq comme ça, répliquait-elle en levant la main bien haut, songeant en son for intérieur :

Dans l'œil de Satan, qu'il soit éborgné !

On était maintenant six garçons mais ça serait toujours cinq pour les autres, les envieux, les porteurs du mauvais œil ! Cinq ! Cinq !

Yamina était prête à accepter tous les sacrifices, mais autant que cela serve. Votre père et moi, on vous pardonnera tout, sauf l'école. *Tout, sauf l'école* est devenu notre mantra. Il fallait bien travailler, écouter le maître, bien se comporter. Apprendre, encore et toujours, et tout irait bien. Yamina et Korichi ne savaient ni lire ni écrire. Mais Korichi, hélas pour nous, connaissait les chiffres. Lorsqu'on lui présentait un livret à signer, chaque enfant lisait le bulletin de l'autre : Dis-moi ce qui est écrit. C'est ainsi que par miracle, les chamailleries cessaient spontanément en fin de mois. Quand les notes étaient bonnes, il disait simplement : C'est bien. Quand les chiffres ne lui revenaient pas, il signait le bulletin, sans un mot, mais la lueur de tristesse dans ses yeux nous frigorifiait. Souvent, les annotations des professeurs étaient difficiles à déchiffrer. Dans le bulletin de Fatiha, je me trouvais incapable de traduire la mention « Laisse à désirer ». C'est simple, me dit Fatiha avec aplomb, ma note est tellement bonne que tous les élèves *désireraient* l'avoir.

— 8/20 ?

— Oui, voilà, c'est une note désirable ! Travaille ton français, et toi aussi, un jour, tu auras des notes qui laissent à désirer.

*

Au café, l'humeur était maussade. Antar, le patron, n'avait même pas allumé la radio, et les dominos étaient restés dans leurs boîtes. Car la veille, Azzouz avait eu un terrible accident à l'usine. Une poutrelle métallique s'était détachée et lui avait fracassé le crâne. Il baignait dans son sang quand l'ingénieur est arrivé, qui a aussitôt appelé une ambulance. On le tenait pour mort, même s'il respirait encore, d'un souffle à peine perceptible, qui s'arrêterait sans doute d'une seconde à l'autre ; on ne pouvait pas survivre à un choc d'une telle violence.

Quand Miloud, son frère, arriva, il ne dit pas un mot. On libéra une chaise. Assieds-toi Miloud, tu veux un café, un verre d'eau ?

Tous s'approchèrent, la plupart restèrent debout, les uns lui posant la main sur l'épaule, les autres soupirant, dans l'attente de la terrible nouvelle. Miloud prit une longue inspiration, les yeux tristes. On se regardait, on avait peur de comprendre. Je reviens de l'hôpital, le docteur a dit qu'il est dans la *koma*. Je l'ai vu, il a un bandage sur toute sa tête, on ne voit que son œil, et il ne bouge pas. Il est dans les mains de Dieu.

Cela commença à s'agiter. Il est dans la *koma*. En arabe, cela veut dire : être dans une sorte de brouillard, d'étouffement, d'enfermement. Les médecins ne voulaient pas se prononcer. On ne sait pas quand il sortira de la *koma*, qu'ils m'ont dit.

— S'il est dans la *koma*, c'est qu'il est vivant alors, tenta timidement Antar.

— Il respire. Mais en dessous des bandages, je ne sais pas dans quel état se trouve sa tête. Peut-être que son cerveau est écrasé, on ne sait pas. S'il vit, est-ce qu'il nous reconnaîtra, est-ce qu'il pourra retravailler, s'occuper de sa maison ?

Tous baissaient la tête, noyés dans la perplexité, essayant de comprendre, alors qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire : attendre. Attendre, dans l'impuissance. On ne pouvait ni présenter des condoléances à la famille – elles étaient là au bout de la langue, prêtes à sortir, mais Azzouz n'était pas mort – ni se précipiter à l'hôpital lui dire : Allez Azzouz, on va t'aider à réparer ta tête, comme on trafique les machines à l'usine quand elles tombent en panne, ou le moteur de la mobylette quand il fait des siennes. Non, ils en étaient tous réduits à des banalités censées donner du courage : C'est son destin, s'il doit vivre, il vivra. Personne ne dit : S'il doit mourir, il mourra. Les hommes regardaient gravement le carrelage, ou avaient les yeux fixés au plafond. Ils levaient péniblement la main pour aussitôt la laisser retomber, on n'y peut rien, on ne peut rien, sinon on y serait déjà, on le sortirait de là, on l'aurait déposé devant chez lui, à demain Azzouz. La seule chose à faire, c'était attendre. Et maudire.

Quand Miloud repartit, les conversations s'animèrent. Quelle vie de chien on mène, lança Touhami. Tout ça pour *el khobza*, un misérable bout de pain. On est dans l'exil, on a tout laissé derrière nous, c'est à peine si on peut habiller nos enfants, les contremaîtres nous crient dessus, on baisse la tête, on dit oui chef, une barre de fer tombe et au revoir, demain on est remplacé, on ne mettra même pas un jour pour être oublié, ah oui celui-là il est mort à

l'usine, c'était en quelle année déjà ? Même ses enfants oublieront la tête qu'il avait, on n'a pas la moindre photo pour se souvenir de lui. On n'a même pas une mosquée pour se réunir, comme au bled, pour prier, implorer Dieu de venir en aide à ce pauvre Azzouz qui est dans la *koma*.

Au café, ce n'était qu'une litanie de grognements. Oui, il a raison. Mais que faire ? Repartir, une main devant, une main derrière, ou rester et repartir les deux pieds devant, et de toute façon les poches vides ? Si Omar, le responsable de l'amicale, passa au café pour avoir des nouvelles. Il commença : *Ikhouani...* Mes frères... mais Korichi le coupa. On est d'accord avec toi, c'est mieux de rentrer au pays, une belle vie nous y attend, mais pour l'instant...

Korichi lut dans le regard des autres une immense reconnaissance. Oui, ce n'était pas le moment de faire de la politique, ils connaissaient tous par cœur le discours, on écoutait sans broncher, c'était quand même le représentant officiel du FLN, mais aujourd'hui ce n'était pas ce qu'ils voulaient entendre.

Demain, j'irai voir le patron, et le syndicat. Qui vient avec moi ? continua Korichi.

Tous baissèrent la tête. Pas un mot, pas une main ne se leva. Korichi laissa sa colère exploser : Eh, les fantômes, les morts-vivants, il faut bouger ! Relevez la tête ! *Nechou el deben* ! Chassez les mouches que vous avez devant les yeux. On se plaint, on pleurniche comme des mauviettes, mais personne pour se lever. Azzouz, il n'est pas dans mon usine, mais je vais quand même m'en occuper. Et pourtant, combien de fois je vous l'ai dit : Les gens de la Providence doivent s'occuper des gens de la Providence, ceux de Vallourec de ceux de Vallourec, sinon on ne va pas s'en sortir.

Il rappelait les règles de solidarité qu'il avait édictées voici des années maintenant, quand de plus en plus d'ouvriers, de familles, arrivaient dans la ville. On se serrait les coudes entre gens du même bled, peut-être, mais cela ne suffisait pas.

De quoi avez-vous peur ? Vous croyez qu'ils vont tous nous expulser si on parle ? Regardez les usines, la plupart des ouvriers sont des Arabes. S'ils nous expulsent, leurs usines vont s'arrêter ! Les Français ils ne veulent plus travailler comme des bêtes, comme nous.

— Sauf ton respect, Korichi, ça ne sera pas un problème pour eux. Ils iront chercher des Polonais, il paraît qu'ils mangent des oignons crus

tellement ils ont faim. Ils vont nous remplacer en cinq minutes. Et nous, que deviendrons-nous ?

Korichi se leva, mit son blouson, enroula deux fois son écharpe autour du cou, plaça sa casquette sur la tête et lança : À vous de voir...

Un mois plus tard, Azzouz finit par sortir de l'hôpital. Debout. Au café, on l'acclama : Ah, tu auras une longue vie, c'est un miracle ! Mais il n'y a pas de miracle quand on a confiance en Dieu. Viens, prends une chaise, raconte-nous !

Azzouz avait ce sourire bienheureux qui ne le quittait jamais car, depuis toujours, il prenait la vie du bon côté. Qu'est-ce que je vais vous raconter ? commença-t-il. Je ne me souviens de rien. Un jour, je me suis réveillé, j'étais à l'hôpital, les docteurs défilaient, ils disaient : Il est sorti de la *koma*, c'est incroyable. J'ai quelquefois la tête qui tourne, mais si ça ne tenait qu'à moi je serais resté à l'hôpital, les infirmières m'apportaient à manger, elles étaient gentilles...

— *Ahki, ahki !...* Raconte, raconte...

La bonne humeur était revenue, on lançait des sous-entendus grivois.

Les os de ma tête ont été cassés, mais ma cervelle n'a pas été touchée.

— Et depuis quand, Azzouz, que tu as une cervelle ? C'est pour ça que tu n'as rien eu !

Azzouz vida en un flot continu, en s'esclaffant, toutes les insultes dont il pouvait se souvenir. J'ai quelquefois la tête qui tourne. Mais ils m'ont dit que bientôt je pourrais retravailler...

Korichi regarda ses camarades, qui baissaient la tête. Il ajusta sa casquette sur sa tête et rentra chez lui.

*

À la radio, on entendait des chansons qui parlaient d'argent. Avec *Les millionnaires du dimanche*, Enrico Macias faisait rêver à ce qu'on ferait si on touchait à nouveau le tiercé, si possible dans l'ordre. Apparemment tout le monde avait le même rêve, heureusement que le tiercé existait, sinon la vie serait désespérante. Et puis Ivan Rebroff qui chantait *Ah ! si j'étais riche...*

Ah, si on était riche on ferait quoi, les enfants ? demanda Yamina.

On n'en avait aucune idée. À part des chaussures à crampons et des bonbons, on ne savait pas ce qu'on pourrait avoir de plus. La richesse, on n'arrivait pas à comprendre ce que c'était.

C'était sans compter l'imagination débridée de Yamina : On achèterait une belle voiture, votre père arrêterait de travailler à l'usine, et il pourrait me conduire au marché !

Korichi leva un sourcil, esquissa un sourire. La Traction, on ne l'avait gardée que quelques mois, on n'avait même pas l'argent pour l'essence, alors à quoi bon ?

Puis on irait à la grande ville, à Maubeuge, avec la nouvelle voiture, acheter des vêtements pour toute la famille, continua Yamina. On prendrait des biftecks à la boucherie de la rue de la Gare, les riches en mangent tous les jours il paraît. On irait au Fami, on paierait les dettes de tout le monde, et puis... On connaissait la suite. Les valises. Le bled. Le café sous le figuier.

Korichi mit fin au débat : On sera riches si je gagne au tiercé. Mais les enfants seront riches aussi s'ils travaillent bien à l'école. Ils mettront une chemise blanche. Avec un costume, en France. Ou une chemisette blanche, à Alger.

Il est des moments où les rêves s'embrument. On verrait ça plus tard, parce que dans l'immédiat l'important était de nourrir les siens, d'être le moins possible malade, que les enfants se comportent de façon respectable, qu'ils grandissent sans que rien ne leur arrive. On verrait ça plus tard, parce qu'aujourd'hui c'était un jour spécial.

Korichi a mis sa chemise blanche, sa cravate et son costume. La dernière fois, c'était il y a cinq ans, pour faire la photo de famille chez le photographe en ville. Il était droit, sérieux, le regard noir fixé sur l'objectif. Aujourd'hui, c'est pour une cérémonie à l'usine, la remise de la médaille du travail pour vingt ans de « bons et loyaux services », comme ils disent. Toi, tu viendras avec moi, dit-il en désignant Tokia.

Tous les autres ont commencé à maugréer : Toujours la même, la chouchoute. Tokia était toujours de bonne humeur, et parlait, parlait. Tu vas te taire, *el jaoura*, la pipelette ! lui lançait Korichi en riant, ce qui ne faisait que l'encourager. Korichi se bouchait les oreilles, elle lui retirait ses mains

et lui parlait directement à l'oreille, c'était leur jeu, ça amusait la petite et lui, ça lui changeait les idées.

À l'usine, bla-bla-bla-bla, puis le directeur a remis un diplôme. Korichi était maintenant l'un des plus anciens. Votre fidélité fait chaud au cœur, a dit le patron, et force le respect.

À la maison, Korichi a demandé qu'on lui lise ce qui était écrit. *Syndicat général du commerce et de l'industrie. Diplôme de mérite décerné à Monsieur SAIFI Korichi, bobineur, société Vallourec, 20 ans de services.*

C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Ils disent si je suis un bon travailleur ?

— Non, c'est tout ce qui est écrit.

Le directeur lui avait épinglé une médaille, avec son nom gravé, le ruban était vert, blanc, rouge. Les couleurs de l'Algérie. C'était peut-être une attention particulière ? Non, tous les ouvriers, y compris les Français, ont eu la même. On décida de l'encadrer, et de l'accrocher au mur. C'était le premier diplôme qui entrait à la maison.

*

À quelques jours des vacances de Pâques, M. Briand, le principal du collège, et son épouse ont demandé à voir Korichi et Yamina. L'affaire était donc d'importance, et les supputations allaient bon train. De mauvais résultats scolaires ? Non, ils étaient plutôt bons. On n'y comprenait rien, pas de bêtise en vue, pas de mauvais comportement. On fit savoir qu'ils étaient les bienvenus – comment faire autrement ? – et qu'ils seraient reçus le dimanche midi, pour le couscous.

La nouvelle s'était répandue, et à la sortie de la messe M. et Mme Briand recevaient les salutations de tout le quartier et force invitations, poliment déclinées. Ça intriguait. Pourquoi les Saifi, et pas nous ? Certains pensaient même : pourquoi un aussi haut personnage s'abaisse-t-il à aller chez les Arabes et refuse de venir dans les bonnes familles ?

Les Briand, enfants compris, ont donc pris place autour de la table. Pour l'occasion, c'était couscous avec agneau, poulet et merguez. Le grand jeu.

Et trois bouteilles : limonade blanche, rouge, et citron. De l'eau pour nous, ce sera très bien, glissa Mme Briand.

Aïe, on n'avait pas prévu d'eau. Les invités, c'est limonade, point.

Mme Briand demanda la recette : Cette graine, hmm, c'est à se damner !

— *Ouch galet ?* Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Yamina discrètement.

Vite monter voir le dictionnaire. « Damner : Condamner aux peines de l'enfer. » Aïe. Elle a dit : On doit manger ça au paradis.

Yamina se détendit. Dis-lui de reprendre une assiette, elle le mérite.

On servait maintenant le thé, les Briand avaient l'air contents, mais on ne savait toujours pas pourquoi ils étaient là. Au moment de partir, après force remerciements et salutations, M. Briand s'adressa finalement à Korichi : C'est bientôt les vacances. Si vous êtes d'accord, on aimerait inviter votre fiston en Normandie, une semaine, puis en Dordogne, dans notre maison de campagne. On prendra bien soin de lui.

Korichi me lança un regard, ne sachant que répondre. Je l'ai encouragé d'un sourire franc et d'un haussement de tête.

Oui monsieur.

— Eh bien, voilà chose conclue, lança M. Briand avec une poignée de main enjouée.

Quand Korichi comprit de quoi il s'agissait, il hocha la tête et dit : C'est bien.

Il y avait donc des gens qui partaient en vacances en dehors de l'été. Une semaine par-ci, une semaine par-là. On pouvait ainsi partir, et pas seulement au bled. Mais le grand problème à résoudre, c'était la valise. Des valises pour UNE personne, ça n'existe pas, non ? On a les valises pour le bled, qui font un mètre, qui pèsent une tonne, une pour les cadeaux, une pour les chaussures, une pour les habits et une pour les victuailles. Pour un petit voyage, pour une personne, on est restés perplexes.

Avec les Briand on partit tôt le matin, direction la Normandie. C'était un pays vert. De l'herbe, des arbres partout, des petits villages, pas de bruit, des gens qui parlaient doucement, comme quand on dit un secret. Les plaques des voitures avaient changé, ici c'est le 14. Pas une seule 59, le

numéro du Nord, on était peut-être passés à l'étranger, dans un autre pays. On est arrivés chez les parents, âgés, de M. Briand.

Celui-ci planta le décor : Nous aussi nous sommes des immigrés. Nous vivons depuis longtemps en Normandie, mais en vérité nous sommes des Bretons. Mes aïeux sont venus ici pour cultiver la terre, et s'occuper des pommiers. Ça suffisait à nourrir une famille. Puis on est restés dans ce pays. Mais nous sommes des Bretons, pas vrai le père ?

Le père hochait la tête : Oui, on repartira chez nous un jour. En attendant, il était assis au coin du feu, dans sa petite chaumière au milieu des arbres. Il était fier que son fils unique ait fait de grandes études, il était même directeur ! Le père avait réussi sa vie, même si elle avait été difficile, et s'il était maintenant fatigué – il n'était pas question de se plaindre, un Breton ne se plaint jamais, il affronte les éléments ; soit il meurt en mer, soit il revient à la tête haute, sans un mot, casquette sur la tête.

M. Briand regardait ses parents avec beaucoup d'affection, ils parlaient en breton et avaient l'air contents de s'exprimer dans leur langue. Le père s'animait, répondait, racontait, et quand on revenait au français il se tassait à nouveau dans son fauteuil, replongeant dans un silence bienveillant. Il était heureux de voir son fils avec sa petite famille, surtout qu'ils avaient donné à leur petit dernier un prénom du pays, Goulven. Il n'avait pas oublié ses racines.

Comme dans la plupart des maisons de France, la télévision était souvent allumée. Tout le monde écoutait les informations, parce qu'il s'était produit un événement en Amérique. On ne parlait que de ça : un certain Martin Luther King avait été assassiné. Apparemment, la Terre entière s'intéressait à lui. Ça devait être quelqu'un ! Les gens étaient très tristes, et on ne savait pas qui l'avait tué. M. Briand, très affecté, nous raconta les combats de ce monsieur, dans une Amérique ravagée par le racisme où les Noirs étaient traités comme des animaux. Le pays de la liberté tenait prisonniers des millions de personnes, uniquement parce qu'elles étaient nées avec une couleur de peau qui les réduisait en esclavage, encore et toujours. Ce M. King s'était rebellé contre les injustices, armé de sa foi, lui le pasteur qui accueillait dans son église tous les enfants de Dieu. On entendait à la télévision le discours qu'il avait prononcé devant des milliers de personnes :

I have a dream. J'ai un rêve. C'était magnifique. Dans la petite salle à manger, nous étions tous aspirés par la puissance des mots.

Noter dans mon carnet : *On peut combattre l'injustice avec des mots. On peut en mourir aussi.*

Le lendemain, nous avons repris la route, direction la Dordogne. Les Briand avaient acheté une maison de campagne dans un petit village qui n'avait pas beaucoup changé depuis le Moyen Âge. On disait même qu'une sorcière habitait une bicoque en bas du chemin, et qu'elle jetait des sorts sur tous les étrangers. Balivernes que tout cela, trancha M. Briand.

Chaque fois qu'il parlait, on apprenait un mot nouveau. Balivernes. C'était joli.

Il paraît qu'en se retournant sur le cours de sa vie, on se souvient de grandes joies. On peut se souvenir aussi de grands moments de honte, qui marquent, éduquent aussi sûrement que les plus beaux discours du monde.

Les Briand étaient croyants, pratiquants. Pas seulement en allant à la messe. Il faut comprendre le message de Jésus, disait M. Briand, et en être digne. Un soir, le curé de la paroisse fut invité à partager le dîner. Tout le monde s'attabla, dans le brouhaha. Puis M. Briand dit : Mon père, pouvez-vous bénir ce repas ?

J'avais faim, et mon regard lorgnait le plat. Soudain, je me suis aperçu que tous étaient debout, plongés dans le recueillement. Que faire ? Je me suis levé au moment où la prière s'achevait et où tout le monde reprenait sa place. Je me suis rassis, penaud.

M. Briand reprit la parole comme si de rien n'était : Mon père, comptez-vous évoquer ce pauvre Martin Luther King dans votre homélie, dimanche ?

*

Au collège, M. Briand me couvait de son aile sans avoir l'air d'y toucher. Un matin, notre professeur principal avait balayé la classe du regard, faisant mine de chercher sur qui tomber, puis s'était arrêté sur moi : Que dirais-tu de devenir chef de classe ?

Sans attendre la réponse, il m'expliqua en quoi cela consistait. À la fin de la journée, il fallait déposer le grand cahier de la classe au secrétariat.

Tiens donc, c'est toi le délégué de la classe ! me lança M. Briand en sortant de son bureau, simulant la surprise. C'est bien, mais ce sont des responsabilités importantes. J'attends de toi que tu sois à la hauteur...

À la rentrée, j'avais été inscrit d'emblée en 6^e C. M. Briand avait été clair : Tu feras de l'allemand, ça structure l'esprit. Et puis du latin. Tu verras, le latin, quel bonheur... La moitié de la langue française vient de là, tu vas découvrir l'origine des mots, c'est extraordinaire. *Ab origine fidelis*. Il faut être fidèle à ses origines. Donc rendre hommage à cette langue qu'on dit morte – vaste sottise... Dommage que l'on n'ait pas de professeur de grec, car l'autre moitié du français vient de cette langue, et bien sûr tu aurais appris le grec. Le collège, c'est sérieux mon garçon, n'est-ce pas ? Il faut travailler, travailler, apprendre, apprendre toujours. Cela te servira toute ta vie. *Accipe quam primum...* Agis tout de suite, les chances de réussite durent peu. Tu es d'accord avec cela, n'est-ce pas ?

— Oui monsieur Briand, je suis d'accord avec ça.

Songe-t-on à la réussite quand on sort à peine de l'enfance ? L'horizon, c'est d'avoir de bonnes notes, de passer des maths au français, de l'histoire à la chimie, en restant concentré. Car M. Briand veillait au grain : Alors mon garçon, on a des difficultés en latin ? Reprends-toi, et songe que c'est la langue parlée par Jules César !

Au collège, on apprenait donc le latin, l'allemand, le français. À la maison, on parlait l'arabe. Dans la cour, il fallait décrypter le patois de Raymond. Sans compter de vagues notions d'anglais, pour essayer de comprendre les chansons anglo-saxonnes. Pour faciliter le tout, l'amicale des Algériens avait organisé des cours d'arabe classique – celui que personne ne comprenait, mais qu'on entendait à la radio.

Contrairement à toutes les autres langues, il fallait d'abord apprendre un nouvel alphabet, recopier les lettres jusqu'à plus soif, ne pas se tromper avec les points, au-dessus, en dessous de la lettre, ça pouvait tout changer. C'était un nouveau monde, passionnant. Le professeur était un homme jeune, enjoué, cultivé, il récitait de façon exaltée des poésies anciennes : Ah que c'est beau, vous verrez, vous verrez. *Leit a chabab...*

Ah si revenait ma jeunesse,
je lui raconterai,
ce que la vieillesse,
m'a fait endurer...

Allez, on recommence : *alif, ba, ta...*

Il y avait deux sortes de *d*, deux sortes de *t*. Non, vous poussez la langue sur les dents, comme ça : *ttteu...*

À la maison, on faisait des exercices, on recopiait la leçon, on lisait à voix haute l'alphabet. Yamina et Korichi ne disaient rien, mais qu'ils étaient fiers ! Ils voyaient bien qu'on prenait le bon chemin, qu'un jour on serait docteurs – *Inch'Allah*, un toubib.

Toubib, ça s'écrit avec *un t* ou un *ttteu* ?

Toubib, ça ne s'écrit pas, ça se rêve. Mon fils, il va travailler à l'usine comme son père, finaudait Yamina avec ses copines, mais peut-être qu'un jour il sera professeur, M. Briand lui a mis ça en tête. Non, ce qu'elle voulait, en vrai, c'était docteur. Sur la plaque, ça serait écrit *Docteur SAIFI ben Yamina*. Oui, ça ferait une belle plaque, et il soignerait la famille gratuitement, et Raymond, et tout le quartier aussi, la honte, on ne va quand même pas les faire payer.

Quand le docteur venait à la maison, on lui payait la visite et il sortait un énorme portefeuille, rangeait le billet au bon endroit, dans le bon ordre. Il y en avait tellement, de billets, qu'il avait quelquefois du mal à le remettre dans sa poche. On le regardait faire, comme au spectacle, subjugués. Un café, docteur ? Un thé, docteur ?

— Non, non, ça ira, j'ai encore beaucoup de monde à voir.

Et où il va mettre les autres billets ?

Le Grand Soir

À l'usine, l'équipe du matin était là à 6 heures pétantes, et le syndicat avait convoqué tous les ouvriers, les uns luttant contre le sommeil, les autres ayant déjà commencé le décompte : encore quatre heures avant la pause, huit avant de rentrer, dix pour ceux qui faisaient des heures supplémentaires.

Camarades, je vous présente le délégué régional du syndicat.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Il prit la parole : Camarades, si je suis là, c'est parce que ce matin, ça va être le Grand Soir. Vous le savez, la révolution est en marche. Voilà longtemps que nous attendions ce jour. Voilà longtemps que la classe ouvrière lutte contre le grand capital, qui nous vole nos vies, qui nous exploite, qui nous brime. Pour vous, pour vos enfants, vous voyez un avenir meilleur ?

Quelques-uns firent « non » de la tête.

Eh bien, il est temps de prendre en main notre avenir, et c'est un avenir radieux qui nous attend. Camarades, c'est la grève. Totale. Dès maintenant. Camarades, nous vaincrons.

Les communistes levèrent le poing et se mirent à chanter *C'est la lutte finale, groupons-nous et demain...* Les voix s'élevaient dans le hangar, ça donnait des frissons. Les ouvriers ont commencé à se prendre dans les bras – C'est la grève, c'est la grève, on va changer de vie, on n'en peut plus, on ira jusqu'au bout, on ne lâchera rien !

L'un d'eux lança : Les patrons au poteau ! Ils vont payer !

L'usine était en grève. Il fallait convaincre tout le monde. Français, immigrés, même combat, scandèrent les communistes, mollement repris.

Camarades, nous avons besoin de tous pour réussir notre grève, pas une machine ne doit démarrer.

Les immigrés ne savaient à quel saint se vouer. Bien sûr qu'ils voulaient des cadences plus humaines, des augmentations de salaire, un meilleur avenir pour eux, parce que les enfants, eux, grandiraient au bled, mais s'ils se mettaient en grève, qui sait si le patron n'allait pas les dénoncer à la police, qui les expulserait.

À la télévision, il n'y avait rien de rassurant. Paris était à feu et à sang. Ce mois de mai de l'année 1968 resterait dans l'histoire, disait la radio. Partout les usines débrayaient, les magasins fermaient, et parfois il n'y avait plus d'essence pour les voitures. C'était la révolte des jeunes, des étudiants.

Au début, les étudiants et les ouvriers ne se comprenaient pas. Les premiers vomissaient la société de consommation, les seconds voulaient plus d'argent pour consommer. Les jeunes voulaient plus de liberté, les autres plus de pain. Ils ont fini par s'entendre : l'un ne va pas sans l'autre, ont-ils réalisé.

Au collège, M. Briand tenait bon. Fervent gaulliste, il ouvrait lui-même les portes le matin, accueillait les élèves en personne. Ça ne tardait pas, une dizaine au total. Le prof de sport ne faisait pas grève, alors on avait sport tous les matins.

M. Briand était passé dimanche après la messe, en coup de vent, à la maison. Il avait lancé à Korichi : Il ne faut pas laisser le fiston faire la grève, l'école, c'est important.

Mme Briand continuait à donner ses leçons de latin, imperturbable. Les journées commençaient à 10 heures, et à 15 heures on était libres. On avait la bibliothèque pour nous tout seuls, il faisait beau, tout allait bien dans la bulle. Dehors, dans le quartier, tout était à l'arrêt. Les ouvriers étaient inquiets. Comment ça va tourner tout ça ? On va être les dindons de la farce, disait Raymond, dans son analyse matinale quotidienne. Il ne voyait qu'un avantage à tout cela : ça donne plus de temps pour s'occuper du jardin, *ché toudi cha de pris*.

Sûr que la paye de ce mois-ci allait être maigrichonne. Les syndicats avaient prévu une caisse pour les grévistes, mais ça ne remplaçait pas une vraie paye. Au Fami, les pages de crédit s'allongeaient, sans susciter trop

d'inquiétude : les ouvriers finissent toujours par payer. Avec retard, parfois, souvent, mais ils paient. Alors va pour le crédit.

Au café, l'affluence était inhabituelle. C'était plein du matin au soir, à commenter les événements, à siroter le thé tranquillement, à jouer aux dominos, à se chamailler. Joli mois de mai, c'était les vacances avant l'heure. Et peut-être pour toujours. Il a dit quoi di Goule ?

— Il s'occupe des Français pour l'instant. Nous ça sera après...

Tous n'avaient qu'une idée, rentrer au pays, mais qu'une crainte, être expulsés du jour au lendemain avec la honte des gens qu'on a chassés comme des parias, des indésirables, des maudits. Un retour à la case départ, sans pécule, avec les années brûlées au feu du laminoir, la jeunesse partie en fumée, et ces enfants qui grandissent, qui ne savent plus où est leur maison, qui répondent avec un mot sur deux en français, on va finir par ne plus les comprendre. Et les épouses qui soupirent, rien ne les rend heureuses, pas même la nouvelle machine à laver. Peut-être que tout cela ne servira à rien. La France est en guerre contre elle-même, mais elle finira par se retourner contre nous : ils vont se réconcilier sur notre dos, ils ont une vengeance à prendre sur 1962, ça fait même pas six ans que c'est fini, la sale guerre contre nous, ils vont nous faire payer leur défaite et on va prendre cher. Quoi qu'on fasse, on ne sera jamais chez nous. Et les enfants, pauvres d'eux, ils s'en prendront aussi aux enfants, qui n'y sont pour rien mais vont payer aussi, on l'a vu avec les Juifs, ils ont raflé tout le monde, les vieux, les femmes, les bébés, ça fait pas vingt ans, c'est pas ancien, ils pourraient faire la même chose avec nous.

Tous voulaient se révolter, tous finissaient par se résigner. C'est notre destin, *mektoub*, on verra, ce qui est écrit est écrit, et ce qui arrivera, on l'accueillera.

Quelques jours plus tard, c'était la fête au café. Le matin, dans toutes les usines de la ville, à la Providence, à Sacomas, à Vallourec, les syndicats avaient convoqué les ouvriers. Un grand sourire leur fendait le visage. Victoire, victoire, victoire ! Camarades, nous avons vaincu le Grand Capital.

Les ouvriers, éberlués, attendaient la suite.

Nous avons obtenu une augmentation de salaire de 30 % ! Ça veut dire que tous ceux qui gagnent 700 francs vont toucher 900 francs, dès le mois

prochain ! Et ce n'est pas tout : les jours de grève seront payés, avec un rattrapage étalé. Attendez, attendez, ce n'est pas fini : on passe de quarante-huit heures à quarante heures de travail par semaine ! Et puis on va avoir une quatrième semaine de congé !

— Et puis ? finit par lancer un ouvrier, dans un silence glacial. C'est ça que t'appelles une victoire ?

Les travailleurs, surtout les Français, hochèrent la tête.

— Retournez le voir, le Grand Capital, parce que pour nous, le compte n'y est pas.

— Camarades, reprit le syndicaliste, c'est une première victoire, d'autres suivront, on est sur le bon chemin, on leur fera rendre gorge, mais il faut être raisonnables. On a beaucoup obtenu, et je vous le dis : ce n'est pas fini.

Les visages restaient figés. Les ouvriers avaient compris. Le Grand Soir, ça n'était pas encore pour ce matin.

Au café, c'était toujours la fête. Les Français n'étaient pas contents, mais les immigrés en avaient le tournis. Tous faisaient secrètement des calculs, ça avait l'air trop beau pour être vrai. Deux cents francs en plus, d'un coup ! Et on travaillerait moins ! Et une semaine de vacances supplémentaire ! Si on faisait des heures, et si on demandait des congés d'avance, on pourrait partir plus d'un mois...

Bachir arriva avec son air assuré des grands jours. Celui qu'il avait quand il possédait des informations de première main. Il s'assit à une table, au milieu du vacarme, la musique à fond, les exclamations et le bruit des dominos qui percutaient la table. Vous connaissez la nouvelle ? tenta-t-il, le buste légèrement penché, le menton haut, comme les journalistes américains.

On tendit à peine l'oreille.

Di Goule a rencontré Massu.

Deux alertes rouges d'un coup, dans la même phrase : le silence fut immédiat.

Pendant la guerre d'Algérie, Massu avait traqué les combattants de la liberté, les *fellaghas* qu'il disait, avec une brutalité, une sauvagerie sans nom. La torture était le seul dialogue qu'il envisageait. Il laissait faire les assassinats. Massu, c'était la terreur, et son seul nom réveillait les cauchemars enfouis.

Ikhouani, mes frères, reprit Bachir, je vais vous dire ce qui va se passer. Pour arrêter les grèves en France, di Goule a un plan. Il a demandé à Massu d'envahir l'Algérie. La guerre va recommencer. Et pas besoin de vous torturer la tête, Massu va s'en charger.

Ça n'a fait rire personne.

*

À la maison, Yamina s'était mobilisée. *Aya oulidi*, allez mon garçon, va chercher le carnet. On fit et refit les comptes. Elle n'arrivait pas à y croire.

Recompte encore, ne te trompe pas, n'oublie rien.

— Alors voilà : si on n'achète rien, on peut rembourser les dettes en trois mois. Deux cents francs de plus pendant trois mois et ce sera fini. Et à partir de septembre, on pourra économiser trois cents francs par mois, avec les heures supplémentaires.

— En un an, ça fait combien ?

— En un an, ça fait deux mille francs, trois mille francs avec les heures supplémentaires, je ne compte pas les congés.

— Ce n'est pas possible ! Recompte !

Yamina n'en revenait pas. Elle ne dit plus rien, partie dans ses rêveries. C'est combien le billet de bateau ? Il faudra aller récupérer la valise que j'ai prêtée à Fatma. Ils ont quel âge maintenant les cousins ? C'est quoi le tissu à la mode ?

Yamina avait retrouvé son instinct guerrier. Mobilisation générale. L'an prochain, à Lichana !

Bon, il fallait faire à manger. Elle redescendit sur terre. Tu vas au Fami, prends du sucre, on n'en a plus, un litre de lait et des macaronis. On va faire un gratin de macaronis, oui c'est une bonne idée.

— Je prends cent grammes de gruyère râpé alors ?

— Non, prends deux cents grammes. Parce que maintenant, on est riches.

*

Sur la petite table de chevet en métal, tout contre le lit, l'infirmière avait posé le carnet de santé du nouveau-né, Salim, arrivé au mitan du mois de

juillet, à peine deux mois après les événements de Mai. Tout avait l'air normal. Dans le carnet, une liste de questions, et de brèves réponses :

L'enfant a-t-il crié tout de suite ? Oui

Était-il cyanosé ? Non

A-t-il fallu le ranimer ? Non

Autre renseignement : Néant

Yamina était fatiguée. Elle ne disait rien, mais ça sautait aux yeux. Ça s'était bien passé, *hamdoullah*, elle était heureuse d'avoir un petit garçon, après une petite fille l'an passé. Devant ses copines, elle avait dit : *Baraket*, ça suffit, ça sera mon petit dernier. Cela lui faisait dix enfants, que Dieu les protège, cinq plus cinq, dans l'œil de Satan. Sans compter les trois petits anges. Elle était vraiment fatiguée de n'avoir pas dormi de la nuit.

Hier, Mme Quin et elle étaient rentrées en même temps à la maternité. Les enfants étaient nés à une heure d'intervalle. Elles se tenaient compagnie, elles étaient du même quartier, Mme Quin habitait juste une rue au-dessus, elles étaient contentes d'avoir accouché en même temps, ça faisait des mois qu'elles prenaient des nouvelles l'une de l'autre, à s'envoyer des soupes le soir.

Vers 22 heures, Mme Quin a commencé à se plaindre, elle avait mal au ventre.

Ça va passer, dit l'infirmière

— Je veux voir le docteur, gémit Mme Quin.

— Ah non, il est rentré chez lui, on ne va pas le déranger pour un mal de ventre. Allez, ça va passer.

Dans la nuit, Mme Quin commença à gémir. Yamina alluma la lumière. Mme Quin était blême, il y avait du sang sur le drap. Yamina appela, appela. Personne. Elle prit une cuillère et la tapa sur la table de chevet. Le bruit finit par faire arriver l'infirmière.

C'est quoi ce ramdam ? lança-t-elle, furieuse.

Yamina pointa du doigt sa voisine.

Oh mon Dieu, s'exclama l'infirmière.

Le docteur a fini par arriver, maussade d'avoir été réveillé si tôt, mais Mme Quin était partie, elle avait rendu son dernier souffle aux premières lueurs du matin. Quand M. Quin est venu rendre visite à son épouse, avec

deux marmots, le lit était vide. Yamina le regarda en silence, leva ses mains puis les posa sur le lit. Elle nous a quittés, lui dit-elle, les larmes aux yeux.

M. Quin est allé voir le docteur dans son bureau, qui ne s'est même pas levé. Il lui a juste dit : Ce sont les risques de la délivrance. Allez voir l'infirmière pour les papiers, en lui montrant la porte.

Yamina ne voulait pas dormir, et pourtant cela se voyait qu'elle était fatiguée. Reste à côté de moi, dit-elle à sa grande fille, Fatiha, on ne sait jamais, reste là, ton père s'occupera des petits quand il rentrera de l'usine, c'est les vacances, ce n'est pas grave, les voisines vont vous apporter à manger, les petits vont dormir chez Fatma, tout va bien, reste là, on ne sait jamais... Que Dieu nous préserve, je ne veux pas partir comme Mme Quin, vous êtes encore petits, on va se serrer les uns contre les autres, *ntouaneskoum*, poursuivit-elle, les larmes coulant sur ses joues. Regarde un peu si le bébé dort bien, moi je m'en remets au destin, j'ai confiance. Ne vous inquiétez pas, quand je rentrerai on fera un bon *aïch*, on tuera un mouton, on en donnera à tout le monde.

Yamina a fini par s'endormir, on lui tenait chacun une main.

Le soir, le docteur fit sa visite, il avait déjà retiré sa blouse et portait son veston. Bon, ça m'a l'air de bien se passer, elle pourra sortir demain, dit-il en regardant par la fenêtre, plongé dans ses pensées. Il avait l'air las, n'avait fait aucune allusion à Mme Quin – une affaire chasse l'autre, encore deux opérations ce matin, une appendicite ici, une césarienne là, ça faisait deux factures. Il a fini par dire : Il fait beau, un bon temps pour faire un méchoui dans le jardin. Vous savez faire les méchouis, vous ? C'est tout un art !

Il tâtait le terrain, car beaucoup de gens lui faisaient des cadeaux.

On va tuer un mouton pour fêter la naissance, et on vous apportera les tripes et la panse. Il faudra juste que vous les nettoyez. Vous devez savoir faire ça, non, à ouvrir les ventres du matin au soir ?

Le docteur ne releva pas. Décidément, ce n'était pas son jour.

*

À la maison, on ne perdait pas une occasion pour l'allumer. Le poste de radio était énorme, avec un tourne-disque à l'intérieur. On passait de

longues minutes à chercher, sur les ondes courtes, Alger ou Le Caire. Ça grésillait la plupart du temps, c'était un tour du monde, on ne comprenait rien, on cherchait à deviner la langue, c'était du russe, ou du chinois, ou de l'espagnol. Alger c'est loin, en plus il ne fait pas beau c'est normal qu'on capte mal.

Quand Korichi n'était pas là, on basculait sur les stations françaises, Radio Monte-Carlo, RTL, Europe 1. Les chansons françaises étaient agréables, même s'il fallait rester sur ses gardes. Et veiller à la pudeur. Quand on entendait Gainsbourg, *69, année érotique*, vite on changeait de canal, on ne comprenait pas bien mais on sentait à sa voix lascive que ça ne promettait rien de correct. Station suivante. Polnareff, lui on l'aimait, que des belles chansons, on se détendait mais un jour on l'a entendu fredonner *Moi j'aimerais simplement faire...* Allez, on change. Sur RTL, Sheila, avec elle aucun risque, mais on ne sait jamais. *Petite fille de Français moyen*, qu'elle chantait. On essayait d'imaginer un Français moyen. Ni grand, ni petit. Moyen. À peu près comme ça, la main essayant d'estimer la taille. Le meilleur, c'était Jacques Dutronc, *Il est cinq heures*, on était à Paris avec lui, ça faisait rêver, il avait de la chance. Noter dans le petit carnet : *les journaux sont imprimés, les ouvriers sont déprimés*. Sûr qu'il a travaillé à l'usine, lui, parce que ça, ça ne s'invente pas.

Yamina aimait bien Charles Aznavour, *Emmenez-moi au pays des merveilles* : C'est une belle chanson, remets-la.

— Mam, c'est à la radio, on ne peut pas la remettre.

— C'est vrai ce qu'il dit : *il me semble que la misère serait moins pénible au soleil*, oui il a raison, on voit qu'il a connu la misère ce chanteur, le pauvre, il le dit dans sa musique : *moi qui n'ai connu de ma vie que le ciel du Nord*, le pauvre, que Dieu le protège. S'il le veut, on l'emmènera avec nous au bled, il est du Nord, on fera la route ensemble, et quand on arrivera à Alger on lui montrera comment aller à Biskra, parce que le vrai soleil, il est là-bas.

À la télé, on voyait des groupes anglais. Ils avaient quelque chose de plus, on les écoutait jusqu'au bout, et même si on ne comprenait rien, on ressentait des choses. Mais le drame, c'était les Beatles. Les quatre garçons s'étaient séparés, quelle misère, comment peut-on créer autant de merveilles et arrêter, comme un renoncement, comme s'ils étaient fatigués de leur

génie, comme Rimbaud ? On connaissait tout de leur vie, Paul et John avaient été orphelins tout jeunes, ils avaient dû souffrir, existe-t-il plus grand malheur ? Peut-être cela expliquait-il la beauté qu'ils avaient créée, c'est Aragon qui l'a dit : *ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson, ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare...* On a fait des progrès fulgurants en anglais, il fallait comprendre ce qu'ils disaient, c'était devenu plus important que tous les livres réunis.

On entendait quelquefois à la télévision Michel Delpech, qui chantait en prenant une voix sinistre : *Et toujours le même président*. Oh mon Dieu, il parle de di Goule ! Change ! Si la police apprend qu'on écoute ça, c'est sûr qu'ils vont nous expulser.

— Mais ça passe à la télévision française !

— Oui, les Français peuvent l'écouter, ils ne vont pas les expulser, ils sont dans leur pays, mais pauvres de nous, on ne passera même pas au tribunal, une semaine, et on sera dans le bateau.

Au printemps, c'est pourtant l'inverse qui s'est produit. C'est de Gaulle que les Français ont expulsé. Du jour au lendemain, il est parti dans sa DS noire et il est rentré chez lui. Voilà dix ans, il régnait sur la moitié du monde, en Algérie, en Afrique, en Indochine, et tous ces pays qu'on ne connaît pas. Il avait affronté Hitler, la France était envahie, des gens mangeaient des topinambours et fuyaient par millions sur les routes, hagards. Il avait libéré son pays, il a fait comme si, *zaama*, tout le monde avait résisté avec lui. Vingt-cinq ans auparavant, quasiment jour pour jour, il avait donné le droit de vote aux femmes, avant elles n'avaient que le droit de se taire, et là, hommes et femmes lui ont dit : Merci pour tout, à la prochaine. C'était quand même di Goule ! On en est restés babas.

Quelques mois plus tard, Johnny a sorti un disque où il disait : *Jésus-Christ est un hippie*. C'est quand même le prophète des chrétiens, c'était osé. Le nôtre, de prophète, personne n'en parlait. Johnny comparait Jésus à un hippie fumant de la drogue, vagabondant en Amérique. La prof de français nous a expliqué le vrai sens des paroles, que le vrai Jésus est du côté des opprimés, qu'il avait un message de paix et d'amour, comme les hippies de maintenant. Mais la plupart des gens ne l'ont pas entendu de cette oreille. Il y a eu des manifestations, et la chanson a été interdite à la

radio et à la télévision. Même le pape s'en est mêlé. Johnny a vite sorti un nouveau disque, *Oh ma jolie Sarah*, et tout est rentré dans l'ordre.

Noter dans mon carnet : *Sarah, joli prénom.*

*

I da dins tiet. Il en a dans sa tête. On ne savait pas si, dans la bouche de Raymond, c'était un compliment ou une insulte. On se méfiait de ceux qui avaient trop appris, ça ne ferait pas de bons ouvriers. Ou des ouvriers qui feraient des histoires. Et les contremaîtres n'aimaient pas ça.

Dans le quartier, on attendait plus ou moins fébrilement les résultats du certificat d'études. Ce n'était pas bien compliqué, mais chaque année on comptait encore des recalés. C'était quand même la honte. Le directeur avait dit : Le certificat sert à vérifier ce qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Pas permis d'ignorer, ça il faut le noter dans le carnet.

Il sait lire, écrire, compter ? Il n'en faut pas plus pour ce qu'il a à faire à l'usine, hein, ajoutait Raymond. Faut pas gâcher les belles années de jeunesse à l'école, faut ramener la *quinzaine*, parce qu'on ne va pas non plus les nourrir à vie non plus, hein ? Bah non ! Faut pas me raconter des carabistouilles !

— Raymond, tu veux dire qu'il ne faut pas te raconter de balivernes ?

— *Oh ti l'général, viens nin m'chercher des embrouilles ! Va chercher l'bêche, et tape d'dins !*

À quatorze ans, on était déjà des gaillards, et à l'usine les ouvriers avaient négocié avec le contremaître pour leurs fistons : on pourrait les faire entrer en apprentissage, et à seize ans, hop, ils seraient embauchés. On serait tranquille comme ça. Après ça allait *fréquenter*, puis ça allait se mettre en ménage, et bon débarras. Une bouche de moins à nourrir, mais avant il fallait qu'il rembourse, hein ? Allez, on trinque !

Chaque fin d'année scolaire, on voyait bien ceux qui allaient arrêter l'école et ceux qui voulaient continuer. *Si tin met trop, après c'est l'guiguette dins tiet*, philosophait Raymond, *on ne pourra plus rattraper, ça sera foutu.*

La plupart des garçons étaient contents, ils devenaient des hommes, ou en prenaient le chemin. Gagner trois sous, sortir le samedi soir, ils pourraient

même boire un verre de vin à table, comme les adultes. Mais le certif, c'était quand même mieux de l'avoir. Ceux qui étaient admis se précipitaient vers le marchand de breloques, qui avait posé son étalage juste devant l'école. On trouvait des cocardes bleu-blanc-rouge, qui avaient un grand succès. Puis des roses, pour les filles. Et des blanches. Les mamans sortaient dans le quartier, prenaient leur temps, croisaient les voisins, recueillaient les félicitations. Ah oui, l'certificat, c'est rien, minaudent-elles. Puis les pères prenaient le relais : Allez viens on va en ville, on fait la tournée des cafés, redresse-toi, qu'on voie bien ta médaille. Ah non on va pas s'asseoir, on ne fait que passer, le gamin il veut que je lui achète un cahier, que veux-tu y faire, c'est à cause de ça, disaient-ils en montrant la cocarde, c'est l'école qui lui a demandé. Non, non, je ne sais pas encore s'il fera ingénieur ou docteur. On a le temps, on verra plus tard...

Au collège, certificat ou pas, cela ne changeait rien. Les cours de latin devenaient de plus en plus complexes. Nominatif, vocatif, accusatif, datif, génitif, ablatif... Il fallait regarder la terminaison de chaque mot, et attendre la fin de la phrase pour la comprendre. Malins, les Romains, ils avaient inventé le moyen de ne pas être coupé au milieu d'un discours. Notre problème, c'était César, et son *Bellum Gallicum*, *De la guerre des Gaules*. On habitait à quelques kilomètres de Bavay, où Jules César avait établi son camp et bâti une ville. Vous traduisez le passage, et en fin d'année nous irons visiter les vestiges, disait la prof de latin, les yeux pétillants. On était accablés. Notre héros, c'était Brutus, qui avait planté César. Dommage qu'il ne l'ait pas fait avant d'écrire son livre, on n'en serait pas là à suer sang et eau, juste pour voir trois cailloux à Bavay ! Mais c'était ça ou l'usine. Alors va pour le latin, pour les équations, pour le tableau périodique des éléments. Tout sauf l'usine.

Bernard, le prof de français, qui voulait qu'on l'appelle par son prénom, restait exalté par Mai 68. Il fallait faire la révolution, partout où on le pouvait, et lui c'était le cours de français. Il expédiait Bossuet en dix minutes et parlait pendant des heures de Boris Vian, de Sartre, des écrivains américains. Il invitait les élèves curieux chez lui, dans sa piaule du centre-ville, et il parlait, parlait, parlait... D'Aragon, ou d'Éluard... Il était inconsolable car son idole, Jack Kerouac, était mort. Vous avez lu *Sur la route* ? Non ? Tenez, prenez, mais vous me le rendez !

Il avait une collection incroyable de disques, on écoutait Jimi Hendrix et Janis Joplin, on parlait de LSD, des expériences psychédéliques en Californie – Attention la drogue ce n’est pas bien, il faut être prêt, sinon ça vous détruit, je vous l’aurai dit. Vous connaissez Bob Dylan ? Allez, on écoute ça ! Ça raconte quoi, dites-moi ? Travaillez vos cours d’anglais ! Bon allez, ouste, la semaine prochaine on écouterait Led Zeppelin et Deep Purple.

Mais du jour au lendemain on ne l’a plus vu. Des bonnes âmes l’avaient dénoncé, il avait été suspendu, parce qu’il ne suivait pas le programme et que ça ne se faisait pas qu’un prof reçoive des jeunes chez lui. Il avait entamé une grève de la faim, ça a duré des jours et des jours, dans sa tente près de l’église ; on lui apportait de l’eau, des bonbons, ça il avait le droit, mais c’était une vraie grève de la faim, il maigrissait à vue d’œil, et puis un jour il s’est retrouvé à l’hôpital, il s’était évanoui. Après, on ne l’a plus revu. Voilà à quoi ça mène la passion, Bernard. Il nous avait appris à poser des questions, mais les réponses s’envolaient avec le vent.

On était atterrés, les Beatles se sont vraiment séparés, c’était pas une simple embrouille de copains. On passait et repassait *While My Guitar Gently Weeps*, et au solo de guitare on aurait dit qu’elle pleurait réellement, elle se lamentait, éclatait en petits sanglots, elle était d’une tristesse infinie. Mon pote Gérard a décidé d’acheter une guitare, puis, après avoir gratté, gratté, il a remisé son instrument, non moi mon truc, c’est la batterie. Il avait laissé pousser ses cheveux, c’était déjà un premier pas pour se rapprocher des Beatles. Ceux qui travaillaient pouvaient acheter des disques, et Gérard en avait plein dans sa cave, qu’il avait nettoyée et repeinte ; on pouvait mettre le son à fond, ça ne dérangeait personne.

Au collège, la prof de musique avait apporté son tourne-disque Teppaz. Aujourd’hui je vais vous parler de Mozart.

Brouhaha. Allez, moi je dors, lança Alain.

Ça rigolait sec, mais la prof continua : Et voici le concerto numéro 21.

Elle ferma les yeux aux premières notes, cristallines, et levait parfois la main quand les violons haussaient le ton. Elle était dans son monde.

C’est très beau, hasardai-je.

— Fayot ! lançaient les rangs derrière.

— Oui, c'est très beau, reprit-elle. Oui, c'est même au-delà de la beauté. C'est Mozart... *Sol, fa, mi...* c'est divin. Tu connais le prénom de Mozart ? Non ? Amadeus. En latin, cela veut dire : aimé de Dieu. Voilà, tout est dit. Il faut être aimé de Dieu pour écrire de si belles musiques.

*

Au café, tout le monde avait une opinion mais le consensus s'est vite dégagé : c'était une vaste mystification, comme seuls les Américains en sont capables. Ils avaient soi-disant envoyé un homme sur la Lune. D'un côté, on trouvait ceux qui les maudissaient, pour avoir osé blasphémer. Comment pouvait-on imaginer envoyer un engin dans les cieux, domaine réservé de Dieu ? Bientôt Sa colère s'abattrait sur eux, d'ailleurs ça avait déjà commencé au Vietnam où ils enchaînaient les défaites, de lourdes pertes humaines, dans cette guerre qui révoltait maintenant le monde entier. D'autre part, se rangeaient ceux qui prétendaient bien connaître les Amériques même s'ils n'y avaient jamais mis les pieds, emmenés par Amira, alias Eddy Constantine. Il portait beau, toujours en costume, la cravate fine, l'œil de velours, la démarche chaloupée, il aurait pu remplacer l'acteur au pied levé. Il ne sortait jamais sans avoir lustré ses cheveux à la brillantine, et ses chaussures noir et blanc qui étincelaient au soleil faisaient sensation dans les allées du marché, le lundi.

Je vais vous dire comment ça s'est passé. Il redressa la tête, fit mine de chasser quelques pellicules de son veston, comme il l'avait vu faire dans les films. Puis il déclara : L'Amérique, c'est le pays du cinéma. Hollywood, *tesemhou bi Hollywood*, vous en avez entendu parler ? À Hollywood donc, ils ont amené des tonnes de sable dans un studio. Ils ont construit une fusée en carton, et ils ont filmé. *Zaama*, ils disaient allô ici Houston, mais en fait ils étaient dans un bureau juste à côté. L'autre, Armstrong, il a posé son pied sur le sable, et ils ont pris la photo, puis ils ont dit : Coupez ! Ils ont passé ça à la télévision, et voilà. Ils sont forts quand même ! Antar, sers-moi un Coca-Cola, avec des glaçons et une paille. *Plize*.

Cette théorie réconciliait tout le monde. Plus de blasphème, plus d'exploit insensé, juste une énorme manipulation planétaire. Du coup on a revu les images. Oui ils sont forts, on s'y croirait ! Amira a croisé les jambes, pour qu'on voie bien ses chaussures, a sorti un peigne de la poche intérieure de

son veston, se l'est passé lentement sur les cheveux et a lancé : C'est sûr, je vais me naturaliser américain, ils sont trop forts. À moi l'Amérique !

Amira n'avait aucune idée du monde dans lequel il vivait, il savait juste faire le beau au marché, le grand parleur au café, et courber le dos à l'usine. Il ignorait tout de la guerre froide, de la compétition effrénée pour la suprématie sur terre entre une Amérique conquérante et une URSS qui faisait encore rêver les travailleurs du monde. Un monde où tout se mélangeait, la dissuasion nucléaire et la minijupe, les chemises à fleurs d'Antoine et les enfants squelettiques au Biafra, les Beatles qui se taisaient et la voix éraillée d'une jeunesse qui se révoltait. Et soudain, l'exploit. Cet homme qui marchait, serein, sur ce sol poussiéreux, Christophe Colomb des temps modernes, parti réaliser le vieux rêve de l'humanité, voler, se promener sur une autre planète, réveiller la foi en un avenir où tout serait possible, où tout serait à portée de main. On n'aurait plus faim, on n'aurait plus froid. Le progrès était là. Il suffisait de s'accrocher à nos rêves malgré nos chimères, à nos grandeurs malgré nos déchirures. On s'est mis à y croire : nous aussi, un jour, on décrocherait la lune.

*

À la radio, à la télé, dans les journaux, on ne parlait que de ça, évidemment : De Gaulle est mort. Ça a été la stupéfaction, comme s'il était immortel, comme s'il devait être là pour l'éternité, statue du commandeur figée au-dessus de la France, qui l'avait congédié l'an passé et qui le pleurerait maintenant. Même au café on disait : C'était di Goule quand même.

Personne ne savait si la mort de De Gaulle était une bonne ou une mauvaise nouvelle. Alors, tout naturellement, on se tourna vers Si Omar.

Si Omar avait un tic. Avant de prendre la parole, il ajustait toujours ses lunettes, comme pour y voir plus clair. De Gaulle est un grand homme..., commença-t-il.

Les ouvriers se balancèrent sur leur chaise, c'était un discours inhabituel.

C'était un grand homme, un patriote, qui a incarné son pays, qu'il a sauvé quand il était en pleine débâcle. Il est resté droit, fier, et comme souvent pour les grands hommes, c'est dans l'adversité qu'il s'est révélé.

Si Omar parlait de sa voix calme, et personne n'aurait osé l'interrompre, même pour commander une menthe à l'eau.

À ce titre, il mérite notre respect. Et je vais vous dire un secret : de Gaulle a été l'une de nos sources d'inspiration quand, en novembre 1954, nous avons déclenché la révolution.

C'en était trop. Un brouhaha traversa la salle. Je vais vous expliquer, reprit Si Omar. Bien sûr, toutes les conditions étaient réunies pour la révolte populaire. La misère, l'injustice, les brimades, la spoliation de nos terres, le mépris, la faim, l'absence d'avenir pour nous et nos enfants.

Un murmure traversa le café, on opinait.

Et l'exil, l'exil ! tonna-t-il. Qui quitte de gaieté de cœur son pays, qui ?

— Personne, personne, répondit la salle.

— Qui laisse sa terre, la terre de nos ancêtres, *jdoudna*, qui laisse ses frères et ses sœurs, qui part en laissant sa mère pleurer ? Qui ?

— Personne, personne...

— On n'avait besoin de personne pour se rebeller, parce que notre heure était arrivée.

Bachir s'agitait, voilà plus de dix minutes qu'il n'avait pas parlé : Et donc, de Gaulle, il nous a aidés ?

— Non, répondit Si Omar. Mieux que ça : il nous a inspirés. En 1954, il a publié un livre, *Mémoires de guerre*. On l'a lu et relu. On remplaçait la France par l'Algérie, et tout s'éclairait. Ce qui nous a marqués, c'est sa stratégie. Il s'est appuyé sur les colonies, sur les pays d'Afrique, sur l'Algérie pour combattre le régime de Vichy et les Allemands. En 1940, on a été mobilisés, on est partis faire la guerre avec eux, pour eux. Et puis on est rentrés, enfin, ceux qui avaient survécu, et le jour de la libération de la France, pour tout remerciement, ils nous ont tiré dessus, à Constantine, à Guelma, à Sétif, le 8 mai 1945, jour maudit pour nous, où trente mille de nos frères ont trouvé la mort, parce qu'ils voulaient la même chose, la liberté ! Juste la même chose qu'eux, et c'est de Gaulle qui ordonne la répression ! Il envoie un télégramme qui dit : « Veuillez prendre toutes les mesures nécessaires pour réprimer tout agissement antifrçais d'une minorité d'agitateurs. » L'armée française a été sans pitié. Ça a été le massacre. Ils nous tiraient dessus avec des automitrailleuses et jetaient les cadavres dans les puits, dans les fours. Et puis, quand ça s'est calmé, ils nous ont réunis, tous les hommes ; on devait mettre un genou à terre et écouter *La Marseillaise*. Ils ont voulu nous humilier, mais vous savez ce qu'elle dit *La Marseillaise* : « Allons enfants de la patrie, le jour de gloire

est arrivé. » Dans nos têtes, on se disait : NOTRE jour de gloire VA arriver. Et il est arrivé...

*

Je suis une fille de la Zaatcha. Quand on connaissait des vents contraires, Yamina nous le rappelait. Pour nous remobiliser, pour qu'on se relève, qu'on ne subisse pas. Mais on ne comprenait rien à cette expression. Alors, plus d'une fois, elle nous raconta la bataille de la Zaatcha, qui s'était déroulée dans les temps anciens, et à la vérité on ne l'écoutait que d'une oreille, on pensait qu'elle exagérait, que chaque fois qu'elle parlait de Lichana c'était forcément mirifique, glorieux, paradisiaque. Et puis on a cherché, et on a trouvé. Tout ce qu'elle disait était vrai. La Zaatcha a vraiment existé, c'était dans les livres.

Depuis toute petite, disait Yamina, j'en ai entendu parler, dans les maisons, on évoquait la Zaatcha de génération en génération, on racontait les récits effrayants de cette guerre, dans le *ksar* voisin de Lichana, un village fortifié. Voici comment ça s'est passé. Bou Ziane a été notre chef, notre héros, on le chante encore aujourd'hui. C'est lui qui a mené la révolte, car les injustices étaient intolérables. Les gens ne savent pas s'arrêter, ils vont toujours plus loin, trop loin, à perdre ce qui fait d'eux des êtres humains.

Elle nous tenait en haleine pendant une heure !

Les gens ont été tués sauvagement, ils ont tout détruit, ils n'ont laissé que les ânes. Mais tous sont morts debout. Dans l'honneur.

Les livres, elle qui n'en avait jamais lu, confirmaient tout cela. La France avait envahi l'Algérie, en 1830, à la manière forte, sanglante, sauvage. La résistance avait été farouche, durant presque vingt ans. Les derniers combats s'étaient déroulés à Lichana. De juillet à novembre 1849, une dizaine de batailles et d'assauts de l'armée française n'étaient pas venus à bout des insurgés de la cité. L'assaut final avait été donné le 26 novembre 1849. Le colonel Canrobert écrivit : *La veille, je fis mon testament*. Les instructions furent claires : aucune pitié.

Au terme d'un combat d'une rare sauvagerie, l'armée française, composée de plusieurs milliers de soldats, emporta la bataille. Ordre fut donné de tout détruire, les hommes survivants furent tous passés au fil de l'épée et la

région fut dévastée. Les historiens estiment que cet épisode s'est soldé par la mort de trois mille personnes, tous camps confondus. Les « têtes » de Bou Ziane, de son fils et de son adjoint, Si Moussa, ont fini sur des étagères du musée de l'Homme à Paris.

Vous êtes allés voir dans les livres si je dis vrai... Mais Yamina ne s'en formalisa pas. Oui, allez voir les livres, car vous verrez d'où vous venez, ce que vos ancêtres ont subi. Vous comprendrez mieux. Oui, lisez.

OceanofPDF.com

Elle a reçu des bénédictions, de quoi tenir plusieurs éternités. Toujours élégante, élancée, d'une beauté comme on en voyait chez les actrices dans les films. Elle avait une façon de pencher la tête sur la droite quand elle écoutait, avec un petit sourire, elle posait des questions, et quand elle parlait, on restait accroché à ses lèvres. On aurait inventé mille problèmes, juste pour qu'elle continue à nous interroger. Alors, elle disait : Bon, je vais voir ce que je peux faire.

Madame Luce était notre assistante sociale. Ça, c'était son métier. Pour nous, c'était juste notre ange gardien. Elle passait à l'improviste – Hum, ça sent bon, expliquez-moi ce plat, et ces épices vous les trouvez où ? Ça la fascinait, trois pommes de terre, des tomates, des cuillerées de ceci et de cela, et ça faisait un plat de roi. Puis elle partait comme elle était venue, légère. Et quelques jours plus tard on recevait une lettre, *après examen de votre situation, une suite favorable a été accordée à votre demande.*

Quelle demande ? On n'avait rien demandé. Mais Madame Luce avait fait un rapport, vantant les mérites de cette famille exemplaire dont les efforts devaient être soutenus, soulignant que tel ou tel enfant travaillait bien à l'école, que la maison était bien tenue malgré la paye tronquée de Korichi qui, elle l'avait constaté elle-même, était réellement souffrant. Et puis on recevait un mandat qu'il fallait aller chercher à la poste. Ça tombait à pic, mais en fait, quoi qu'il arrive, ça tombait toujours à pic, il y avait toujours une dette à payer, une note au Fami qui traînait. Un livre à acheter, et Madame Luce aimait ça. Il faut lire des livres, n'est-ce pas ?

Elle attendait la réponse en penchant la tête. On serait bien allés acheter la bibliothèque de la Sorbonne, juste pour lui faire plaisir. Elle prenait les

petits sur ses genoux, nous on ne pouvait pas, on était trop grands, on était jaloux des petits. Elle parlait des livres de Colette, du *Comte de Monte-Cristo* – Tu l’as lu ? Passe à la maison, je te l’offrirai.

Elle refusait les cadeaux, les gâteaux, et même le couscous. C’était bien la seule. Elle posait son cartable sur la table, sortait des papiers et un joli stylo, cochait des cases. L’heure était grave, silence dans les rangs. Elle remettait le tout dans son cartable, se levait et lançait : Je vais voir ce que je peux faire...

On n’en demandait pas plus à la vie. Yamina lui disait des bénédictions en arabe, on les lui traduisait tant bien que mal, et de son petit sourire elle disait *Ça je veux bien, je prends*.

Et puis brusquement on ne l’a plus vue pendant deux ou trois mois. Quand elle est revenue, elle souriait moins, elle avait un gant noir à sa main droite, ça avait l’air de lui faire mal. Un jour on a fini par savoir le fin mot de l’histoire. Elle avait reçu une enveloppe piégée, qui lui avait brûlé la main. Quelques jours plus tard, elle avait reçu un appel téléphonique : Voilà ce qui arrive aux salopes qui aident les bougnoules. On en avait les larmes aux yeux, faire ça à un ange, pourtant la guerre d’Algérie était finie depuis longtemps, mais pas dans les têtes on dirait, faire ça à notre ange, il ne faudrait pas qu’on tombe sur eux, parce que seul un miracle pourrait les sauver. Non, rien, même pas les miracles, en vérité.

Et puis un jour, elle nous a annoncé qu’elle partait à Paris. On ne l’a plus jamais revue.

Depuis lors, quand on entendait « la France », c’est le visage de Madame Luce qui apparaissait, notre Marianne.

*

À la cité, la rumeur a couru qu’un nouveau magasin avait ouvert, dans la grande ville, à Maubeuge. Un magasin étonnant : on se promenait à l’intérieur comme à la foire, passant de rayon en rayon, on pouvait toucher les articles, c’était immense, on trouvait de tout, des pommes comme des armoires, des pantalons à la mode comme les nouvelles télévisions en couleur. Dans le quartier, il y avait ceux qui l’avaient vu et ceux qui, un jour, c’est sûr, s’y rendraient.

Oui, j’y suis allé... C’est moderne... J’aime bien...

Quand on arrivait, c'était si loin qu'on croyait être parvenus dans un autre pays, on voyait se détacher à l'horizon les lettres bleues : *Continent*. On avait peur de se faire refouler à l'entrée, comme dans les boîtes de nuit, mais non, ils nous laissaient entrer, même qu'ils nous disaient bonjour avec un sourire. On ne savait pas par où commencer tant il y avait d'allées, de choses, de gens. Avec les copains on allait voir les vêtements, on trouvait encore des chemises à fleurs, qui en achetait encore ? mais surtout des chemises en toile, sans col, avec trois boutons, comme celles portées par des groupes de rock anglais. On regardait le nouveau pantalon pattes d'eph, c'était de plus en plus large aux pieds, même que la mère de Gérard disait : Ah c'est bien, ça m'évitera de passer la serpillière.

On allait aussi voir les disques, et on découvrait de nouveaux groupes aux noms bizarres, Pink Floyd, Creedence Clearwater Revival, Genesis, Deep Purple, des trucs comme ça qui ne voulaient rien dire. On sortait le disque de la pochette, on le contemplait, l'examinait sous toutes les coutures et on le remplaçait. Ça a l'air bien, supposait-on, parce qu'on ne pouvait pas les écouter.

Et puis le grand événement, à Continent, ça a été quand ils ont ouvert la cafeteria. On pouvait s'asseoir, prendre une boisson avec un gâteau l'après-midi, ou un repas le midi et le soir. C'était comme un restaurant, mais on devait prendre un plateau, se servir nous-mêmes des entrées et des desserts et choisir entre deux ou trois plats. À la cité, tous crânaient : Oui je suis allé au restaurant de Continent, ouais, c'est bon !

Un samedi après-midi, Yamina avait étalé tous les légumes sur la table, carottes, courgettes, pommes de terre, navets, qu'il fallait éplucher pour le couscous du dimanche. On lui annonça la nouvelle. Ce soir, on ne mange pas à la maison.

Elle leva la tête. Vous êtes invités ?

— Non, on n'est pas invités.

— Vous allez manger où alors ?

— On va manger au nouveau restaurant du nouveau magasin de Maubeuge. Ils font du couscous ce soir, il paraît qu'ils donnent de la viande, des merguez, on peut en manger autant qu'on veut. Tout le monde dit que c'est très bon.

On s'était donné le mot. Tous les enfants se mirent à taper des mains, à danser. On va au restaurant, on va au restaurant !

— Mais la viande n'est pas halal, c'est impossible. Ils vont mettre du cochon !

— Ce n'est pas grave, on ira en enfer, mais au moins on sera allés au restaurant manger un bon couscous !

Yamina accusa le coup. Elle resta longuement silencieuse, le visage figé. Elle reposa l'économe et la carotte qu'elle était en train d'éplucher. On voyait bien que ça bouillonnait dans sa tête, ce coup-là, elle ne l'avait pas vu venir. Elle s'affala un peu sur sa chaise, regarda ses enfants joyeux et se demanda ce qu'elle avait fait pour mériter une telle offense. Les gens du quartier finiraient par l'apprendre, elle voyait d'ici les mauvaises langues qui allaient s'en donner à cœur joie. Tout le monde allait parler dans son dos, dire : Yamina est une mère indigne, elle ne sait pas nourrir ses enfants, ils deviennent des voyous qui traînent dans les rues la nuit, on les a même vus boire du vin à Maubeuge. Que Dieu nous préserve, on va devenir infréquentables, les hommes changeront de trottoir, les femmes ne viendront plus prendre le café l'après-midi, on ne sera plus invités aux fêtes et, qui sait, quelqu'un enverra une lettre au bled, ça sera la honte, toutes ces âmes noires n'attendent pas pour planter des coups de couteau.

Yamina ne comprenait pas. Les enfants avaient l'air d'aimer son couscous, rien ne l'avait alertée, il était goûteux, pas trop piquant, ils ne laissaient rien dans l'assiette. Une seule explication : c'était le mauvais œil, il avait fini par frapper !

Elle se redressa, la mine sombre, les yeux mouillés. Et, d'une voix assurée, elle contre-attaqua : Vous faites ce que vous voulez, ça m'est égal. Un silence. Vous n'avez pas ma bénédiction, et ne comptez pas sur moi pour vous la donner.

On sentait bien que les choses tournaient au vinaigre, peut-être qu'on était allés trop loin.

Mais je vous le dis, si vous allez dans cet endroit, je vous renie. Oui, lundi, j'irai à la mairie, et je vous retirerai du livret de famille !

On voulait juste lui faire une blague, comme elle nous en faisait tous les jours ! Jamais on ne mangera du couscous à Continent, mam. C'était juste une plaisanterie. On rigole !

Elle reprit sa respiration. Enfants perdus, je ne ferai rien pour vous rattraper, je vous laisserai sombrer. Bon allez, il faut quand même éplucher les légumes. Et votre part, je la donnerai aux pauvres. Eux au moins sont reconnaissants, et ils n'ont pas oublié d'où ils viennent.

*

À la maison, on écoutait toujours Driassa, Khelifi Ahmed, Abdelhalim Hafez. La musique ensoleillait les heures quand le temps paressait, quand la nostalgie s'invitait, elle était souvent là, comme un membre de la famille. Elle berçait les siestes, pimentait les goûters, accompagnait les rêveries inopinées. On était là-bas, tout en étant ici. Il pouvait pleuvoir dehors, à l'intérieur ça sentait la fleur de jasmin, le ras el-hanout, le Selecto. Yamina s'affairait, écoutait, et parfois soupirait : *Li darbatou idou ma ibki*. Tu t'es fait du mal de ta propre main, alors ne pleure pas. Oui, j'étais d'accord pour venir ici, alors je ne vais pas regretter ; maintenant je suis d'accord pour repartir, mais qui va nourrir la famille ?

Korichi en était à sa troisième semaine d'arrêt maladie. Les crises d'asthme s'enchaînaient, ne lui laissant aucun répit. Il restait des journées entières dans sa chambre ou à l'hôpital de Maubeuge, ou encore à la maison de repos. C'était loin, le bon air lui ferait du bien, affirmait le docteur. Alors Korichi mentait aux infirmières, faisait mine de se lever d'un pas alerte : Je veux rentrer chez moi, il faut aller travailler, un homme ça ne reste pas couché comme ça toute la journée, allez mon fils, va signer les papiers, sors-moi de là.

Ça durait quelques jours, quelques semaines, puis ça recommençait. Allez, on retourne à l'hôpital, disait le docteur, on va vous donner de l'oxygène, vous reviendrez comme un jeune homme. Il fallait passer l'hiver, tenir coûte que coûte, avec les beaux jours il y aurait moins d'humidité, on pourrait respirer au grand air, faire le jardin et retourner à l'usine.

Petit à petit, Korichi s'enfonça dans une sorte de lassitude. Il parlait de moins en moins, écoutait d'une oreille distraite, grondait Yamina quand elle le faisait rire – ça pouvait déclencher une crise d'asthme. Il n'allait plus au café, la route c'était trop fatigant, et puis c'était enfumé, impossible d'y rester. Alors ses amis venaient prendre le thé, raconter des histoires d'usine,

donner des nouvelles des uns et des autres, des cancans que Korichi balayait de la main, il avait horreur de ça : Les commérages c'est pour les commères !

On parlait des nouveaux arrivés. Ils veulent te rendre visite, Korichi, mais ils n'osent pas.

— C'est pas grave, j'irai les voir quand j'irai mieux.

— *Inch'Allah*, lançaient les amis d'une seule voix, ça sortait du cœur, ils retrouvaient le sourire, comme si on y était déjà.

— Je vais acheter une voiture, une 404, j'en ai trouvé une pas cher, qu'en penses-tu Korichi ? demanda Nouri.

— Passe d'abord ton permis, répondit Maamar, provoquant l'hilarité.

Korichi retenait son souffle, ne riait pas, mais tapait sa main sur sa cuisse pour montrer qu'il riait avec eux.

— Korichi, je connais un marabout, il peut faire quelque chose pour te guérir, quelquefois il fait des miracles, il n'y a que ça qui marche, c'est sûr tu as été victime du mauvais œil, toi qui étais comme un lion parmi nous, proposa Bachir.

Yamina se méfiait des marabouts. Il s'en trouve des vrais, surtout à Lichana, les autres sont des escrocs. Mais on ne sait jamais, alors va pour le marabout de Bachir. Ça allait coûter un billet, mais si ça marchait ça serait le bonheur. Alors on ferait un *aïch*, qu'on distribuerait aux pauvres, et on demanderait dans nos prières la miséricorde de Dieu. Et un matin, Korichi se lèverait et dirait : Je retourne à l'usine. On serait tellement contents qu'on aurait envie d'applaudir. L'usine, on la maudirait une autre fois, aujourd'hui ce serait la fête, Korichi était debout.

On l'accompagnerait au bout de la rue. Qu'est-ce que tu veux pour ta gamelle ? Oui je serai à l'heure, et même en avance, s'il le faut je n'irai pas à l'école ! Korichi ferait des gros yeux. Mais non je plaisante, tout sauf l'école on le sait bien, on aura des chemises blanches plus tard, je gagnerai beaucoup d'argent, tu n'iras plus à l'usine, tu passeras l'hiver à Lichana, l'air est bon là-bas, tu reviendras au printemps pour le jardin et on ira en vacances à la mer, puis tu repartiras au bled en octobre, pour la récolte des dattes, celles des palmiers qu'on va acheter, cinquante ou cent, on prendra tout ce qui est à vendre. On achètera aussi des gandouras de toile légère, chez le marchand de la rue Didouche-Mourad à Alger, ce sont les plus belles. Les gens à Lichana te salueront respectueusement – Bonjour Si

Korichi, que la bénédiction soit sur toi –, ils diront Il a fait fortune en France, tu les laisseras parler, tu iras vérifier que les palmiers ont bien reçu l'eau que tu as commandée, puis tu iras partager un thé au coucher de soleil avec les anciens, qui raconteront des histoires d'anciens, qui pesteront contre les jeunes d'aujourd'hui, tous des incapables. Tu diras : Ah moi je ne me plains pas de mes enfants, ils s'occupent de leur mère, je n'ai rien à dire. Et puis tu rentreras chez toi, dans la maison que tu auras fait construire à la sortie du village, manger une *chorba*. La fraîcheur commencera à tomber, enfin, et tu diras : Elle est *messoussa* cette *chorba*, elle manque de sel, pour faire enrager Yamina, qui répondra : Oui, comme la vie qu'on avait avant. Tu te rappelleras la vie d'avant, tu te caleras sur un coussin et tu diras : *Hamdoullah*.

*

À la cité, c'était le grand sujet de conversation du moment. Certains disaient que c'était trop beau pour être vrai, d'autres affirmaient qu'on savait ce qu'on avait, à quoi bon changer ? Parce que le Foyer de l'Ouvrier, l'organisme HLM qui gérait les logements pour le compte de plusieurs usines, avait envoyé des lettres disant que des travaux étaient envisagés. Et si c'était un piège pour nous expulser en douce ? Ils disaient qu'ils allaient installer le gaz, qu'ils allaient changer les robinets, un pour l'eau froide, un autre pour l'eau chaude. Ils parlaient de chauffage central, il y aurait de la chaleur dans chaque pièce, avec des radiateurs. Ils racontaient qu'ils mettraient une baignoire dans la salle de bains. Des trucs de riches. Sûr que ça sentait l'embrouille.

À vrai dire, on n'avait pas le choix. Ils ont commencé les travaux au printemps. Des gros bras ont démonté la grosse cuisinière à charbon. On y était attachés : toujours une marmite pour chauffer l'eau, une autre pour mijoter les plats. L'hiver on mettait nos pieds dans le four, on se chamaillait quand l'un de nous y restait trop longtemps. Et dans quoi on allait cuire la *kesra*, le pain, maintenant ? Bien sûr, ce n'était pas amusant d'aller chercher le charbon à la cave, de veiller à ce que le feu ne s'éteigne pas, même la nuit. Mais sa présence massive nous rassurait. Pauvres de nous, sans elle, qu'allait-on devenir ?

Ils ont tout pris, ne restait qu'un espace béant. Puis ils ont posé des tuyaux partout. On nettoyait la poussière le soir, et le lendemain ça recommençait. Et puis un jour, ils ont annoncé qu'ils allaient lâcher le gaz.

Beaucoup étaient persuadés que c'était pour nous asphyxier. En 1940, disaient les anciens, les Allemands ont fait ça pour se débarrasser des Juifs, maintenant c'est notre tour. On ne comprenait pas que les communistes laissent faire ça, au contraire : C'est le progrès, qu'ils disaient !

Peu à peu, ils ont fait ça dans toutes les maisons ; on attendait juste le jour où ils viendraient nous embarquer dans des camions avec nos affaires pour nous mettre dans un train, puis dans le bateau. En attendant, on jouait avec les robinets, chaud, froid, chaud, froid. Ça marchait. On déclenchait le chauffage, on allait tâter les radiateurs et la maison était chaude, même en haut dans les chambres ! On ne passerait plus l'hiver à grelotter sous trois couches de couvertures, avec la buée sur la vitre, et à se rhabiller en trente secondes chrono quand on se lèverait ; le soir, on ne monterait plus les bassines d'eau chaude pour la toilette, les derniers à passer ne trembleraient plus de froid. Même que maintenant, on traînerait dans la salle de bains, on prendrait tout notre temps, comme dans les films.

Le temps a passé, et personne n'est venu avec un camion pour nous embarquer. Il a juste fallu acheter une cuisinière au gaz, avec quatre feux, deux grands et deux petits. Pour le four, il fallait mettre une allumette dans un petit trou en maintenant le bouton pressé, ça faisait une grosse flamme ; ça faisait peur, mais ça fonctionnait. On a vite oublié la grosse cuisinière à charbon. C'est fou comme on s'habitue au luxe.

Le nouveau médecin, le docteur Friart, passait de temps en temps. Alors vous avez le gaz maintenant ? C'est bien, parce que le chauffage au bois et au charbon, c'est une vraie saloperie, ça attaque les poumons, ça consomme l'oxygène dans la pièce... Vous allez voir, ça va aller mieux vos bronchites.

Il nous prescrivit de nouveaux médicaments contre l'asthme, qu'il fallait inhaler quand on avait une crise, c'est vrai que ça marchait beaucoup mieux que les suppositoires. Mais les crises revenaient quand même, au printemps avec l'arrivée des pollens, et l'hiver quand le froid et l'humidité se liguèrent. Et pour Korichi, ça n'a rien changé. Ses poumons étaient abîmés, et ça avait atteint son cœur. C'est pour ça qu'il était toujours fatigué, même quand il n'avait pas de crise. Certains jours, il se levait, faisait quelques pas

et s'accrochait à une chaise. Il montrait son cœur, comme quoi il battait vite. Il se redressait et allait se recoucher, en s'appuyant sur la première épaule qui passait. C'est pas une vie, murmurait-il. Le docteur venait, lui faisait un arrêt maladie pour huit jours, pour quinze, la dernière fois c'était pour trente. Tout un mois. C'est pas une vie, répétait-il, les yeux baissés.

*

Rabbi jib. Dieu pourvoira. Yamina avait ses credo, et rien ne pouvait l'en détourner. Quoi qu'il arrive, garder la tête haute. Pas une journée sans un fou rire général. Pas plus d'une heure dans le silence. Tous les jours une idée, un projet. Pas une semaine sans donner. Se lever le matin et lancer : Quelle belle journée ! même quand, au plus fort de l'hiver, le brouillard vient cogner aux fenêtres. *Aya, noudou !* Allez debout ! Samedi, on va donner une fête. Peu importe le motif. Aujourd'hui, ça sera un *aïch* pour que Korichi retrouve la santé. On tuera un mouton, décrétait Yamina, général en chef de sa tribu. On n'a pas l'argent, disaient les grands. D'accord, on tuera une poule. Branle-bas de combat. Le *aïch*, c'était pour les grandes occasions. On en fera beaucoup pour distribuer des assiettes à la moitié du quartier, aux ouvriers esseulés du Chimique, à Raymond ; on se réglera quand tout sera sorti. À chaque panier qui passait le pas de la porte, Yamina marmonnait une prière silencieuse, levait les deux mains, que Dieu accepte cette offrande, pour ceux qui souffrent plus que nous. Parce que nous, *hamdoullah !*

Il fallait d'abord rouler le blé dur, en faire comme de gros grains de couscous, à la main, saupoudrés de semoule, puis on jetait une poignée d'eau chaude, jusqu'à ce que les grains roulent, légers, dans la *gassha*. Ça, c'était le domaine de Yamina, inépuisable. Les grandes filles, Fatiha et Tokia, observaient, puis s'y essayaient. Un jour viendrait où Yamina dirait : Oui, c'est bien. Mais pour l'heure, il fallait assurer le geste, ferme et fluide, pas une boule ne devait coller à l'autre. Et puis il fallait éplucher les oignons, à faire pleurer tout le quartier, hacher au couteau les dizaines de tomates pelées, et arrivait le moment critique : les épices. Il n'y avait aucune recette écrite, aucun dosage arrêté. Yamina prenait une cuillère à soupe, puis ajoutait, ou pas, une pincée – Voilà, ça suffit, ça se voit à l'œil quand c'est bon...

Le soir, elle regardait sa tablée, ses dix enfants qui se régalaient, ces cinq et cinq enfants, cinq et cinq dans l'œil de Satan, et cela suffisait à son bonheur. On pouvait se resservir – Remue bien parce que les pois chiches sont au fond –, on y trempait des morceaux de *matlouh*, ce pain magnifique qui sortait tout chaud du four, les grands épluchaient les oranges, et après Yamina raconterait une histoire des temps d'avant. Les plus petits s'endormiraient les uns contre les autres, on les monterait sur le dos, et Yamina ferait des invocations pour la santé de Korichi.

On a passé une belle journée, c'est bien ce que je vous disais ce matin. Allez dormir, demain est un autre jour.

*

Bernard, le prof de français, avait parlé d'un concept de la philosophie allemande, le *Zeitgeist*, l'esprit du temps. Ces petites et grandes choses, impalpables, qui finissent par s'agréger, se cristalliser pour devenir des phénomènes de société, qui font l'histoire en train de s'écrire.

Au café, ils l'avaient tous remarqué. Les gens, dans la rue, changeaient quelquefois de trottoir, ils n'avaient plus le regard indifférent d'autrefois, non, leurs yeux étaient plus durs, plus noirs. C'était mieux avant, quand on n'existait pas, qu'on ne nous voyait pas. On travaillait, chacun rentrait de son côté, tout allait bien. Mais à l'usine, il y avait de moins en moins de travail, et les ouvriers français allaient voir le contremaître pour lui dire : À quoi ça sert d'embaucher ces gens-là, à l'allure où ça va, il n'y aura plus de boulot pour nos gamins.

Dans les étages, à la direction, Français ou immigrés, ce n'était pas leur problème. Leur sujet, c'était de réduire le nombre d'ouvriers. Ils avaient un mot pour ça : productivité. Personne ne comprenait. Les gens du Parti traduisaient : Ils vont tailler dans les effectifs pour gagner plus d'argent. Mais personne n'y croyait : ça faisait plus de vingt ans que les usines embauchaient, ça n'allait pas s'arrêter comme ça. On a des crédits, on a acheté la maison, on commence à partir en vacances, et tout d'un coup c'est fini, hein ? Non, inimaginable. Les patrons c'est quand même pas des sauvages, on se connaît tous, on a vieilli ensemble, on est presque comme une famille.

Au café, pourtant, on rapportait que tel atelier avait fermé, que Mabrouk était au chômage...

Ça fait plus d'une semaine qu'il cherche du travail, et il ne trouve pas.

— Une semaine, tu es sûr ?

— Oui, même à la Providence ils lui ont dit non, repasse le mois prochain, peut-être. C'est pareil chez Vallourec, à Sacomas, aux Fonderies. Et puis ils nous donnent de moins en moins d'heures supplémentaires, vous avez remarqué ?

— Oui, oui, c'est ça qui paye le billet du bateau, c'est fatigant, on n'est plus tout jeunes, on va jusqu'à cinquante-huit heures par semaine, c'est beaucoup, pour mille cinq cents francs.

— *Wesh theb*. Que veux-tu, c'est comme ça.

Il y avait toujours un ancien pour s'en remettre au destin, à la fatalité, à la chance – ou à la malchance, le plus souvent. Les plus dégourdis se renseignaient. Il paraît qu'à Paris, ou à Lyon, on trouve du travail, et bien payé. On parlait de Marseille, mais il n'y avait pas beaucoup d'usines. Dommage, là-bas, tu lèves la tête et par temps clair tu peux voir Alger !

Et puis on a pris des habitudes, les femmes se connaissent bien, elles s'entraident, les enfants grandissent, faut pas les changer d'école, on ne sait pas sur quoi ils vont tomber. Et puis ça serait comme si on émigrerait une deuxième fois, dans le même pays. Non, on reste là, ça va aller, *inch'Allah*.

Korichi était comme tous les autres. Fatigué. Une fatigue lancinante, comme une lassitude installée à tous les moments. Partir, rester, il ne savait plus quoi en penser. À vrai dire, il ne pensait plus à rien. Il se demandait juste s'il était guéri ou si une crise allait revenir, le clouer au lit, l'épuiser à nouveau avant de partir comme elle était apparue. C'est à ça qu'il consacrait son énergie maintenant. Il laissait parler Yamina, quand elle évoquait la maison d'Alger qu'elle visitait en paroles, pièce par pièce, il faudrait meubler, tapisser, organiser. Ça partait dans tous les sens, elle était à son affaire. Sors le carnet, *oulidi*, mon garçon, combien il faut économiser pour ça ? Ah... Ce n'est pas grave, on va emprunter, on a toujours remboursé. *Rabbi jib*. Dieu pourvoira.

Elle a eu droit à des malédictions, de quoi brûler en enfer pendant l'éternité, et on a prié pour que Satan lui en rajoute quelques siècles de plus, pour être sûr qu'elle ne sorte pas de sitôt. On la voyait arriver de loin, traînant sa lourde carcasse, respirant bruyamment, et elle s'asseyait sans dire bonjour, jetait un regard circulaire dans la maison, sortait son formulaire et lançait, sans avoir dit un mot auparavant : Je vois que tout va bien ici, c'est bien que vous puissiez vous passer des aides, oui, vous avez même des livres.

Madame Jacqueline, la nouvelle assistante sociale, avait pris sa décision avant même d'entrer chez nous. Elle transpirait la méchanceté de tous ses pores, surtout quand elle disait à Yamina, Madame, je ne comprends rien à ce que vous dites, à l'humilier devant ses enfants.

Yamina répondait : C'est difficile, c'est difficile...

— Ce n'est pas si difficile que ça de parler en français, depuis le temps que vous êtes en France, non ?

— Maman dit que notre *situation* est difficile.

— Bah voilà, ce n'est quand même pas compliqué de parler clairement.

On était tétanisés. Personne n'osait dire quoi que ce soit qui déplaît à Madame Jacqueline, de peur qu'elle se lève précipitamment, comme elle le faisait parfois, en rangeant ses affaires rageusement. On répondait « Oui madame, oui madame », et elle disait à Yamina : Vous voyez, vos enfants sont bien éduqués, manifestement je ne sais pas ce que je fais là.

Et puis elle se levait, la chaise grinçait, on avait peur qu'elle casse sous le poids – Yamina nous avait interdit de nous moquer d'elle – et elle partait sans un mot.

Après sa troisième visite, toutes les aides ont été supprimées. Après la lumineuse Madame Luce, Madame Jacqueline nous a plongés dans les ténèbres. On se demandait ce qu'on avait bien pu dire ou faire pour mériter ça. Qu'est-ce que ça lui coûtait, elle voyait bien que c'était difficile, même dit avec un accent maladroit ? Elle savait que Korichi touchait une paye rabougrie à cause de ses absences. Elle avait vu les livres mais avait ignoré les médicaments, pourtant il y en avait partout, la moitié de la famille avait de l'asthme, ce n'était pas pour le plaisir. Elle voyait bien qu'on ne roulait pas sur l'or, elle aurait supporté, elle, de vivre avec cinq cents francs ? Avec les enfants qui grandissent, qui demandent un franc par-ci, un franc par-là,

qui veulent être comme les autres gosses de la cité, on en a marre de demander crédit au Fami. Mais non, Madame Jacqueline, ce sont les livres qui l'ont choquée. Elle a cru qu'on était riches à cause des livres.

Mais au fond, elle avait peut-être raison : c'est grâce aux livres qu'on lève la tête. Qu'on est fiers. Qu'on ira loin à l'école. Qu'on ne se noiera pas dans le fiel, comme Madame Jacqueline. On aurait pu les maudire, ces livres qui nous avaient privés de cet argent, mais non, on les a lus encore plus frénétiquement, surtout ceux que Madame Luce nous avait donnés, on s'est juste mis à les cacher quand elle venait à la maison. Cela n'a rien changé. Elle remplissait sa fiche et cochait la case : avis négatif.

Allez, *oulidi*, sors le carnet.

C'était reparti. On était au bord du précipice, pas un pas de plus, pas un franc de travers, pas le moindre caprice, même un paquet de bonbons, comme avant. Il fallait tout compter, emprunter, rembourser. C'était reparti pour les macaronis avec cent grammes de gruyère, le grand porte-monnaie qu'on laisse ouvert sur la télé, pas grave il n'y a rien dedans, les voisins qui viennent emprunter eux aussi – Désolé, je te jure je ne peux pas –, Yamina qui racontait quand même ses histoires le soir – Dans les jardins d'Éden voici ce qu'on mange – au point qu'on n'en avait plus faim, et Yamina qui riait, et tout le monde qui riait avec elle, ça passait le temps, on oubliait le petit carnet.

Madame Jacqueline, va brûler en enfer ! Nous on est heureux. Et si tu veux sortir de l'enfer, on dira : avis négatif.

*

À la cité, tous les jeunes qui avaient pu trouver un stage d'apprentissage à quatorze ans étaient casés. Bientôt, tous les seize ans allaient suivre. Déjà, en quatrième, ceux qui n'étaient pas prometteurs, comme ils disent, étaient dirigés vers le collège technique, moins exigeant sur les matières fondamentales, plus axé sur la préparation des métiers. À la rentrée, la moitié des copains avaient vidé les lieux. Ne restaient que les plus motivés, ou les mieux suivis par les parents. Peut-être que c'était plus difficile d'avoir du travail, mais on en trouvait, alors il fallait préparer les bras de demain – drôle d'expression qu'on entendait souvent –, et la prof principale nous disait : Vous savez combien on gagne avec un CAP de chaudronnerie,

ou de tuyauterie, ou de soudure ? Et je ne vous parle pas d'un CAP d'électricité, là c'est le Pérou. Pour tout vous dire, ça gagne plus qu'un professeur qui a fait de longues et difficiles études après le baccalauréat. Sans compter qu'au bout du compte vous pouvez être nommé à Hautmont. Là, c'est le pompon, l'enfer. Mon Dieu que c'est laid ici, n'est-ce pas ?

Certains profs, même avec bac + 5, déversaient leur aigreur sur de jeunes âmes qui n'en avaient pas besoin, sur des têtes ni encore bien faites ni encore bien pleines, que ça pouvait influencer. À la maison, ils disaient : Le prof a dit..., et c'était fini. Rares étaient les familles qui s'opposaient, habitées par une sorte de fatalité souvent présente chez les ouvriers – *Ché comme ça min tiot*, C'est comme ça mon petit.

Que diriez-vous d'un bon petit BEP bien de chez nous ? me proposa la prof principale.

À la fin de la troisième, c'était la gare de triage. BEP, c'était mieux que CAP. Ça promettait de travailler dans un bureau, comme comptable par exemple. Ça pourrait plaire à Korichi. On gagnait sa vie, on pouvait aller à l'usine avec une chemise blanche. C'était tentant. C'était mieux que CAP, mais moins bien que le bac. Mais c'est sûr qu'on n'entendrait plus parler de Tolstoï, de Goethe, de Chateaubriand. Ni d'équations complexes ni des grandes heures de la Révolution. On n'apprendrait plus l'anglais, donc on ne comprendrait rien aux Beatles. Et puis BEP de médecine, ça n'existe pas, or Yamina voulait que son garçon soit docteur. Tout sauf l'école. Je vous pardonnerai tout sauf de mal travailler à l'école. Et aller dans la mauvaise école, ça revenait au même.

Je voudrais aller au lycée, madame.

La prof principale l'a mal pris : On sait mieux que vous ce qui peut vous correspondre, ce qui est dans votre intérêt, nous avons été formés pour cela. Que cela vous plaise ou non, la décision du conseil de classe est prise. Nous avons émis un avis pour vous orienter vers un BEP. Donc, votre inscription dans un lycée est impossible.

Effectivement, tous les lycées se sont fermés, les uns après les autres. Il fallait se rendre à l'évidence. Après tout, comptable, ce n'est pas si mal. Ce n'est pas parce que des rêves ont été éteints qu'il faut désespérer. Et le feu peut reprendre des cendres encore chaudes. Lève-toi tôt le matin, et tu mangeras des beignets, disait souvent Yamina. Travaille et accroche-toi. *Mektoub bel khafzet*, lança-t-elle ce jour-là. Le destin, oui, mais on se

bouge. C'était son leitmotiv, un grand classique. Ça voulait dire : mobilisation ! On ne se laisse pas abattre ! En avant !

Une semaine plus tard, M. Briand, qui avait été muté à Dourdan, du côté de Paris, répondit à la lettre que je lui avais envoyée comme une bouteille à la mer. *Va voir le proviseur du lycée de Landrecies, c'est un ami, sait-on jamais...*

C'est ainsi que la corporation des comptables perdit un élément prometteur. Dans le quartier, les amies de Yamina posaient des questions. C'est quoi le lycée ? Il n'est pas malade, au moins, ton fils ?

Yamina souriait. Peut-être qu'il est malade. Mais là où il va, il va peut-être guérir, on y soigne l'ignorance.

*

Partir au lycée, c'était un arrachement. Quitter la famille, les petits. Laisser Yamina gérer seule la maison. Korichi alternait les semaines de répit, quelques jours à l'usine, et les soins, à l'hôpital ou dans une maison de repos. Et puis, le lycée ça faisait des frais : comment trouver l'argent pour payer le train, la cantine, les livres ? Laisser ma bande de copains, Gérard, Yves, Claude, Daddy : on aimait bien se retrouver en fin d'après-midi, dans la cave de Gérard, la musique à fond, à rêver de lendemains qui chantent, surtout Gérard qui voulait suivre les pas de Johnny. Et laisser Cathy.

Ils étaient arrivés l'hiver dernier, avaient obtenu la maison juste à côté de celle de Raymond. Ils étaient discrets, on les voyait à peine, on ne les entendait jamais. En hiver, on apercevait, engoncées dans leur manteau, les deux sœurs toujours ensemble aller à l'école, puis elles revenaient, la tête enfouie dans leur bonnet. Mais un jour, le printemps est revenu, d'un coup. Il a fait beau tous les jours. Les enfants piaillaient dans la rue, les parties de foot reprenaient, en maillot et en short. Et puis Cathy, l'une des deux sœurs, est apparue. Elle était d'une beauté immédiate, comme une source jaillissante, comme un rayon de soleil transperçant les nuages. Tant de beauté, ce n'était pas normal, dans cette ville, cette cité, cette rue. On se

disait que c'était comme un mirage dans le désert, on avancerait et ça disparaîtrait. Mais non, elle était vraiment là.

Souvent, elle sortait à 17 heures, après le goûter, au bras de sa maman ; elles remontaient la rue puis rentraient. Peu à peu, la nouvelle se répandit : la plus belle fille du monde habite rue des Chênes. On l'attendait à la sortie du collège, pour voir. Ils étaient quelques-uns à la suivre jusque chez elle. Ils attendaient, et les autres arrivaient, parce qu'à 17 heures elle sortirait – avec sa maman, certes, mais elle sortirait. Certains jours, ils étaient dix, vingt, trente au bout de la rue. Cathy papotait avec sa mère, souriait, riait parfois, toujours joyeuse. Puis elle rentrait. Les garçons repartaient, cela suffisait à leur bonheur. Elle sortait à 17 heures quoi qu'il arrive, simple, souriante, ignorant l'agitation qu'elle provoquait.

Le temps passait, c'était une jeune fille maintenant, un papillon qui virevoltait et finirait par se poser sur une branche. Au bout de la rue, les garçons s'enhardissaient : Alors, tu as choisi ?

— Oui, répondait-elle, dans un rire accablant, avant de poursuivre son chemin sans donner de nom.

Tant pis. Et tant mieux, tous les rêves étaient encore permis.

Elle me souriait, comme à tous les autres. Puis elle se renfrognait : Tu n'as rien à me dire ?

Elle me lançait des regards noirs, me répondait sèchement, sa maman la rabrouait : Ne sois pas si méchante avec lui. Et elle passait son chemin, comme si elle avait été déçue.

Puis on se retrouvait, chacun à sa fenêtre, la maison de Raymond entre nous, et elle retrouvait son sourire, me montrait les pochettes des disques qu'elle écoutait.

Elvis Presley, tu connais ?

— Oui, j'habite *À l'hôtel des cœurs brisés*.

Elle a ri. Moi j'aime bien *Love Me Tender*, c'est ma préférée, répondit-elle. Pas toi ?

— Pas trop, c'est un peu mou, non ?

Durant des heures, ça tourna en boucle dans ma tête : et si elle avait fait une allusion ? Non, pourquoi se torturer avec une folle espérance, c'est juste une belle chanson, elle a raison. Et puis à quoi sert-il de dépenser de l'énergie à séduire une fille qui a la cité, c'est-à-dire le monde entier, à ses

pieds ? Il faut savoir mesurer ses ambitions, avoir des rêves raisonnables. Cathy était hors d'atteinte. Elle n'était pas pour moi. Et ce n'était pas grave, on se contentait d'un sourire et on se disait que la vie était belle. Et demain serait un autre jour.

Pour Cathy, il fallait être le meilleur, le plus fort, le plus drôle, le plus riche peut-être, le plus prometteur sûrement. Un surhomme comme il n'en traîne pas beaucoup dans la ville. Peut-être qu'elle prendrait quelqu'un de Maubeuge, ou même de Lille, à cent kilomètres, tellement loin qu'on ne savait même pas comment y aller.

Mais en réalité les choses étaient beaucoup plus simples. Elle avait écouté les palpitations dans sa poitrine, senti la chaleur qui lui montait aux joues, et – sa mère lui avait fait remarquer – ses yeux qui brillaient quand elle le voyait.

Gérard déboula à la maison : Tu as loupé quelque chose ! Allez viens, ça y est, elle a parlé, elle l'a dit devant tout le monde. C'est toi qu'elle a choisi !

Dès lors ce fut le vert paradis des amours adolescentes, des serments éternels et des découvertes frémissantes, des promesses d'un jour qui feraient, peut-être, les regrets de toujours. Le bonheur de s'être trouvés, les petites joies qui se frotteraient les unes aux autres. Les heures à s'attendre. Et le jour qui se lève, radieux qu'il vente, pleuve ou neige, quand sa silhouette apparaît au loin. Tout devenait beau, même la rue des Produits-Chimiques, où on arrivait après avoir traversé le petit bois. Cela rendait ivre, la vie pouvait être si belle, mais si fragile, accrochée à un sourire, un regard qui disait : je suis avec toi. Un regard qui rend invincible, qui offre une confiance en soi infinie, oui, tout est possible, plus rien ne me fera peur. J'étais prêt à accueillir toutes les défaites, et à affronter toutes les victoires.

Cela finit par arriver, on ne saura jamais comment, aux oreilles de Yamina. Il faisait beau, alors elle était comme souvent prise d'une sourde nostalgie, à l'heure du café, qu'elle se voyait prendre sous le figuier, à Alger. Tu sais, lança-t-elle, Zineb, elle est belle, elle aussi.

Elle aussi. Deux mots qui trahissaient qu'elle savait, bien que la pudeur l'empêche d'en dire plus. Zineb, sa nièce adorée, qui portait le même prénom que sa mère, qui venait se lover contre elle et ne la quittait pas d'une semelle dès que Yamina arrivait au port d'Alger. Elle l'attendait, elles

pleuraient toutes les deux, Zineb avec son visage d'ange, elle l'appelait *youma*, ma petite maman, même devant sa vraie mère, qui haussait les sourcils. Zineb qui la faisait rire, qui lui apportait un verre d'eau fraîche avant même qu'elle ait soif, Zineb, la chose était entendue, serait la promesse de son grand fils.

Oui, elle est belle aussi. On verra quand j'aurai fini mes études, qu'en penses-tu ?

Zineb était loin, très loin. Et à 17 heures, tout à l'heure, Cathy ramasserait ses cheveux en arrière et rappellerait que le paradis est ici, tout proche, il suffirait d'un regard pour prouver qu'il existe, pas besoin de traverser les mers lointaines, juste la rue. Pas besoin de rêver à l'avenir, juste goûter au présent.

*

Quand on se couche avec les poules, on se réveille en caquetant.

Yamina aimait envoyer des proverbes en passant, l'air de ne pas y toucher. Ces messages lancés à l'encan, on les comprenait tout de suite, ou plus tard, ou jamais, ce n'était pas son problème. Elle disait le fond de sa pensée, juste un conseil, on en ferait notre miel ou la sourde oreille, mais c'était dit.

Elle sentait bien que ses enfants parlaient de plus en plus en français à la maison, même quand Korichi était là, qu'ils avaient des amis de toutes sortes, qu'ils ne cherchaient plus Le Caire à la radio mais écoutaient le hit-parade sur Europe 1, qu'ils allaient en traînant les pieds aux cours d'arabe de l'Amicale dont ils rapportaient des mots qu'ils ne comprenaient pas, qu'ils voulaient des vêtements à la mode, des jupes de plus en plus courtes et des pantalons si larges en bas. Et puis au bled on se moquait d'eux, les jeunes étaient reconnus tout de suite, dès la première phrase prononcée, ils ne savaient pas rouler les *r*, ça les faisait rire, là-bas, les *migris*.

C'était une nouvelle race, ni français ni algérien ; les *migris*, à la fois enviés et méprisés, étaient de partout et de nulle part. Algérien en France, Français en Algérie. Les *migris*, c'étaient des milliardaires, la preuve ils rentraient parfois avec des voitures chargées de savons Bébé Cadum, de litres d'eau de Cologne, de mètres et de mètres de tissu. Ils se faisaient avoir quand ils changeaient l'argent et ne s'en apercevaient même pas, sortaient un billet de cent dinars pour payer le pain, offraient des glaces à

tous les cousins, demandaient aux marchands de livrer à la maison jusqu'à cinq bouteilles de Selecto qui avaient trempé dans la glace tout l'après-midi, et chez le boucher ils exigeaient de l'agneau – le mouton, ça un goût trop fort. Les *migris*, c'étaient des Américains en Algérie, mais quand ils rentraient, ils redevenaient ce qu'ils étaient avant les vacances : des bougnoules en France. Les contremaîtres continuaient d'éructer, les ouvriers répondraient « Oui monsieur » comme toujours, « Oui chef », feraient leurs dix heures et rentreraient fourbus. Les enfants iraient à l'école, ou au collège, avec des habits neufs, la besace lourde de livres et de cahiers vierges, et fredonneraient la dernière chanson de Michel Polnareff – *On ira tous au paradis, on ira...*

La France attirait toujours, qu'on y soit déjà ou qu'on songe à y aller. On la maudissait, l'exil était si cruel, et toutes ces années qui passent, qui partent en emportant avec elles jusqu'à la lumière – certains jours d'hiver le soleil ne se lève pas. La France, on la bénissait quand le docteur venait apaiser une crise d'asthme ; les médicaments étaient gratuits, on les apportait même à la maison – au bled, ils ne voulaient pas le croire ; et les instituteurs s'occupaient des enfants et leur apprenaient à lire et à écrire. Il y avait même des M. Briand qui avaient des rêves pour nous, on n'en revenait pas. Alors, certains jours, on oubliait qu'on était des bougnoules.

L'école et la télé nous avaient fait découvrir qu'il existait des villes, et même des pays, en dehors de la cité. Cathy fredonnait une chanson en boucle depuis des jours, depuis des semaines, elle avait même acheté le disque de Charles Aznavour : *Nous irons à Vérone, un beau jour tous les deux*, qu'elle chantonnait, ça la mettait de bonne humeur. Elle a fini par se procurer une carte d'Europe, elle avait pointé la ville d'une petite croix au stylo-bille bleu. Regarde, c'est là, à côté de Venise, l'an prochain, on ira, tous les deux.

— Non, moi je veux aller là, à Liverpool, on verra les Beatles, les magasins ont peut-être des chansons qu'on ne connaît pas ici.

— Ce n'est pas un pays de vacances, il fait froid, encore pire qu'ici. Non, on ira à Vérone, et on enverra des cartes postales aux parents, et à mes copines.

Il faut économiser, on va aller au bled l'an prochain, dit Yamina. On va aller goûter au paradis, même un petit mois, ça nous aidera à tenir toute l'année. La chaleur fera du bien à votre père, et à nous tous. Zineb nous fera ce petit plat que j'aime tant, elle m'a envoyé une lettre : *Ma youma*, ma petite maman, je me languis de toi, quand viendras-tu, qu'elle m'a écrit. On ira à Alger, on verra la mer, elle est tellement bleue, cette couleur a été inventée par Dieu pour nous apaiser, et puis on ira à Lichana, peut-être qu'on trouvera une jolie maison, on l'achètera, ça fera une maison à Alger pour l'été, où on profitera de la brise de la mer le soir, et une maison à Lichana pour l'hiver, vous vous occuperez des dattiers, on sera riches, et au paradis. Qu'en dites-vous ?

*

L'usine suscitait comme une attirance morbide. On avait beau entendre les ouvriers raconter ce qu'il s'y passait, ce n'était pas pareil que de le vivre. On voyait bien que tous en souffraient, mais personne ne s'en plaignait. Parce que la plus grande joie, c'était de poser son salaire sur la table, à la fin du mois. Et après, aller faire des achats, le samedi, pour les enfants, pour la maison. La paye, ça calmait tout le monde, et ça effaçait la fatigue, le temps qui passe, le mal de dos, l'angoisse de manquer. Les anciens se souvenaient des temps de grande misère, et ils étaient heureux d'entendre des pièces de monnaie tintinnabuler dans leur poche : ils avaient l'impression d'être tirés d'affaire, ça les rassurait, et tant pis s'il fallait s'esquinter la santé pour ça.

L'été, c'était notre tour de gagner de l'argent. On trouvait du travail, un peu partout, il fallait remplacer les gens partis en vacances. Pas dans les bureaux, même si on était au lycée : c'était réservé aux enfants des grands chefs. Parce que si on y embauchait des enfants d'ouvriers, ils pourraient y prendre goût, savoir à quel point c'est agréable d'arriver à 9 heures, de s'asseoir à un bureau, de se rendre compte que c'est facile, que ce n'est pas fatigant, de sortir à la pause en bombant le torse sous une chemise blanche bien repassée, oui ils pourraient y prendre goût...

C'est Kaddour qui m'avait trouvé un travail aux Glaces de Boussois, une immense usine qui fabriquait du verre. Ils m'avaient affecté à l'équipe

entretien. Quand je suis arrivé, le gros Robert m'a dit : Tu sais comment ça se passe, hein ? Tu payes d'abord ton coup.

Je lui ai donné toute ma fortune, une belle pièce de cinq francs, toute brillante, elle sortait de la banque, toute neuve, tellement belle qu'on n'avait pas envie de la dépenser. Il est revenu avec trois bières. Désolé, petit, la machine n'a pas rendu la monnaie, et il n'y avait plus de limonade.

De l'art de se faire avoir comme un bleu. René m'a regardé d'un air de dire : Oui, c'est un salopard, c'est comme ça.

Bon, allez, il faut taper dedans. Tu vois le petit tunnel, là ? Tu prends une brosse, une pelle, un seau, tu remontes le tunnel et tu ramasses la poussière de verre qui tombe du tapis roulant. Parce que s'il y en a trop, ça bloque le système. Tu y vas à quatre pattes, sur les genoux, avec ton gabarit ça ira, moi je ne peux pas, j'ai même pas y mettre un pied.

Ça l'a fait rire, Robert.

Le plus difficile, au début, c'est de maîtriser la notion de temps. Surtout ne pas compter, le matin, le nombre d'heures qu'il reste jusqu'à la délivrance. Surtout ne pas penser au temps qui passe. Imaginer la dernière minute, quand on posera les outils, qu'on fera mine de les nettoyer, qu'on les rangera dans l'armoire. Dehors, il fait beau, c'est l'été, on va vers la gare d'un pas alerte. Parce qu'à 17 h 30 Cathy sera là, au bout de la rue, fera un signe de la main, souriante, soulagée, comme si je revenais de la guerre.

Plus les jours passaient, plus je me couchais tôt. Je bâillais déjà alors que la télé ne faisait que commencer. Je calais le réveil à 5 heures. Il ferait déjà jour, ou presque, la ville serait encore plongée dans le silence, il n'y aurait que les ouvriers dans la rue, on se faisait signe, bon courage par-ci, bon courage par là. Pas un mot de plus, ça ne sert à rien. Ne pas compter. Plus que dix heures avant de revenir à la maison. Ne pas compter.

À l'école, les insultes racistes étaient assez limitées, toujours les mêmes : « *sidi* » marquait la différence, on n'était pas du même monde ; avec « *bougnoule* » on montait en gamme, avec une note d'agressivité plus ouverte, teintée de mépris, de rejet, excluant tout débat. À l'usine, ça a été une vraie surprise. Le panel était beaucoup plus large, plus imagé, plus méchant peut-être mais dénué de toute ambiguïté : « *gris* », « *melon* »,

« crouille ». Il paraît qu'ils ont rapporté ça de leur service militaire en Algérie. Robert employait ces mots indifféremment pour désigner toute personne, pourvu qu'elle soit basanée. Le prends pas mal, toi t'es un bon garçon, mais eux, hein... Cela mettait René hors de lui. Il paraît qu'ils en sont venus aux mains plus d'une fois.

René, c'était l'intrus dans l'équipe. À la pause, il s'approchait, demandait : Qu'est-ce que tu lis ? Et partait dans de longs développements, citant poètes et philosophes, Aragon et Proudhon, Victor Hugo et Bakounine. Ne prête pas attention à ces crétins, qui par ailleurs sont des victimes du capitalisme.

René était intarissable sur les patrons. Quand il en parlait, pris d'une haine soudaine, il avait un regard noir, ses mâchoires se crispaient. J'ai cinquante-quatre ans, encore plus de dix ans à tirer pour la retraite. Dix ans ! J'avais vingt ans en 1936, j'étais à la mine, du côté de Douai. On a fait grève, on a tenu. Ce n'était pas facile. Mais on a gagné. Après, on est redescendus au fond. Les patrons des Houillères, ce n'étaient pas des tendres. On avait gagné, mais ils nous le faisaient payer... C'était comme ça, ils exploitaient le charbon et nous avec, et nous on trimait, les rôles étaient bien répartis, c'était l'ordre des choses. Et puis la guerre est arrivée, en 40. Les Allemands ont occupé la région, tu remarqueras que je ne dis pas « les Boches », comme tous ceux de ma génération. Et là, j'ai vu les patrons collaborer, c'en était écœurant. Tout le charbon partait en Allemagne. On manquait de tout, on avait faim, on avait froid, même pas un savon pour se laver. Et quand on a protesté, tu sais ce qu'ils ont dit ? « Allez voir le youpin, il va vous donner du pain. » Tu sais qui était le youpin ? Léon Blum ! Ils tenaient leur revanche sur le Front Populaire. Ça m'a dégoûté. J'ai tracé la route, je suis parti, les camarades avaient besoin d'un coup de main à Maubeuge, dans les réseaux de Résistance. C'est comme ça que je me suis retrouvé là. Mais le pompon, c'est quand de Gaulle est venu ici, en 1959. Ils étaient tous là, les patrons, alignés en rang d'oignons, ils saluaient bien bas, beaucoup d'entre eux avaient été des collabos, et là, tranquilles, la mine réjouie, ils saluaient, et saluaient encore l'homme de la Résistance, on aurait dit qu'ils en ressortaient absous, comme quand le pape fait le signe de la croix, ils sont rentrés chez eux comme si de rien n'était. Ça m'a dégoûté. Je n'ai aucun respect pour eux. Aucun.

René serrait les mâchoires. La colère n'était pas près de s'éteindre. On est tous dans la même barque : il y a eux, les goinfres, et il y a nous, les damnés de la terre.

Le dernier jour du contrat, fin août, on approchait des quatre heures, le vendredi on finit une heure plus tôt, Robert a élevé la voix : Tu connais la tradition, le dernier jour, on paye son coup.

Il a eu sa bière, mais pas question de lui donner une belle pièce de cinq francs. René m'a serré la main, plus longtemps que d'habitude. Tiens, ça c'est pour toi, tu l'ouvriras quand tu seras chez toi.

À la maison, j'ai défait le paquet. C'était un disque, un petit 45 tours, avec quatre chansons : *La Marseillaise*, *La Carmagnole*, *L'Internationale* et *Le Chant du départ*. Avec un gros titre : *Chants révolutionnaires*, en rouge, et une image, *La Liberté guidant le peuple*, d'Eugène Delacroix.

*

Oui il a raison le chanteur, laissons entrer le soleil, ouvrez les fenêtres, oui nous aussi on mérite le bonheur. C'était la Yamina des grands jours, exaltée, qui distribuait l'énergie, qui rectifiait les mines renfrognées, redressait les âmes avachies. Le soleil est là, tout va bien, disait-elle à tout bout de champ, pour s'en persuader elle-même, mais aussi pour éviter que le bateau sombre. Car, elle le savait, tout n'allait pas bien.

On a reçu une lettre recommandée, qu'on est allés chercher à la poste. Quinze jours plus tôt, Madame Jacqueline, l'assistante sociale, était passée et on avait haussé le ton : Vous voyez bien que c'est difficile, Korichi n'est pas là, il est à l'hôpital d'Avesnes depuis trois semaines...

Elle avait levé les yeux au ciel. Oui, oui je sais bien, qu'elle a dit, il n'est pas handicapé non plus, faut pas qu'il s'écoute, hein, parce qu'on va pas s'en sortir.

Ça aurait dû nous alerter, elle était encore plus froide que d'habitude, rien ne la touchait, elle est restée encore moins longtemps que d'ordinaire, comme si ça l'ennuyait vraiment de parler avec nous. Non, ça ne peut pas continuer comme ça, avait-elle conclu avant de partir, sans dire au revoir, comme toujours.

Nous sommes au regret... C'était une lettre de l'usine. Ils disaient qu'après étude du dossier, ils avaient décidé de licencier Korichi, pour absences répétées et prolongées.

On a lu et relu la lettre. Elle était brève, il n'y avait rien de méchant, pas de reproches, pas d'insultes, pas de réprimandes. C'était une lettre simple, on se la passait demain en main, on essayait de tout comprendre, de lire entre les lignes. Peut-être que c'était juste une menace, pour nous faire peur, pour accélérer son retour ? Peut-être qu'il suffirait qu'on la lui lise pour qu'il guérisse d'un coup, tel un marabout qui fait l'imposition des mains sur la tête ? Est-ce cela leur intention ? Pas vraiment. Ils n'ont pas écrit : nous envisageons. Ils ont écrit : nous avons décidé. Yamina a tranché : C'est une lettre, c'est un bout de papier. Faites en sorte qu'un autre bout de papier dise que tout va bien, que c'est une erreur, allez, en avant ! *Rabbi Faraj !* Dieu nous inondera de sa lumière. Regardez la fenêtre, le soleil entre dans la maison, laissez-le entrer, tout va bien !

On a organisé une délégation. Les trois aînés, bien habillés, on est allés voir Monsieur D., le chef du syndicat, chez lui, le soir. On connaissait sa maison, il avait un jardin devant avec des fleurs et un grand jardin derrière, c'était une belle demeure, on voyait bien qu'il avait réussi dans la vie. On savait où il habitait, parce que le samedi, il disait à Korichi : Alors demain c'est dimanche, vous faites du couscous ? Le message était clair. On lui apportait deux belles assiettes, souvent avec de la viande, et des merguez, parce qu'il aimait les merguez. Il rapportait la vaisselle le lundi à l'usine, pas toujours nettoyée. Et puis il faisait attention à Korichi, parce qu'il était bobineur. C'est lui qui était au début de la chaîne, il introduisait les lames d'acier dans la machine, puis il faisait des soudures. Alors quand le syndicat décidait une grève, il suffisait d'aller voir Korichi. Celui-ci appuyait sur le bouton rouge, et ça s'arrêtait. Toute l'usine était bloquée. C'est bien, camarade, qu'il lui disait.

On s'est présentés chez lui, la nuit était tombée, il faisait froid. Monsieur D. a ouvert la porte, il était en pantoufles, il a tout de suite vu qu'on avait les mains vides, et on n'était pas dimanche. C'est pour quoi ?

On lui a montré la lettre.

— Oui, je sais, c'est pas des marrants les patrons.

— On ne pourrait pas leur demander de changer d'avis ?

— Non, je suis désolé, on ne peut rien faire. Allez, bonne soirée.

Il a refermé la porte. On est restés là un bon moment, sans bouger, sans parler. On pensait tous la même chose : comment raconter ça à Yamina ? Comment revenir à la maison en vaincus ? Elle qui était si fière de ses enfants, ils allaient la tirer de là, ils allaient faire des miracles, ils allaient affronter le patron, le contremaître, leur retourner la tête, bien sûr que c'est une erreur, bien sûr qu'on le garde, même qu'on va l'augmenter, parce que ce n'est pas une vie ce que vous gagnez, on va parler à l'assistante sociale, oui elle exagère, elle est trop dure avec vous. Les enfants de Yamina sont allés à l'école, ils travaillent bien, ils sont sages, ils parlent bien le français. Allez, on déchire cette lettre, on n'en parle plus. C'est du passé. Comment dit-on chez vous ? *Li fat mat !* Ah oui, c'est ça. Ce qui est passé est mort. Allez, on tourne la page. On va même la déchirer. Et même que Monsieur D., le chef du syndicat, il dira : Ça n'a pas été facile avec le patron, mais je sais comment lui parler. On se voit dimanche, hein ? N'oublie pas les merguez, gamin !

En rentrant à la maison, Yamina a tout de suite vu qu'on n'avait pas posé des lauriers sur nos têtes. On a gardé le manteau un bon moment, on était frigorifiés. Et puis il fallait rester couverts, parce que l'ambiance allait être glaciale.

— Alors ? demanda Yamina.

— Il a dit qu'il allait en parler au patron.

Quoi d'autre que de mentir, un peu, pour la bonne cause, pour ne pas accabler Yamina.

Elle s'affaira, à préparer à manger, couper le pain en tranches, écraser les carottes pour les petits. Tu as fini tes devoirs pour demain ? La vie est belle, on a à manger ce soir, que demander de plus ? Demain c'est samedi, je vous ferai des gâteaux, et on épluchera les légumes pour le couscous du dimanche. Attention, prévint-elle, nous avons un grand, grand problème : le bocal à piments est presque vide.

*

Éteignez la télé !

Yamina allait parler. Ça bouillonnait dans sa tête, l'air de rien. On savait qu'elle allait parler, qu'on aurait honte de nos pensées médiocres dès

qu'elle aurait prononcé la première phrase, qu'elle allait nous élever, qu'on allait grandir par la seule force de ses mots. Yamina avait pris une petite assiette de cacahuètes. Elle les épluchait, et les distribuait.

Kol hotla fiha kheir. Elle avait décidé de commencer par un de ses grands classiques. Tout obstacle masque un bienfait. Ne jamais se laisser abattre, mépriser les revers, les traiter par l'intelligence. Les affronter, ou les contourner. Les détruire avant qu'ils ne nous détruisent. Ne pas abdiquer, ça c'est pour les faibles, nous, les descendants de la tribu des Zaatcha, on garde la tête haute, quoi qu'il arrive, et on a confiance. Si vous êtes unis, si vous faites ce qui est juste, alors rien ne vous arrêtera.

On s'est tous redressés sur nos chaises. Yamina avait un plan, on était sauvés.

D'abord, pas un mot à votre père. Il faut qu'il se rétablisse, bientôt, *inch'Allah*. Les mauvaises nouvelles aggravent les maladies, il faut lui dire que tout va bien, ça va l'aider à mieux respirer. Ensuite, toi tu vas aller voir M. Damien. Les gens de l'usine, ils vont avoir peur de lui, c'est sûr, c'est le maire quand même. Ensuite tu vas aller voir le patron, et tu vas lui rendre sa maudite lettre. S'il ne veut pas la reprendre, tu lui dis qu'il y aura une grève générale dans l'usine, et dans toutes les usines d'Hautmont. Toi tu vas aller à Paris, à RTL, tu sais, celui qui parle du tiercé le dimanche, il a une voix gentille. Tu lui dis qu'on l'écoute, qu'on joue toujours les numéros qu'il dit, et tu lui expliques ce qu'ils font aux gens qui l'écoutent le dimanche. S'il parle de votre père dimanche prochain à la radio, imaginez la honte qui s'abattra sur le patron. Moi je vais réunir les femmes de la cité, je vais organiser la révolte ; à la Zaatcha, ce sont les femmes qui ont encouragé les hommes à se battre ; elles vont pousser leurs maris à se poster devant l'entrée des usines pour empêcher les ouvriers de rentrer. Je vous le dis, la semaine prochaine, tout cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

On est restés cois. Le silence était pesant. Yamina reprit la parole : Vous réfléchissez à comment faire, c'est bien !

Personne ne répondit, il fallait juste attendre que la tornade passe.

Puis je tentai une solution plus raisonnable : J'ai dix-sept ans maintenant, je peux aller travailler, j'en ai le droit. Parce qu'on n'a plus les aides de l'assistante sociale, on n'a plus le salaire de l'usine, il ne reste que les allocations familiales, ça ne suffira pas.

Yamina explosa, comme un ouragan soudain : Jamais, tu m'entends, jamais ! Elle hurlait, ça nous a effrayés, elle qui n'élevait jamais le ton. Elle avait maintenant des larmes qui coulaient, on ne se souvenait plus de la dernière fois où on l'avait vue pleurer. JAMAIS ! Personne n'arrêtera l'école. On n'a pas fait tout ce chemin, on n'a pas enduré l'exil, toutes ces misères, pour que vous alliez à l'usine. Moi vivante, ça n'arrivera pas. Je ne veux pas que mes enfants aillent s'humilier pour une bouchée de pain, s'abîmer la santé, regardez ce qu'ils ont fait à votre père, je ne veux pas que vous vous leviez à 4 heures du matin, sortir dans la nuit noire, dans ce froid qui gèle les rêves qu'on a eus pendant le sommeil, et puis marcher comme des ombres, comme des esclaves, comme des animaux. *EBEDEN !* JAMAIS, tu m'entends, JAMAIS !

*

C'est bon pour *l'gardin*. Raymond, à sa fenêtre, Gitanes maïs au bec, se réjouissait de la pluie qu'annonçaient de timides gouttes.

Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Yamina, qui prenait l'air dans la cour. Elle leva les yeux au ciel, exaspérée. Toute cette eau toute l'année, et il en faut encore ? Et ils sont contents quand il pleut ? Cette pluie qui frappe les visages, qui troue la peau, qui fait courber le dos dans la rue, qui apporte la grisaille et la tristesse ? Et le vent qui la ramène sur toi par rafales, pour être sûr que tu rentreras chez toi bien trempé, pour être certain que tu attrapes une bronchite, et les chaussettes mouillées, et les chaussures déjà vieilles à peine achetées. Ah, dans ma jeunesse, la pluie, la pluie ! C'était une bénédiction, c'était une fête. L'eau tombait, chaude, sur le visage, on était au paradis, on courait, on riait, la pluie, la pluie ! Même que les petits prenaient du savon et se lavaient, c'était une douche naturelle, juste pour amuser les enfants, parce que là-bas on n'a pas besoin de la pluie, on creuse et l'eau jaillit, les anciens disent que sous le désert se niche un océan, la preuve c'est qu'on trouve des coquillages. Des coquillages dans le désert !

Yamina était intarissable quand elle parlait de son oasis, pays de cocagne, on écarquillait les yeux. Un jour on y retournera, vous serez heureux, on la croyait sur parole, on le verrait bientôt, le paradis sur terre, et peut-être qu'on aurait la chance qu'il pleuve, et elle dirait : Sortez tous, la pluie, la pluie !

Korichi est rentré ce jour-là. Un jour d'automne. On détestait l'automne, c'était la promesse de l'hiver, la rentrée scolaire, la fin de l'insouciance estivale, les fruits qui s'épuisent, les légumes qui s'étiolent dans le jardin, les vacances qui ne sont plus qu'un souvenir, finies les parties de foot qui durent tout l'après-midi, quand on rentre en sueur, qu'on étanche la soif à même le robinet.

Korichi s'est assis sur le fauteuil, il a gardé longtemps sa veste vert et marron, regardant en silence les murs de la maison et souriant aux enfants qui étaient là, autour de la table, on attendait qu'il parle, qu'il demande quelque chose, n'importe quoi, et on se précipiterait pour le lui apporter. Mais rien ne sortait de sa bouche. Il hochait la tête, muré dans son mutisme. Les mains posées sur ses genoux, il se taisait, comme un vieux lion fatigué.

Le docteur est passé le lendemain. Alors, vous êtes prêt, monsieur Saifi ?

C'est comme ça qu'on a appris que Korichi allait repartir à l'hôpital de la grande ville, à Lille, pour y être opéré. Son cœur est devenu trop gros, expliqua le docteur, à cause des bronchites et de l'asthme. L'opération devrait lui faire beaucoup de bien, si ça marche il pourra mieux respirer, il retrouvera la forme après un mois de convalescence, c'est pas une petite opération non plus, et il sera de retour à la maison, hein monsieur Saifi ?

Korichi hocha la tête, il s'en remettait au médecin, et à Dieu. Oui, je suis fatigué, finit-il par admettre.

À table, il toucha à peine à la chakhchoukha que Yamina avait préparée, c'était son plat préféré. Il découpa les oranges quartier par quartier et les distribua aux enfants, comme avant. Ça nous a rassurés, on était contents : il était de retour, avec nous. Personne ne parlait, à part Yamina qui racontait des histoires de voisinage, en imitant les uns et les autres, ce qui a fini par nous faire rire, tous, même Korichi.

Après sa sieste, il est sorti, a regardé le jardin, la main appuyée sur l'épaule de son grand fils. On est en quelle année, dis-moi ? En 1973 ? Ah, ça fait vingt-cinq ans que je suis arrivé en France, à cette période-ci, c'était l'automne. N'oublie pas d'arroser la menthe, sinon elle sèche, il faut qu'elle pousse, on sera bien contents d'en avoir quand il fera froid, c'est en été qu'on prépare l'hiver. Et puis il faudra bien bêcher au printemps prochain, la terre donnera plus. La terre donne si on s'occupe d'elle, c'est tout ce qu'elle demande, il faut de bonnes graines, et des soins, et de la patience. Ça va à l'école ? L'école, c'est comme la terre. Tu plantes de bonnes

graines dans ta tête, et ça finira par fleurir. Tu plantes aujourd'hui, tu récolteras demain. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous. Quand je ne suis pas là, il faut que tu veilles sur tes frères et tes sœurs. Et sur ta mère. Vous grandirez, et vous oublierez, vous aurez une vie meilleure que la mienne, c'est tout ce que je voulais quand je suis venu dans ce pays. Ce n'était pas facile, mais j'ai planté un jardin, et je voudrais le voir fleurir. Mon jardin, c'est vous.

OceanofPDF.com

Save Our Souls

C'était la première fois qu'on prenait l'avion. Pas beaucoup de passagers, quasiment tout le monde fumait, les femmes faisaient mine de tousser, mais ça ne changeait rien. L'avion, c'était magique, deux heures pour arriver à Alger, là où on mettait trois jours avant. Les sièges étaient confortables, l'hôtesse de l'air demandait si on avait besoin de quoi que ce soit, on se pinçait pour y croire. Yamina regardait par le hublot, elle n'a pas touché au plateau repas. Même pas un verre d'eau. Elle a juste dit : Quand on monte comme ça dans le ciel, on ne sait pas si c'est la route du paradis ou de l'enfer. Puis elle s'est tue jusqu'à l'atterrissage.

À la douane algérienne, ils n'ont pas fait d'histoire. Ils ont regardé les papiers, et ils ont dit : C'est bon, allez-y.

Korichi est arrivé deux jours plus tard, à l'aéroport de Biskra. À Lichana, ils ont trouvé quelqu'un pour aller le chercher.

Il arrive...

En moins de dix minutes, une centaine d'hommes se sont réunis devant la Poste. On a vu rouler au loin la 2CV fourgonnette. On s'est tous rangés derrière la voiture, et on a pris la direction du cimetière. Korichi revenait au pays. Il était rendu à sa terre, pour toujours.

Des hommes ont porté le cercueil, l'ont posé à même le sol, près de la tombe déjà creusée. L'imam a récité la prière de l'Absent, les hommes levaient les deux mains en murmurant *Allah* ou *Akbar*, il a terminé par une invocation : *Allah, pardonne à nos vivants et à nos morts, aux présents et aux absents, aux jeunes et aux vieux, aux hommes et aux femmes. Préserve notre frère Korichi, fais-le entrer au paradis et épargne-lui le châtement de*

l'enfer. Accorde-lui ta miséricorde. Tous les hommes ont dit *Amin* d'une seule voix, puis ils se sont dispersés.

Ne reste pas ici, me dit l'imam en me prenant par les épaules. Reste avec les vivants. Porte haut l'honneur et la réputation de ton père, travaille dans ce monde maintenant pour préparer ton monde de demain. Nous ne faisons que passer, parfois la vie est amère, mais on la supporte, car demain elle sera douce comme les rayons de ce soleil, elle sera agréable comme l'eau fraîche qu'on vient de tirer du puits. Sais-tu d'où vient la lignée de ta famille ? Je vais te raconter...

Les conversations ont repris, comme si de rien n'était, sur le chemin du retour au village. Le vaste cimetière, bordé de palmiers, retrouvait son calme. Des milliers de défunts étaient là, mais pas une seule tombe. Que des amas de terre, avec des signes distinctifs, une bosse pour les hommes, deux bosses pour les femmes, il n'y avait plus de riches ou de pauvres, d'enfants ou de vieillards, que des êtres rendus à leur Créateur, nus dans leur linceul, à même la terre. Nous sommes tous égaux devant Dieu, ajouta l'imam, comme s'il devinait mes pensées. On n'emporte rien avec soi, sinon les bienfaits dont la liste nous attend au jour du Jugement dernier. Relève la tête et va retrouver les tiens. Il faut s'occuper des siens, et c'est à toi que revient ce rôle maintenant.

Les hommes avaient recommencé à s'apostropher, à se chicaner, à rire. Ce n'est pas seulement ton père qu'on a enterré, c'est l'un des nôtres. Maintenant on ne va pas pleurer, au contraire, on va se réjouir, car il est avec son Créateur, nous aspirons tous à ce jour. C'est un jour triste pour les siens, mais c'est un jour heureux pour lui. Ne l'oublie pas...

Les hommes se sont retrouvés au cœur du village, les trois cafés étaient bondés. Thé vert et *monada* étaient servis en continu, le frère de Korichi, Mostfa, irait régler les consommations le lendemain, c'était la coutume. Au loin, un groupe de femmes couvertes de leur haïk immaculé pressaient le pas, à leur tour, pour se rendre au cimetière. Elles pourraient pleurer tant qu'elles voudraient. Elles le savaient bien, pourtant, on dit que chaque larme est comme une goutte d'huile brûlante sur la peau du défunt, il ne faut pas lui infliger tant de souffrances.

Au café de Hamza, les hommes de la famille s'étaient réunis – Viens t'asseoir ici, apportez-lui un thé – et s'échangeaient les dernières nouvelles. Ça faisait du monde, en provenance de Tolga, de Biskra, de Bou Saâda, de Batna, d'Alger. Chacun aurait trouvé un toit d'ici au soir, et en attendant on resservait du thé. Hamza a allumé la radio, on entendait Oum Kalthoum en bruit de fond. Les hommes parlaient de tout et de rien, installant une sorte de légèreté dans la douceur du soir. En se levant, ils lançaient : Ne pars pas sans venir manger à la maison, les invitations s'accumulaient. Les femmes préparaient déjà les repas, pour tous, pour toute la semaine. Ça défilait, ils arrivaient, hommes ou femmes, disaient *Baraka fi rassek*, Toutes mes condoléances, et attaquaient aussitôt la grande affaire du jour : la récolte des dattes. C'était une façon d'apprivoiser le deuil, on ne laissait pas la douleur s'exprimer, s'installer, prendre le dessus. Chacun faisait sa part pour détourner l'attention par mille artifices, il fallait occuper l'esprit, ne pas penser à l'absence, au manque de celui qui était parti dans un autre monde. On plaignait ceux qui restaient, parce qu'on ne fait que passer, pas ceux qui étaient partis, qui trouveraient le réconfort dans une vie enfin douce, et éternelle.

Alors on se laisse aller, porter, arrimer ici, au lieu de gémir, on se laisse convaincre par une communauté qui a choisi de faire de la mort une compagne, plutôt qu'une ennemie. Comme nul ne l'a jamais vaincue, autant s'en faire une raison, cautériser les plaies et continuer à vivre, jusqu'à ce qu'elle passe nous prendre. Nous y allons, tous, pas après pas.

Hommes et femmes répétaient inlassablement la même phrase, philosophes, sereins, soumis. Il ne fallait pas montrer sa douleur, mais relever la tête, car c'est ainsi que vivent les hommes, c'est ainsi qu'ils mourront. Korichi avait vécu la moitié de sa vie en Algérie, l'autre moitié en France. La France a pris la meilleure part de sa destinée, dit Yamina devant la tombe, laissons-le maintenant tranquille. Elle leva la main, pour un ultime salut, et nous sommes repartis. On était inquiets pour les enfants restés en France, car la somme qu'on avait réunie ne pouvait financer que deux billets.

On a laissé l'argent pour le repas du quarantième jour, on a fait nos adieux aux habitants de Lichana et on a repris l'avion. On a flotté au-delà des nuages – Nous vois-tu, de là où tu es ? –, puis on est arrivés à la gare d'Hautmont. Ils étaient tous là, les grands et les petits. Ils ont entouré

Yamina, on est restés un moment figés comme dans un tableau : la veuve et ses orphelins, au bord d'un abîme.

Allez, on rentre à la maison, dit simplement Yamina. *Rabbi faraj*, Dieu nous guidera, et demain est un autre jour.

*

En apprenant la nouvelle, au café, tous furent accablés. Le patron est mort, répétaient-ils, comme si la nouvelle était incroyable. Comme s'ils ne voulaient pas y croire.

Ils se souvenaient : quand ils étaient arrivés en France, c'est Korichi qui avait organisé leur installation, distribué les ordres. Chacun savait ce qu'il avait à faire : trouver un travail, un logement, des meubles. De son côté Yamina mobilisait sa troupe pour procurer des vêtements aux enfants, de la vaisselle, des ravitaillements, des plats livrés la première semaine, quelques billets, et se chargeait de présenter les nouveaux venus à la communauté. Personne n'avait oublié, chacun se rappelait les premiers jours, quand la solidarité rendait plus légers l'angoisse, le mauvais temps, la nouvelle vie.

Antar, le tenancier, lança : Je n'ai pas le cœur à ouvrir aujourd'hui, allez, je ferme. La meilleure chose à faire, c'est d'aller voir sa famille. Il est temps de rendre ce que l'on a reçu.

La délégation se mit en marche, deux par deux, silencieux. On sonna à la porte, puis tous reculèrent de quelques pas. Yamina apparut, ajusta son foulard. Ali, qui venait parfois prendre le thé à la maison, avança et présenta ses condoléances. Je suis venu avec la *jmâa*, l'assemblée des hommes. Tu dois savoir que nos fusils seront toujours chargés pour toi et ta famille. On sera toujours là si tu as besoin, et on n'hésitera pas à tirer sur quiconque te manquera de respect, à toi et à tes enfants. Il te suffira de parler. Nous enverrons en enfer quiconque se mettra en travers de ton chemin.

Un brouhaha d'approbations s'éleva au sein de la délégation, qui se retira. Ali tendit une enveloppe et, la tête baissée, ajouta : On est là, *lella*, on est là, ne l'oublie pas.

Le lendemain, Hadouch se présenta. J'ai parlé avec les uns et les autres. On pense que le mieux est que tu repartes au pays. La France, c'est difficile

pour une femme seule. Et là-bas, les enfants auront un cadre. Ici, sans leur père, sans un homme à la maison, ils peuvent vite devenir des voyous.

Yamina lui répondit : Je te remercie pour ton conseil. Tu peux dire aux uns et aux autres, oui à tous les uns, et à tous les autres, que je vais réfléchir. Mais, quelquefois, une femme vaut dix hommes. Je m'occuperai de mes enfants, et ça ne sera pas difficile car ils connaissent leur lignée, ils savent d'où ils viennent, jamais je n'aurai à me plaindre d'eux. Tu salueras pour moi les uns et les autres.

Yamina réunit les grands et laissa libre cours à sa colère : Pour qui se prend-il, pour venir me donner des leçons et des conseils ?

Il y avait ceux et celles qui avaient plus de quatorze ans, Fatiha, Abdelkrim, Mohamed, Tokia. Et les petits, Nadir, onze ans, Farhet, dix ans, Abdelkader, neuf ans, Mustapha, huit ans, Salima, six ans, et Salim, cinq ans. Les grands savaient que Korichi était parti, les petits devinaient bien que quelque chose de grave était arrivé à leur père : on ne riait plus, la télévision et la radio étaient éteintes, plein de gens défilaient, la mine triste, et les femmes pleuraient l'après-midi, ils savaient bien que ce n'était pas normal.

Ils grandiront, et ils comprendront, dit Yamina, on va les préserver. N'oubliez pas que vous avez toujours un père, c'est juste qu'il est parti cette fois-ci pour un long moment. Un long, long moment. Que Dieu nous garde.

*

Va leur dire, ordonna Yamina, je veux que ce soit compté sur leur épaule gauche le jour du Jugement dernier. Vous le savez, quand on se présente devant notre Créateur, on est jugé, les bonnes actions posées sur l'épaule droite, les mauvaises sur l'épaule gauche. Et selon que cela penche d'un côté ou de l'autre...

À l'usine, il fallait d'abord aller voir Monsieur D., le syndicaliste. C'était la pause, et tous les ouvriers écoutaient en silence. Voilà, je suis venu vous dire que mon père...

— Oui gamin, je suis au courant, toutes mes condoléances. C'est bien triste.

— Je vous avais bien dit qu'il ne faisait pas semblant. Il était vraiment malade. Ils l'ont opéré du cœur à Lille, et il est mort sur la table

d'opération. Et il ne fait pas semblant d'être mort. On attendait un peu d'aide de votre part, mais ils l'ont mis à la porte. On n'a plus rien, Monsieur D, rien ! Pourtant, c'était votre ami, je vous ai vu à la fête de Noël, vous lui tapiez dans le dos en rigolant. Mais là vous lui avez planté un couteau, parce que vous n'avez rien fait, alors qu'il vous a aidé quand il fallait faire grève, et qu'il pensait toujours à vous le dimanche pour vous envoyer du couscous.

Monsieur D. regardait ses chaussures, en hochant la tête. Je suis désolé, gamin.

L'ingénieur et le contremaître étaient là aussi ; on a brandi le diplôme du travail, pour les vingt ans de bons services, avec la médaille. Vingt-cinq ans qu'il a travaillé à Vallourec. Vingt-cinq ans. Et, à la fin, dehors comme un mendiant. Que la honte soit sur vous.

— Je suis désolé, gamin, je suis désolé...

Monsieur D. cherchait ses mots. Et ne les trouvait pas.

*

Quelque temps plus tard, une nouvelle assistante sociale se présenta. On la reçut fraîchement, à quoi bon perdre notre temps ?

— Je succède à Madame Jacqueline.

— Ah, à la fin vous mettez avis négatif, c'est ça ? C'est bon, on se débrouillera.

— Non, protesta-t-elle, on va revoir votre dossier, car votre situation a changé. Le patron m'a demandé de regarder ce qu'on peut faire. Vous comprenez ?

Elle sortit le formulaire et inscrivit : avis positif. Avant d'ajouter : On peut remplir le reste, maintenant ?

Il a fallu ressortir le petit carnet de comptes. Faire et défaire les colonnes de rentrées d'argent, ça allait vite, et celles des dépenses. La consigne de Yamina avait été simple : Je veux que mes enfants ne manquent de rien. Débrouille-toi...

On n'allait pas la contredire, chipoter pour quelques francs, elle n'avait pas la tête à ça, c'est sûr qu'on allait arranger les choses. Le problème était ailleurs. Yamina s'enfonçait dans une sorte de lassitude, dans une enveloppe

de tristesse que rien ne venait déchirer. Korichi était venu la chercher, voici vingt ans déjà, vingt ans seulement. Elle était tellement heureuse, à nous la belle vie en France, ses amies si jalouses de son sort, l'argent allait couler à flots, on reviendrait dans une DS noire, comme celle du patron, à distribuer les tissus à la mode et à se faire construire une belle maison. Elle regardait par la fenêtre et disait simplement : Allez rentrer le linge, il va pleuvoir. Elle n'avait même plus la force de maudire la pluie. Korichi était parti, et Yamina, certains jours, n'était plus là, n'attendant qu'une chose, que le soir arrive pour aller se coucher, accablée de fatigue et de chagrin.

À la télé, ils passaient une émission sur le *Titanic*. Ils expliquaient ce que voulait dire SOS. *Save Our Souls*. Sauvez nos âmes. On s'est regardés. Une famille peut sombrer, comme un navire. L'urgence, c'était de sauver l'âme de Yamina. Lui redonner le goût de la vie, la faire revenir parmi nous.

On s'y est tous mis. On a décidé de lui rendre, au centime près, tout le bonheur qu'elle nous avait donné. Et un jour, elle a éclaté de rire devant un petit qui n'arrivait pas à prononcer un mot en arabe. Puis elle s'est mise à se chamailler avec nous. La capitaine était revenue sur le pont.

*

Allez, au jardin !

Raymond, de sa fenêtre, alpaguait le premier qui sortait dans la cour. Dans le fond, même après vingt ans d'usine, il était resté un paysan dans l'âme, ressassant sa vie d'autrefois, quand il sentait la terre sous ses pieds, quand les fourneaux n'avaient pas encore abîmé ses poumons. *Allez, on saque dins !* Allez, au travail ! Faut pas que les gens voient que votre père est parti.

On a continué à faire le jardin, à soigner le carré où pousse la menthe, ça c'est sacré, on suait en retournant la terre.

Allez, faut la ratisser maintenant.

On l'aimait bien Raymond, mais on le maudissait. C'est lui qui décidait quand il fallait bêcher, planter, arroser, arracher les mauvaises herbes. Mais nous, on n'avait jamais été des paysans. Ce qu'on voulait, c'était jouer au foot, aller en ville, traîner avec les copains, regarder du coin de l'œil les filles qui passent. Tuer l'ennui, à la cité ou à l'école.

À la maison, Yamina posait des questions : Dis-moi ce qui se passe dans les *bouldens*, dans les pays du vaste monde. On lui racontait le Vietnam, les Soviétiques, les Américains, les Africains, la Palestine... C'est là qu'on a vraiment commencé à s'intéresser à la politique.

*

On disait que c'était le Kennedy français. On avait connu di Goule, puis Pompidou, et maintenant Giscard, ce président jeune, fringant, moderne. Un aristocrate qui jouait de l'accordéon... À la télé, on voyait une France nouvelle, il paraît qu'on aurait des trains qui rouleraient à trois cents à l'heure, que tout le monde aurait le téléphone. On trouvait plein de choses nouvelles dans les magasins, et c'était la mode des radiocassettes portatives, tous les jeunes en avaient, on entendait dix chansons différentes dans la rue en même temps. Tout le monde achetait tout, à crédit. On jettera tout ça dans un an ou deux et on rachètera d'autres trucs, d'autres vêtements, d'autres meubles, de l'électroménager et même des voitures.

À la radio, ils passaient cette chanson de Daniel Guichard, *Mon vieux*. On tournait le bouton tout de suite, il fallait pas que toute la maison se mette à pleurer.

Dans la cité, on voyait maintenant des hommes traîner dans la rue, à raconter, et à se raconter des histoires. On parlait de l'usine qui avait fermé, des gens qui partaient tenter leur chance ailleurs, en Lorraine, à Lyon, et qui revenaient – Non, là-bas le climat n'est pas bon –, qui cherchaient du travail et n'en trouvaient pas. Quand ils venaient pour un mariage ou une circoncision, les gens de Lens disaient eux aussi que c'était devenu difficile de s'embaucher, même pour risquer sa vie au fond de la mine, et ceux de Roubaix parlaient d'hécatombe, dans le textile ils licenciaient par centaines, par milliers.

On n'en revenait pas. Finalement, Giscard avait beau être un aristo, il n'avait rien de noble. L'économie va mal ? La raison est toute trouvée : c'est à cause des immigrés, et à cause du pétrole des Arabes. Il ne savait pas encore la fortune de cette ritournelle, qui allait grincer à nos oreilles pendant des décennies. Ah la bonne trouvaille ! Chapeau l'artiste ! Grand cœur avec ça. On donne dix mille francs à tous les immigrés qui veulent

rentrer au pays, qu'il a dit. Dix mille francs pour rentrer au bled, les os brisés, les poumons en loques, les rêves détruits. Au café, on en a vu deux ou trois qui ont annoncé leur départ – de toute façon c'était prévu, alors le petit pécule ils l'ont pris. Tous les autres sont rentrés à la maison, comme d'habitude, le dos courbé, en silence, en rasant les murs.

*

À la radio, on entendait cette chanson des Beatles, *Lady Madonna*, on aurait dit qu'ils l'avaient écrite pour nous, ils auraient pu l'appeler *Lady Yamina*. Ça racontait que cette dame avait des enfants à ses pieds, qu'elle ne savait pas comment s'en sortir, comment payer son loyer, demandant si l'argent allait tomber de là-haut.

Ben si, les *garçons*. C'est Yamina qui le disait : *Rabbi jib*, Dieu pourvoira.

L'assistante sociale a trituré les textes de loi, et tous comptes faits, oui, il était possible d'obtenir une pension pour Korichi, même l'usine était d'accord. *Sket hcen*, a commenté Yamina, mieux vaut se taire, plutôt que de déverser notre mépris pour ces gens-là.

On avait les allocations familiales et parfois des aides exceptionnelles, à Noël ou à la rentrée scolaire. Où trouver le reste, pour finir le mois ? Notre ligne rouge : ne jamais voler, pas de mauvaise action. Yamina se serait effondrée si elle avait appris cela, alors on n'y a jamais pensé, à l'argent facile, malgré les tentations ; on songeait simplement aux lendemains difficiles quand il aurait fallu regarder Yamina droit dans les yeux et lui jurer sur sa tête que tout cela avait été acquis honnêtement.

Comment ils disent, les Beatles ? *No way* ...

Quand on demandait un franc, Yamina lançait aux enfants : Tu vois la veste de ton père ? Regarde dans les poches, et prends tout ce que tu trouveras, c'est pour toi. La veste vert et jaune de Korichi est restée accrochée au portemanteau pendant des mois et des mois, personne n'osant la ranger, comme s'il devait la retrouver facilement, au cas où il reviendrait. On a fini par la donner à Hassan Bey. Il était fier de porter la veste du patron, au café il disait : Regardez ma veste, je suis *un quelqu'un* maintenant.

Les grands garçons travaillaient pendant les vacances, les petites comme les grandes, dans les épiceries ou à l'usine. Et tout le monde se proposait pour faire les courses pour les voisins – un franc par-ci, un franc par-là. On mettait tout, directement, dans le grand porte-monnaie. Et puis il y avait des petites débrouillardises. On achetait et revendait des disques avec un petit bénéfice, fallait tenir à jour les goûts et les couleurs des uns et des autres. On achetait des mobylettes en ruine, à crédit – T'inquiète je te paie la semaine prochaine –, on les démontait, les retapait, on passait une couche de peinture et on débridait le moteur – ça c'était un gros « plus » à la revente. On faisait aussi les devoirs des autres, ça rapportait pas mal, les profs étaient surpris des progrès soudains des bonnets d'ânes. Fallait être stratège, faire de petites erreurs de calcul, laisser traîner des fautes de français, oublier un faux-ami en anglais pour ne pas attirer l'attention.

Le carnet de comptes n'était jamais loin. On n'était pas riches, ça s'est sûr, mais on refusait d'admettre qu'on était pauvres. Les pauvres, répétait Yamina, ce ne sont pas les gens qui n'ont rien, non, ce sont les gens qui n'ont personne.

Depuis longtemps Yamina ne posait plus de questions sur l'intendance. Elle nous laissait gérer, affecter les sommes au loyer, aux dettes, aux courses. On s'était donné le mot : ne jamais dire que le porte-monnaie était vide. On disait : Pas de problème, et on s'arrangeait. Soudain, on n'avait plus besoin de rien, pas de nouvel habit, pas de caprice, et on avait envie tous les soirs de manger léger, café au lait, tartines beurrées, hum, quel délice, la viande tous les jours c'est pas bon pour la santé, le lait, oui, y a du calcium, ça aide à grandir, ils disent ça à la télé...

On achetait un sac de semoule de cinquante kilos au début du mois, c'était fou les plats qu'on arrivait à faire avec quatre carottes, trois tomates, deux piments, des festins ! et du pain *matlouh* qui embaumait la maison. Le samedi on sacrifiait une poule, tant pis elle ne donnerait plus d'œufs, pour le couscous du dimanche, et le lundi on faisait la chakchouka, des oignons, des tomates, de l'huile, on n'en demandait pas plus à la vie. Parfois mijotaient des choux-fleurs, ça c'est pas cher, on les cuisait à la vapeur, on les faisait frire avec un jaune d'œuf puis on les plongeait dans une sauce à la tomate, un peu de coriandre, quelques épices, et c'était le silence total à table. On sauçait le fond de l'assiette, on ne laissait pas une goutte. On se

partageait une orange en hiver, ou une pomme, et on était les rois. On avait mangé à notre faim, et demain sera un autre jour.

*

C'est au lycée qu'on a pris la mesure de l'immensité de notre ignorance. Dans tous les domaines, des perspectives s'ouvraient, les cerveaux entraient en ébullition, entraînés par une sorte d'ivresse sans fin. Plus on apprenait, plus on avait faim. Plus on découvrait, plus on désespérait. Il ne suffirait pas d'une vie pour tout lire, tout comprendre, tout voir, tout entendre. Il fallait garder l'émerveillement face au savoir, comme un bébé qui découvre les premiers rayons du soleil. Se dire qu'on ferait de notre mieux pour mériter Shakespeare, et, comme un voleur tapi dans l'ombre, prendre tout ce qui se présenterait. C'était ça ou l'usine.

Mallarmé nous a donné du courage. *La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres*. Nous, c'était tout le contraire : on n'avait lu aucun livre, ou presque, et on se réjouissait chaque jour que la chair fût aussi joyeuse. Nous n'allions pas fuir, non, parce que nous, on avait toute la vie devant nous. Et on avait faim. On allait croquer la pomme à pleines dents. Et quand on aurait froid, on aurait des livres pour se réchauffer. Et des filles pour nous faire oublier les livres. On aurait le cœur assez grand pour éteindre tous les malheurs, et le cœur encore plus grand pour couvrir tous les bonheurs.

Chaque matière, chaque cours ouvrait des pistes à l'infini. Quel chemin prendre pour ne pas se perdre ? Les profs expédiaient les cours avec plus ou moins de passion ou de talent – Vous êtes au lycée, il ne faut pas vous motiver en plus ! Il y en avait des magnifiques, comme le prof de français, qui déclamait les phrases, qui nous aidait à être plus intelligents, il y avait du travail de ce côté-là. Le pire d'entre eux était le prof de maths. Il promenait son regard méprisant sur ceux qui ne suivaient pas – C'est pourtant simple, non ? –, se gargarisant de son cynisme, dont il paraissait avoir autant besoin que de l'air qu'on respire. Pourtant, s'il nous avait expliqué que les équations à plusieurs inconnues, c'était comme la vie, on aurait compris. On avait l'âge pour ça.

À la cité, en revanche, les choses étaient de plus en plus simples. Gérard et Yves avaient troqué leurs mobylettes contre des voitures. Ils ne parlaient

jamais de l'usine, trois ans déjà, c'étaient des anciens, trois ans qu'ils étaient devenus des hommes parce qu'ils se levaient à 5 heures le matin. Gérard klaxonnait, on allait à Maubeuge faire un tour chez le disquaire. Il avait maintenant des dizaines, peut-être une centaine de disques, dont tous les Johnny ; Yves raflait les Led Zeppelin et tout ce qui y ressemblait, et les écoutait à fond, dans son monde. On parlait de moins en moins, comme si on n'avait plus les mêmes rêves. En tout cas, on n'avait plus la même vie. Cathy disait que je faisais le fier parce que j'étais au lycée, que ma façon de parler avait changé, que la vie ce n'est pas que dans les livres, que je devais faire attention à ne pas gâcher mes plus belles années, et les siennes, en poursuivant des chimères : La vraie vie c'est maintenant. Il suffisait de la regarder pour lui donner raison.

Des couples se formaient, se fréquentaient, se fiançaient, se mettaient *en ménage*. Et ils eurent beaucoup d'enfants, etc. Dilemme. Trouver du travail était de plus en plus difficile, le choc pétrolier qu'ils disaient, être fils d'ouvrier ne garantissait plus d'être ouvrier à son tour. En revanche, être fils de basanés, on avait la certitude que ça continuerait. Alors surtout ne pas se laisser distraire. Ne pas oublier le pacte : tout sauf l'école. Comme Ulysse, rester arrimés à cette promesse, quoi qu'il arrive. À chacun sa guerre, ses conquêtes. Il fallait réussir, malgré tout, malgré tous, malgré soi. Alors oui, *fuir ! là-bas fuir*. Et s'attacher à ses espoirs, solidement. Résister aux sirènes, à la voix douce de Cathy ou à celles des usines, sinistres dans les petits matins cafardeux. Mais partir, lire, écrire, lire encore. Et revenir, en vainqueur. Cathy serait au bout de la rue à 17 heures, au bras de sa maman, ferait un signe de la main, aurait attendu comme Pénélope, patiente, sûre du retour de son héros. On se dirait : On a bien fait de s'accrocher à nos rêves.

*

Mon fils, il a eu le bac, dit fièrement Yamina à Gisèle, qu'après plus de dix ans de voisinage on n'avait jamais vu sourire.

— Ah, le pauvre.

— Non, c'est bien, reprit Yamina, étonnée.

— Ah le pauvre. Et vous aussi. Parce que maintenant il va partir, vous ne le reverrez plus.

Cinq dans tes yeux, se dit Yamina dans son for intérieur. On ne tirera rien d'elle, elle est si triste qu'elle en ferait peur aux enfants.

Oui, il va partir à la faculté, mais il reviendra. J'en suis sûre. Parce qu'il ne pourra pas se passer du couscous du dimanche. Il va être docteur, il pourra soigner Raymond, bien sûr qu'il ne le fera pas payer, Raymond, c'est la famille, il va lui donner des bons médicaments, il va le guérir de l'asthme, il va lui donner les mêmes médicaments que pour moi, ça va aller mieux. Il va être docteur, ou journaliste, il en parle beaucoup, on ne sait pas, c'est comme il veut. Peut-être les deux. Une semaine il sera docteur, une semaine il sera journaliste. C'est lui qui décidera.

OceanofPDF.com

Changer la vie

10 mai 1981. 19 heures. Jean Daniel laissa retomber le combiné du téléphone. Tous les regards étaient fixés sur lui. Il esquissa un léger sourire, indéchiffrable, comme la Joconde, et reprit son attitude de sphinx.

Alors ? finit par lui demander Hector de Gallard.

— C'est bon, lâcha-t-il.

Les journalistes sortirent du bureau, ils savaient ce qu'ils avaient à faire, un numéro spécial, un numéro historique : François Mitterrand sera le prochain président de la République.

Dans la cour du *Nouvel Observateur*, rue d'Aboukir, avait été dressé un buffet fastueux, auquel personne n'avait touché hormis F. O. Giesbert, qui se tenait droit, le cheveu en panache – Tu devrais goûter ce saumon en croûte, c'est fameux. Il gardait son calme, tous les journalistes étaient aux quatre coins de Paris, pas lui, il allait écrire le papier de sa vie, et comme chaque semaine ce serait brillant, rédigé d'un trait, avec une telle facilité que c'en était écœurant.

J'avais lu et relu *Le Temps qui reste*, les mémoires de Jean Daniel. Je lui avais envoyé une longue lettre, quatre pages sans ratures, à la main, pour lui demander un stage d'une semaine. Cela m'aiderait peut-être à mieux préparer le concours de l'École supérieure de journalisme de Lille.

Oublie, me disaient les copains de la fac, cette école, c'est pire que Polytechnique.

Tout sauf l'école, répondait une voix intérieure.

Quelque temps plus tard, une lettre à en-tête du *Nouvel Observateur* arriva à la maison. Ne pas l'ouvrir. Attendre un peu. La poser sur la télé, comme les autres lettres. Que faire ? Se lever du pied droit ? Faire une prière ? Attendre un rayon de soleil ? Compter jusqu'à dix ?

Allez, ouvre-la, lança Yamina.

M. Jean Daniel vous accorde un stage de trois semaines. Vous serez logé à l'hôtel des Pyramides à Paris.

Tous ces gens qui n'étaient que des signatures et qui deviennent des visages. Jean Daniel qui dicte son éditorial à sa secrétaire en marchant de long en large dans son bureau, Delfeil de Ton qui se rassurait – Je suis dans un canard, je continue donc à canarder –, Bernard Guetta, le plus jeune, le plus curieux, Alain Chouffan, qui cultivait son accent pied-noir, Josette Alia, le port altier, qui commandait ses billets d'avion de façon à humer les humeurs du monde – Tu me prends un billet pour Alger, puis Damas, puis Bagdad, et au retour je voudrais faire une escale à Francfort. J'avais les yeux écarquillés du matin au soir, comme un enfant enfermé la nuit dans un magasin de bonbons.

Jean Daniel parlait peu, mais lançait le matin ce regard bienveillant qu'on reconnaît entre mille. Comme celui de M. Damien, de M. Briand ou d'Hervé Bourges, le directeur de l'École de journalisme de Lille.

— Je suis content que vous ayez eu le concours, l'Algérie a besoin de bons journalistes, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Bourges.

— Je vous ai raconté quand l'OAS a plastiqué mon appartement ?

— Nooon...

Il adorait décrire son antre ravagé par la bombe, ah, l'Algérie, sa grande passion.

— Vous devriez lire Bourdieu, me suggéra-t-il. Parce que Nizan et Fanon, c'est fait je présume. *La Distinction*, un pavé rébarbatif, m'a fait gagner dix ans dans ma vie. Les codes, les comportements, les postures de leur monde, celui des bien-nés, sont décrits dans les moindres détails.

Hervé Bourges en rajoutait :

— Il ne suffit pas d'être bon, vous savez, il faut être parmi les meilleurs. Il faut savoir, et savoir se distinguer. Vous comprenez ?

Il m'a accordé de payer la scolarité par mensualités – Vous n'êtes pas français alors vous n'avez pas de bourse, c'est ça ? On vous enverra une facture en début de mois, cela vous va ?

Il n'a jamais rien envoyé.

— Comment il s'appelle ton directeur ? demanda Yamina. Je vais lui faire des *dhaoui*.

Les bénédictions ça n'était pas seulement pour ses enfants...

Les deux années à l'École sont passées dans un tourbillon permanent, un feu d'artifice de tous les jours, avec les meilleurs professeurs, les plus exigeants, qui nous emmenaient aussi haut qu'on pouvait monter. Maurice D., le directeur des études, corrigeait les papiers, pouvait rester une demi-heure sur une phrase, citait les grands auteurs. Inspirez-vous, ne soyez pas médiocres, vous le devez à vos lecteurs, à défaut de le devoir à vous-mêmes...

À la fin de mai 1981, il a bien fallu quitter l'École. Dehors, la vie nous attendait, elle serait merveilleuse, puisqu'on était maintenant des journalistes, ça donnait le vertige. La gauche avait gagné, les espoirs reprenaient des couleurs, et la vie nous disait : En avant !

*

Mitterrand l'avait promis, et avait tenu parole : changer la vie. Il a augmenté les allocations familiales de 50 %. À la maison, c'était l'été, dehors et dedans. Les allocs, notre principale source de revenus, ont fait un tel bond qu'on a rhabillé tout le monde pour la rentrée et qu'on a acheté un frigo neuf. Yamina sortait délicatement un billet de dix francs de son porte-monnaie – c'étaient les nouveaux billets tout neufs, Voltaire avait remplacé Berlioz – et disait : Va acheter du gruyère, sans préciser la quantité. C'est à ça qu'on reconnaît les gens riches.

Au café, Mitterrand est devenu l'ami des Algériens. Oublié le ministre de l'Intérieur de 1954, on se passait le journal, on l'examinait, même si on ne savait pas lire : Regarde, c'est écrit 10 ici. Le nouveau président avait tenu une autre promesse. On se pinçait pour y croire. Finies les menaces d'expulsion, on aurait tous une carte de résidence de dix ans. On n'aurait plus à aller chaque année au commissariat de police pour la renouveler, à

s'humilier devant les menaces des policiers, à trembler à l'idée d'un refus inexplicé, à l'angoisse de perdre son travail faute d'avoir le petit papier.

Mouloud posa son verre de thé sur la table. Il ne parlait pas souvent, alors, quand il fit un signe de la main, tout le monde l'écouta. Dans dix ans, je n'irai pas changer la carte. Dix ans ça suffit. Après, je rentre au bled, j'ai acheté un terrain, on a commencé les fondations de la maison. J'ai passé toute ma vie à l'usine, mes os sont cassés, ma femme pleure encore comme au premier jour. Je vais bientôt avoir cinquante ans, il faut que je profite. Les enfants, ils restent, ils partent, ils font ce qu'ils veulent, mais moi, dans dix ans, je serai parti. *Baraket*. Ça suffit.

*

À la sortie de l'École – la meilleure du monde, en avez-vous conscience ? insistait le directeur –, la promotion s'égailla dans les rédactions les plus prestigieuses, Europe 1, *Le Monde*, l'AFP, et dans les villes mythiques, Paris, Washington, Moscou, Londres. Il fallait juste tenter sa chance.

Faites vos classes sur le terrain et revenez me voir, m'avait dit Jean Daniel, on trouvera chaussure à votre pied. *La Voix du Nord* était l'un des journaux qui payaient le mieux. Deux, trois ans à ce régime, et on irait découvrir le vaste monde, *el boulden* disait Yamina, tous les pays qui faisaient rêver.

À ma première paye, une fortune, on s'est lâchés. On a emprunté la voiture du voisin, on s'y est tous entassés et on a débarqué à Auchan. Prenez tout ce que vous voulez !

Après quelques hésitations, c'était peut-être juste une blague, *zaama*, soi-disant, on fait comme les riches, le chariot s'est vite rempli. Il en a fallu un deuxième – Vas-y, prends –, tout le monde s'en donnait à cœur joie. Yamina râlait : Mais on n'a pas besoin de ça – des chocolats, des bonbons, des gâteaux, des baskets, des chemises, des livres, de la limonade, des légumes, une grosse pastèque, c'était la caverne d'Ali Baba. Quand on a déballé tout ça sur le tapis roulant, la caissière a souri, puis jeté un regard implorant à l'agent de sécurité – ils vont sans doute partir sans payer. Quand elle a annoncé le montant, j'ai sorti le carnet de chèques du Crédit du Nord, rempli les chiffres, lentement, puis, après un temps de réflexion, dans le silence, et un clin d'œil complice aux enfants agglutinés, j'ai signé le

chèque. Le chèque et la pièce d'identité avaient l'air vrais. L'agent de sécurité nous a laissés passer.

On a fait une sortie triomphale. Si on avait pu, on aurait mis le concerto n° 1 de Tchaïkovski pour nous accompagner. Les grands ouvraient le chemin, les petits s'accrochaient aux chariots – Plus vite, plus vite ! Yamina avançait deux pas en arrière. Faites moins de bruit, on va attirer le mauvais œil, cinq, cinq.

On a tout empilé dans le coffre, sur les genoux, dans tous les recoins de la voiture. À la maison, on a tout déballé, le frigo était plein. *Rabbi jib*, Dieu pourvoira, disait Yamina toutes ces années. *Rabbi jeb*, Dieu a pourvu, semblait-elle dire en regardant ses enfants.

Je suis allé chercher le carnet de comptes, Regarde bien, Mam, et je l'ai déchiré méthodiquement, rageusement, à en faire des confettis lancés en l'air : Plus jamais on n'aura de carnet de comptes ! Plus jamais !

Yamina décida de faire un *aïch*. Parce qu'il faut envoyer un signe de reconnaissance au destin. Et distribuer quelques assiettes aux ouvriers du Chimique. Donne et oublie, lança-t-elle. Mobilisation. Chacun savait ce qu'il avait à faire. Et demain serait un autre jour.

*

Il y avait le journalisme rêvé, Jean Daniel qui parlait à Kennedy un jour puis mangeait des homards avec Fidel Castro le lendemain, en regardant la télévision américaine qui transmettait des images inquiétantes depuis Dallas, en novembre 1963. Et puis, à *La Voix du Nord*, il y avait le journalisme de tous les jours, à Fourmies, à Hirson, à Armentières, à Tourcoing, la vie quotidienne des gens, des élus, des commerçants, des travailleurs, des chômeurs, les mariages, les décès, les drames, les bonheurs, le foot, le tiercé, les recettes de cuisine, les embouteillages, les manifestations, la musique, le théâtre, les gens qui râlent, les gens qui se taisent, les gens qui rêvent. On essayait de raconter tout cela. Il y avait les cadors, les ténors, les plumes. Et les soutiers, qui devaient faire leurs preuves, sortir le bon papier, chaque jour comme si c'était le premier, ou le dernier, et qui espéraient faire partie un jour de la race des seigneurs.

Au journal, on préparait le Noël des déshérités dès la rentrée de septembre. Personne n'a compris quand j'ai voulu assister aux réunions. Je

suis allé déposer une enveloppe anonyme, avec quelques billets, dans la boîte aux lettres du journal. En décembre, au cœur de l'hiver, il y aurait peut-être un gamin qui ouvrirait les yeux, le lendemain de Noël, émerveillé, en découvrant un livre, *Fido chien de berger*, ou les aventures de la comtesse de Ségur. Ça lui donnerait le goût de la lecture, l'envie d'aller au lycée, de devenir avocat ou médecin. Et même journaliste. Il aurait une mère qui lui aurait dit : Donne et oublie. Il aurait répondu : Je donne parce que je n'oublie pas.

*

Tu l'as fait, toi ?

Entamer des démarches pour devenir français prenait des allures de complot, on se reniflait, on se jaugeait, on mesurait l'audace de l'autre.

Ouais, je réfléchis...

On était les enfants de la deuxième génération, comme ils disaient dans les journaux. Quand devient-on français ? À quel moment se dit-on : Je suis d'ici ? Sans doute quand on s'aperçoit que l'on parle, que l'on rêve, que l'on jure en français. Quand on arrête de se mentir : non, on ne partira pas là-bas, sinon en vacances, notre avenir a des couleurs tricolores, nos enfants, qui sont là, vont grandir ici, et ils ne parleront sans doute pas un mot d'arabe, même s'ils vont adorer la musique et le couscous, leur grand-mère et les palmiers.

La dame de la préfecture était très avenante. Bon, votre dossier me semble parfait, vous êtes intégré, c'est l'évidence, quant à votre maîtrise de la langue française cela va de soi, sinon vous ne seriez pas journaliste, n'est-ce pas ? Je dois quand même vous poser quelques questions, c'est dans la procédure. Combien de fois dans l'année allez-vous en Algérie ? Ça fait des années que vous n'y êtes pas allé ? Très bien. Que lisez-vous habituellement ?

— En ce moment je lis Jules Vallès, *L'Enfant*, vous connaissez ?

— Heu, non.

— Je vous le recommande. Particulièrement son exergue : *À tous ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim.*

— Bon, lisez-vous des journaux étrangers ?

— Oui madame.

Son sourire s'est figé, tout allait si bien jusque-là.

— Je suis abonné à *Newsweek*.

— Ah, vous m'avez fait peur, ce n'est pas un journal étranger ! Je voulais parler de journaux de chez vous, enfin de journaux des pays de vos parents, vous comprenez ?

Le récépissé de réintégration dans la nationalité française que j'ai reçu était daté du 18 juin 1989, ça m'a plu, je m'en vantais. Un 18 juin ! C'est di Goule qui serait content. Et puis, l'année du bicentenaire de la Révolution française. Et surtout, la semaine où est née ma fille, Sarah.

Je lui ai souhaité la bienvenue, ai prié pour qu'elle ait une belle vie, lui ai juré que je serais toujours là pour elle. En français. Et, en arabe, je lui fredonnais *Ahwak*, d'Abdelhalim Hafez, pour l'endormir.

On était beaucoup à « basculer ». On ne disait rien aux parents, à quoi bon ruiner leurs rêves, déjà bien démolis ? On prenait soin de la première génération, on faisait attention à ne pas leur faire de la peine, les parents voulaient toujours repartir, un jour. Un jour. Ils auraient pu croire qu'on les reniait, alors qu'on les chérissait, et, les années passant, on prenait la mesure des sacrifices subis pour qu'eux-mêmes, et nous, puissions avoir une vie meilleure. On leur devait un immense respect, qu'on ne négotait pas, ce serait pour toujours, une reconnaissance attristée de leurs souffrances. Et on éprouvait de la colère face à tous ces gens qui parlaient du matin au soir du « problème de l'immigration ». Quel problème ? Fallait juste leur dire, quand ils sont arrivés, qu'ils briseraient leur dos à l'usine, qu'ils logeraient dans des gourbis, qu'on les regarderait comme des pestiférés, et que leurs enfants le seraient aussi, brimés et brisés, qui s'enfonceraient dans l'aigreur ? Fallait leur dire qu'ils deviendraient comme ces friches, qu'on les laisserait à l'abandon après les avoir exploités, et qu'il faudrait un jour les dépolluer, murs et travailleurs ? Les vieux avaient été rincés, mais il restait encore un peu de jus, quelques médias et quelques politiciens prendraient le relais jusqu'à plus soif, jusqu'à la nausée. Les parents étaient, autrefois, des Français indigènes ; nous on était devenus des Français basanés. Donc juste des basanés. Bonne chance, les enfants.

On était devenus des Français, mais il nous fallait être plus français que les Français, plus blancs que blancs. Il fallait qu'on fasse, encore et

toujours, la danse du ventre. L'idéal était qu'on soit athée, qu'on renie toutes les croyances héritées de nos parents, qu'on dise : L'islam ? Non, je ne vois vraiment pas de quoi vous parlez. Qu'on boive, et qu'on lance dans les soirées : moi je suis plus Bourgogne que Bordeaux... On connaissait sur le bout des ongles la composition de l'équipe de France, mais on était tous des Zinedine Zidane. On irait voter, on ne parlerait plus qu'en français à nos enfants, on tremblerait quand la France serait menée aux buts, et fiers quand elle défendrait ses valeurs, l'Égalité, la Liberté, la Fraternité. Ces trois mots laissaient rêveur, et c'est avec ces rêves qu'on avançait. Parce qu'un jour, on s'était aperçus qu'on était d'ici. C'était venu comme ça, au fil du temps, sans vraiment y penser. Les jeunes se demandaient comment avoir une vie meilleure. Ici et maintenant. L'« intégration », qu'ils appelaient ça dans les journaux. Il y avait désormais des médecins, des avocats, des professeurs basanés. On les montrait en exemple de réussite. Mais l'immense majorité cherchait sa place au soleil. Pour quelques-uns, c'était marche et rêve. Pour la plupart, c'était marche ou crève. Alors tout le monde marchait. Mais pour aller où ?

*

Dans notre maison, là-bas, chez nous, je veux qu'on plante toutes les espèces citées dans le Coran. Vous les connaissez ? Yamina faisait mine de nous interroger. Je vais vous le dire, reprenait-elle. D'abord, les plantes sacrées, le figuier et l'olivier. Bien sûr, on aura beaucoup de palmiers, qui donnent la *deglet nour*, la meilleure datte du monde. Devant la maison, on fera grimper une vigne pour s'abriter du soleil...

On avait perdu une grande bataille, on n'avait rien pu faire pour sauver Korichi, mais Yamina avait réussi à transformer cela en victoire : elle imaginait les retrouvailles de son mari avec les trois petites, songeant à leurs dialogues, à leur joie éternelle. Et Korichi posté à l'entrée du paradis, interdisant le passage au contremaître quand il se présenterait. *Non, digage*, qu'il va lui dire, *ici il n'y a pas de piston*. Yamina mimait la scène, on riait, on était *fin heureux*, elle en rajoutait de voir ses enfants rire, et on en redemandait : Qu'est-ce qu'il va lui dire, Papa ?

— Ah, il va redresser la tête, les mains dans les poches, il va le regarder dans les yeux et il va lui dire : *Allez, digage !* Bon, ça suffit, il y a du travail,

on va faire une fête, une *sadaka* pour votre père, et une fête, pour rien.

C'est ce qu'elle a dit : *pour rien*. Mais en regardant ses enfants rire, elle avait eu un choc : aucun n'était mort en bas âge, elle voulait exprimer sa reconnaissance pour la clémence du destin. Elle voulait continuer à avoir le cœur blanc, malgré l'adversité, malgré le malheur, rien de pire que l'aigreur, disait-elle, ça fossilise les gens, ils ne vivent plus que dans la haine des autres, se noient dans leur fiel, ils ne voient plus le jour qui se lève.

Yamina le savait, il fallait rester debout, quoi qu'il en coûte. Les années passaient, les enfants grandissaient, allaient à l'école, au collège, au lycée, et quand ça *laissait à désirer*, elle lançait un proverbe, l'air de ne pas y toucher, ou racontait une histoire, et tout rentrait dans l'ordre. Chacun s'occupait de tous les autres, on ne savait pas comment on paierait la maison dont elle rêvait, on soupirait, Yamina disait : Ce n'est pas grave, Dieu pourvoira. Elle épluchait les carottes pour le couscous du dimanche et, sortant de sa rêverie, donnait des directives : Il faudra planter les palmiers en premier, ça met du temps à grandir... On creusera un puits, parce que ça demande beaucoup d'eau, et ça apporte de la fraîcheur, on écouterait l'eau couler le long de la *seghia*, c'est comme une petite musique. Ensuite on plantera le figuier, on pourra faire la sieste à son ombre, son odeur est apaisante, pour terminer le repas on n'aura qu'à tendre le bras, on aura des fruits. Je n'ai jamais vu une figue depuis que je suis ici, on va se rattraper. On va bâtir une maison, une grande on est d'accord, avec des murs épais, ça préserve de la chaleur l'été, et ça sera parfait en hiver, parce que là-bas, dans mon pays, il n'y a pas d'hiver, vous verrez l'hiver chez moi c'est comme l'été ici. On fera même des prières pour la pluie. Vous serez bien, il n'y aura personne pour vous lancer des regards noirs, vous dire Rentre dans ton pays, vous marcherez pieds nus dans le sable chaud, ça guérit de l'asthme. Vous me passerez des disques de Khelifi Ahmed, le soir en buvant le thé, et je n'en demanderai pas plus à la vie. Je l'écouterai chanter les douleurs de l'exil, mais je serai heureuse, parce que cela sera du passé. J'ai veillé des nuits et des nuits pour vous, vous veillerez sur moi quand mes jambes ne me porteront plus, j'espère que vous ne m'oublierez pas, mais tout ce que je veux c'est que vous restiez unis, blottis les uns contre les autres, autour de moi, dans ma maison, sous le figuier.

*

Certains jours, la vie jouait à cache-cache avec nous. Les portes qui se ferment, les fenêtres qui s'ouvrent, les grandes espérances et les petits calculs, la solidarité et les trahisons. On n'avait pas le mode d'emploi pour se lancer, on devenait tous des adultes maintenant, il fallait juste avancer, si possible dans la bonne direction, au jour le jour. Au lycée, le prof d'histoire avait parlé de Thomas Jefferson, le président américain, qui avait dit : Le but de la politique, c'est la poursuite du bonheur. S'il fallait juste le poursuivre, c'est qu'il était là. S'il fallait le chercher, il ne nous restait plus qu'à creuser, et peut-être que l'eau jaillirait. En fait, on ne comprenait rien à la vie, et sans doute n'y avait-il rien à comprendre. Il suffisait de vivre.

À la maison, on se demandait ce que l'on allait devenir. Quelques voyages au bled avaient réglé la question : c'est ici, en France, qu'on ferait notre trou. On se demandait quel métier on ferait plus tard, qui permettrait de devenir riche, ou d'avoir de quoi payer son loyer. Chacun rêvait sa vie à venir, pleine de promesses et d'angoisses. Yamina nous avait laissé une totale liberté : Faites ce que vous voulez, mais faites le bien, c'est à vous de bâtir votre avenir, c'est à vous de construire votre nid. Tout ce qu'elle voulait maintenant, c'est qu'on lui laisse ses petits-enfants, quelques heures ou quelques jours, cela suffisait à son bonheur, qu'elle n'avait plus besoin de poursuivre.

*

On lisait tous la « Bible ». *J'élève mon enfant*, de Laurence Pernoud. On en citait des passages à Yamina, qui éclatait de rire. Heureusement que je ne sais pas lire, que je n'avais pas ce livre quand vous êtes nés, cela aurait été une grosse confiture dans ma tête.

Plus on lisait – comment calmer les pleurs du soir, comment changer une couche – plus elle riait.

Selim est né trois ans après sa sœur Sarah. En les regardant grandir, j'étais pris de vertige. Comment transmettre tout ce que j'avais reçu ? La joie de vivre, le stoïcisme face aux épreuves, l'attention, le « tout sauf l'école »...

Ne te tourmente pas, me lança Yamina un jour. La première chose que tu dois faire, c'est jeter ce livre que vous m'avez lu. Lis plutôt ce que tu as

dans le cœur, et laisse faire. Tu trouveras toutes les réponses. L'essentiel, c'est d'être une bonne personne, d'avoir le cœur blanc, et n'oublie pas une chose : tes enfants te regardent, ils copieront tes gestes, tes rires, ton humeur. La façon dont tu parles aux gens. Comment tu te comportes, avec les puissants de ce monde et avec les faibles. Fais en sorte qu'ils ne manquent de rien – avez-vous jamais manqué de quoi que ce soit, avec trois pommes de terre vous mangiez à votre faim, non ? Oui, qu'ils ne manquent de rien, mais qu'ils connaissent le prix des choses. Toi, tu te souviens du prix payé par ton père pour ces trois pommes de terre. Tu leur apprendras à donner, et à oublier. Tu leur diras qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils ont une famille, qui sera toujours là pour eux. Tu leur diras que la vie est belle malgré toutes les épines, qu'il faut avoir confiance. Qu'il y aura toujours des gens pour veiller sur eux où qu'ils soient, qu'il y a toujours une étoile qui brille, il suffira de regarder le ciel. Tu leur apprendras le sens du mot richesse, que ce n'est pas seulement l'argent qu'on a dans la poche. Tu leur diras d'où ils viennent – tu as déjà vu des enfants, comme les arbres, grandir sans racines ? Ils regarderont la lueur que tu auras dans tes yeux, l'amour des parents, maintenant tu sais ce qu'est la *kebda*, c'est ça qui séchera leurs larmes le soir et, plus tard, ils diront « mon père », « ma mère » avec fierté, parce qu'en fait, tout ce que tu as à faire, c'est de les rendre heureux.

*

Au café, Antar, le patron, prit une chaise et vint s'asseoir à la table de ses trois clients, qui radotaient depuis des heures sur le temps qu'il faisait, le temps qui passait, le temps qu'il restait. Ils prenaient une consommation le matin et s'y tenaient pour la journée.

Les petits vieux radotaient, et Antar voyait ses économies s'épuiser. Elles étaient loin, les grandes heures d'autrefois, quand on ne trouvait plus une table libre, quand le thé coulait à flots, quand les dominos étaient si assourdissants qu'on avait le vertige en retrouvant le silence de la rue. Oui, elles s'étaient enfuies, les grandes heures qui avaient fait sa fortune.

Les trois clients furent abasourdis par l'annonce d'Antar.

Vendredi soir, je ferme le café, je rends les clefs. Samedi, je prends la voiture et je rentre au pays, par l'Espagne et le Maroc. Trois jours de route,

il ne fait pas trop chaud, ça ira. J'irai chez mon frère, je vais finir ma maison, le carrelage, c'est tout, et je profiterai.

Les hommes se regardèrent, et eurent la même pensée : qu'allons-nous devenir ? Où allons-nous poser nos vieux os ? Et en hiver, on va errer dans les rues comme des âmes perdues !

Les ouvriers ne venaient plus au café, ils passaient beaucoup de temps devant leur télé, ils allaient faire une course à Auchan, quelquefois juste pour un pain, puis rentraient manger leur soupe, pour s'assoupir à nouveau devant la télé. Ou faisaient un tour devant chez eux, leurs jambes ne les emmenaient pas plus loin. Le café d'Antar était le dernier de la rue de la Providence, désertée depuis longtemps, depuis que l'usine avait fermé, suivie par le café de Boumediene, puis par la boucherie. Beaucoup de maisons insalubres, qui avaient accueilli tant d'ouvriers et de familles, avaient été démolies.

Les trois hommes sont sortis, le soir, et pour la première fois ne se sont pas salués en disant : À demain !

*

C'était la troisième fois en quatre mois. Yamina était allongée sur son lit, à l'hôpital de Maubeuge, et une seule chose la préoccupait : Avez-vous mis les pois chiches à tremper ? On est vendredi, demain il sera trop tard !

À chaque fois, elle s'était sentie défaillir, son cœur battait la chamade. Le SAMU arrivait dans les dix minutes, et les médecins rappelaient son cœur à l'ordre. Elle fait de la fibrillation auriculaire, expliquait mon meilleur ami, Salem Kacet, qui quittait le CHR de Lille où il dirigeait le service de cardiologie pour venir la voir le soir, lui prendre la main, la rassurer : Ça fait peur mais ce n'est pas grave. Il savait trouver les mots pour qu'on arrête de trembler, nous aussi. Puis les choses sérieuses reprenaient : Yamina et lui se chamaillaient, comme d'habitude, sur la meilleure recette du couscous.

Quand elle sortait, rétablie, Yamina prononçait toujours la même phrase avant de monter dans la voiture, escortée de cinq autres voitures où s'entassait le reste de la famille : C'est ça la France. Elle oubliait le brouillard du matin, les paroles blessantes qu'entendaient les enfants dans la rue ou à la radio, eux qui partaient maintenant toute la semaine à Lille ou à

Paris pour ne revenir que le dimanche. C'est ça la France, ce pays qui vient à ton secours, qui que tu sois, répétait-elle, fascinée.

À la maison, Yamina avait maintenu depuis toutes ces années le même rituel. Juste après le déjeuner, ses amies, ses voisines, les anciennes comme les nouvelles se retrouvaient pour le café. On n'en n'était plus à refaire le monde, mais à se raconter ses misères.

— Le docteur m'a dit que j'ai la maladie du sucre, disait l'une en trempant son gâteau dans le miel.

— Moi c'est mon genou qui me torture dès que je me lève le matin...

— Ah, moi j'ai de la circulation, c'est pour ça que mes pieds gonflent.

Elles se plaignaient en parlant de leurs maris, qui étaient maintenant à la maison du matin au soir. Les veuves soupiraient : Au moins vous avez quelqu'un chez vous.

Encore un de tombé, racontait Raymond, quand il apprenait un décès. Avant, expliquait-il, on était fauché à la guerre, ou dans un accident à l'usine. Les anciens portaient maintenant sur la pointe des pieds, vaincus par la maladie ou la vieillesse. Ça faisait longtemps qu'ils ne travaillaient plus et voyaient, désolés, leurs enfants les suivre dans l'oisiveté. Ils se demandaient s'ils auraient eu une meilleure vie s'ils étaient repartis quand il était encore temps. Personne n'avait la réponse.

Yamina écoutait la litanie des lamentations – on n'y comprenait plus rien, elles parlaient toutes en même temps – puis imposait un nouveau sujet. Le mariage de la fille de Zoulikha, c'est bientôt, non ? Qui y va ? Yamina savait qu'il n'y avait nul besoin d'un carton d'invitation, tout le monde s'y rendrait de toute façon, c'était l'occasion de revoir ses amies, ou ses ennemies, on danserait malgré cette hanche rebelle, on méditerait, même sur la mariée, sur le service qui était si long – Si je m'écoutais je repartirais, – sur les enfants des autres, si mal élevés.

Yamina regardait l'heure, il était parfois 17 heures, 18 heures, les femmes n'allaient plus à la sortie de l'école ; ce qui leur importait, c'était de gagner du temps sur leur ennui. Yamina regardait l'heure, et savait qu'un de ses enfants allait poser devant elle un verre d'eau, avec le médicament à prendre à ce moment-là. Les cachets punctuaient sa journée, un pour l'asthme, un pour la tension, un pour fluidifier le sang, un pour le rythme du cœur, un pour... Elle ne rechignait jamais. Elle savait qu'il le fallait. Même ce cachet si amer qu'il donnait des nausées.

C'est ça aussi la France, se moquaient les enfants. Tiens, voilà un peu d'Algérie, riaient-ils en poussant le bol de piments.

*

À la cité, les nouvelles n'étaient pas bonnes. La médecine avait décidé qu'elle ne pouvait plus rien pour lui et l'avait renvoyé à la maison. Raymond a agonisé pendant des semaines, allongé sur son lit installé dans le salon, juste en face de la fenêtre qui donnait sur le jardin. On avait tous beaucoup de peine, qu'on masquait en lui parlant patois, juste pour lui arracher un sourire dérisoire. Mon frère Mustapha a délaissé la direction de l'usine textile qu'il avait créée à Roubaix et qui avait compté jusqu'à trois cents salariés, pour revenir quelques jours à Hautmont, donnant ses instructions au téléphone – qui avait enfin été installé à la maison. Il prenait un café, puis deux, et se rendait chez Raymond.

T'as bien dormi, Raymond ? Ben on dirait que *cha* va mieux, non ?

Il remplissait un verre d'eau et lui en glissait quelques gouttes à la petite cuillère entre ses lèvres desséchées. C'était leur rituel.

Il n'y a que quand tu es là qu'il ouvre les yeux, se lamentait Gisèle qui se préparait, impuissante, à son veuvage.

Mustapha, qui avait l'impression de perdre un deuxième père, nous donnait des nouvelles de Raymond. Beaucoup à la maison ne voulaient plus voir la déchéance du voisin, qui ne serait plus à sa fenêtre pour lancer : *Allez, c'est le moment d'bêcher, y a nin d'avance*, en soufflant sur sa Gitanes maïs. *Eh, ti rola, t'as déjà fini, c'est l'syndicat qui t'a dit d'arrêter ?*

Quand Raymond est parti, on a bêché son jardin avec ses enfants, puis on en a fait une pelouse. Les herbes folles ont poussé, avec des boutons-d'or et des coquelicots, comme dans les pâtures de son enfance.

*

Allô, Mam' ? C'est confirmé. Regarde bien la télé à 17 heures. Je te rappelle juste après. Yamina observa un court silence et dit : C'est bien. *Ndyilek dhaoui el kheir, ala gued guelbek*, je t'envoie mes bénédictions, à la

mesure de ton cœur. Tokia fut soulagée, respira profondément. Yamina était d'accord.

Aucun de ses enfants n'entreprenait quoi que ce soit sans lui en parler, on lui disait : Je vais faire quelque chose d'important, ou : Je vais traverser une période difficile, ou : Je vais me battre pour... On attendait le mot magique, *dhaoui el kheir*, tu as ma bénédiction, et on partait d'un pas léger, on avait déjà gagné avant même d'avoir livré bataille.

À 17 heures, un homme s'avança sur le perron de l'Élysée et égreña la composition du gouvernement. Intérieur, Affaires étrangères, Travail, Santé – allez, on s'en fiche, va droit au but –, Défense, Justice, Éducation – allez, accélère, aucun intérêt –, Agriculture, Sport, Budget, Économie. C'était interminable. Secrétaire d'État au développement durable, Mme Tokia Saifi...

Dans la maison, ça a été une explosion de joie, tous debout, comme quand Zidane marquait un but. C'était la première personne d'origine maghrébine à entrer au gouvernement de la France. Tokia ouvrait la route. Dans toutes les maisons d'immigrés, on se prenait à rêver, les enfants auraient peut-être un meilleur avenir que les parents.

Des dizaines de journalistes sont venus à la maison, à Hautmont, faire le portrait de cette ministre si singulière, et de cette famille si remarquable, si exemplaire d'une intégration réussie, etc., etc. Tokia avait dirigé une importante association, avait été élue députée au Parlement européen. Et puis la France venait de vivre un traumatisme, le nouveau siècle n'avait que deux ans et Jean-Marie Le Pen avait accédé au deuxième tour de l'élection présidentielle, éliminant la gauche, on s'était réveillés avec la gueule de bois. Le téléphone sonnait toutes les minutes – les voisins, les amis, les journalistes, les élus – et on s'amusait : *Secrétariat de Yamina, j'écoute...* Au bout de cent fois, ça nous faisait toujours rire.

Il a fallu organiser une conférence de presse dans la petite cour, on ne savait pas comment les caser tous. Alors madame, vous êtes contente pour votre fille ?

— Bien sûr je suis fière d'elle, elle a un grand cœur, la France aussi va être contente d'elle.

Yamina envoyait des messages, mais les journalistes voulaient des anecdotes.

— Je remercie le président Chirac, parce qu'il a compris.

— Il a compris quoi, madame ?

— Il a compris que nous aussi on est des gens bien.

Aucun n'a noté cette phrase. Ils sont revenus à la charge :

— Alors, vous devez être fière de votre fille, n'est-ce pas ?

— Oui je suis fière d'elle, elle mérite, et je suis fière de tous mes enfants.

Ni nous-mêmes, qui l'écoutions avidement, ni les journalistes n'ont relevé. Yamina était songeuse, remontant à grandes brassées dans sa mémoire. Voilà cinquante ans pile qu'elle était arrivée rue de la Providence, elle parcourait le fil de sa vie, pensant à tous ses enfants, ceux qui l'entouraient ici et celles qui étaient parties. Elle revoyait Korichi, trente ans qu'il nous a quittés, que le temps passe vite, il aurait été content de voir sa petite fille, sa pipelette à la télévision, il aurait été éberlué de l'entendre au journal télévisé, et de la voir entrer dans ce palais où avait habité di Goule. *Fi Bariss.* À Paris.

Le mercredi, on l'a vue traverser la cour de l'Élysée, élégante, rayonnante, déterminée. Regarde Mam', c'est bien la fille de sa mère, la grande classe.

Yamina a fini par craquer, une larme silencieuse coula sur son visage, on aurait dit une madone.

Quand le téléphone a sonné, Tokia voulait raconter à sa mère les heures folles qu'elle venait de vivre. Son premier Conseil des ministres. On avait mis à sa disposition une berline, une 607 avec des sièges en cuir, un chauffeur et un officier de sécurité. L'accueil du président Chirac, les conseils du Premier ministre, Jean-Pierre Raffarin, et déjà ses collègues qui la congratulaient, ou la regardaient de haut, et les journalistes qui s'extasiaient encore et toujours sur le parcours exemplaire de cette famille immigrée exemplaire, et cette maman exemplaire. En quelques heures, Tokia était devenue une icône. Dans la maison s'entassaient des centaines de lettres où des jeunes filles la remerciaient de leur avoir donné foi en leur avenir.

Notre statut à tous a changé. Yamina était maintenant la mère de la ministre, et nous les frères et sœurs de la ministre. On nous regardait, on nous parlait différemment. Vous êtes de la famille de... ? Les gens courbaient légèrement la tête, quelquefois le haut du corps, alors on savait qu'on allait devoir transmettre une demande, de poste, de logement, de

promotion, de rendez-vous pour les plus hardis. On n'en revenait pas du nombre d'amis qu'on avait maintenant, et de la très haute opinion dans laquelle on nous tenait, en fait, de ceux-là mêmes qui levaient hier encore sur nous un regard méprisant, quand on avait droit un regard. *Adi yhia el dounia*, ainsi va le monde, concluait Yamina.

Tokia téléphonait tous les jours, comme avant. Le matin après le café, en début d'après-midi, en fin de soirée. C'était vital.

Les ministres, ça travaille le dimanche ? s'inquiéta Yamina.

— Oui, ça peut arriver, mais dimanche prochain je n'ai rien de prévu.

— Ah, c'est bien, tu pourras m'aider pour le couscous. Tes frères viendront te chercher à la gare, comme d'habitude.

Tokia n'a pas pris le train, mais elle était là, tablier ajusté, comme toujours, dans la petite cuisine de la maison. Yamina se pencha sur la cocotte-minute :

— Rajoute une demi-cuillère de ras el-hanout, on va repasser la graine une troisième fois à la vapeur, la semoule moyenne demande ça, mais moins longtemps que les deux autres fois.

Forte de ses nouveaux pouvoirs, Tokia tenta un coup d'État :

— Avec la semoule fine, deux fois ça suffit, moi je préfère.

— Non, non, tu sais bien que ton grand frère ne veut que la moyenne. Et c'est comme ça qu'on a toujours fait. Peut-être qu'à Paris ils mangent de la fine, les pauvres, mais nous, ici, ça sera toujours la moyenne.

C'était le principal sujet de discorde dans la famille, on s'écharpait tous les dimanches entre les partisans de la fine – Tokia avait fait des émules – et ceux de la moyenne. Qui avaient toujours le dernier mot. Celui de Yamina. Imparable, malgré toutes les manœuvres, les ralliements et les revirements qui fluctuaient d'un dimanche à l'autre. Pour affronter le monde politique, Tokia avait été à bonne école.

On n'a qu'à inviter Chirac dimanche prochain, lança Salim. On lui présentera les deux assiettes, il décidera.

Yamina refusa :

— Dans cette maison, le président, c'est moi.

On a tous applaudi. Yamina président ! Yamina président !

À la maison, Nadir se faisait chahuter. Il rapportait de Paris des jus de pomme bio, et racontait les combats homériques qu'il menait avec l'ONG qu'il avait cocréée, avec Franck Laval, Écologie Sans Frontière. On le taquinait : On est d'accord avec ta biodiversité, mais nous, les moustiques, on les extermine au Flytox, ils nous font pas de cadeau, on sera sans pitié, tu vas nous attaquer en justice ? Et les mouches, si on avait du napalm elles feraient moins les malignes, surtout quand elles dansent au-dessus du saladier de pastèque fraîche.

Il avait inventé le Grenelle de l'Environnement, en 2007, il ne se poussait pas du col pour être sur les photos dans les réunions à l'Élysée mais il en avait fait une affaire personnelle, persuadé que l'asthme et les bronchites qui ravageaient la moitié de la famille et de la cité étaient dus à la pollution. C'était Don Quichotte, et autant en emporte les vents mauvais.

Tous étions maintenant engagés dans la vie associative, sociale, médiatique. Tokia avait retrouvé son mandat de députée européenne. D'une certaine manière, c'était le « donne et oublie » de Yamina qu'on appliquait, les faméliques subventions payaient à peine les photocopies.

À Hautmont, depuis des années, le nouveau maire s'était lancé dans une croisade anti-immigrés, dans une quasi-indifférence. Plus il hurlait sa haine et vomissait son venin, plus il gagnait les élections. Salim et Farhet ont créé une association qui venait en aide aux plus démunis, donnait des cours d'alphabétisation pour les femmes parrainés par Bernard Pivot, qui repartait d'Hautmont effaré. C'était un combat sans fin, contre la misère, contre le maire, et certains jours contre la Terre entière. Que faire ?

*

Que peut-on vous cacher, monsieur le préfet ?

Le préfet de police observa un silence. L'interview pour *La Voix du Nord*, pour une série d'articles sur la sécurité à Lille, venait de se terminer, après une heure d'échanges.

Voilà, cela vous concerne, dit-il en pointant du doigt le gros dossier bleu.

J'écarquillai les yeux. Le haut fonctionnaire sourit. Oui, c'est assez ahurissant, aucune famille n'a de dossier aussi fourni que le vôtre. En général, c'est une note de deux pages, trois pour les plus connues. Mais là... Vingt ans d'enquêtes sur vous, sur votre famille. Sur vous qui êtes

journaliste, sur votre sœur Fatiha qui est professeure de français, sur Nadir votre frère juriste, sur Mustapha votre frère chef d'entreprise, sur Farhet votre frère directeur d'association, sur Mohamed votre frère chef de service économique. Sans parler de votre sœur, Tokia... Il est vrai que tout cela est hautement suspect, sourit-il. Il y a eu des dizaines d'écoutes, de courriers de dénonciation, de mises en garde. Nous, les services de l'État, nous étions obligés, à chaque lettre, à chaque appel, de faire une enquête, puisque cela venait souvent d'élus, comme le maire que vous avez là-bas... Un fou furieux. Au bout d'un certain temps, on répondait par une lettre-type : Nous vous remercions d'avoir attiré notre attention, etc., etc. Pour tout cela j'aimerais, si j'en avais le pouvoir, vous présenter les excuses de la République.

*

Que faire ? Laisser dire, laisser aller, accepter, par de petites lâchetés, l'avancée insidieuse des discriminations, du racisme, des on-vous-écrivra, des phrases qu'on lit, qu'on entend, ici et là, jusqu'à plus soif, des tous-les-hommes-naissent-libres-et-égaux, la-République-ne-fait-pas-de-distinction, alors on choisit ses mots, on ne parle plus des Arabes ou des Noirs, on évoque les quartiers, les banlieues, les zones. Et on y va. Et tout le monde comprend. Et les apparences sont sauvées.

Il y avait bien cette loi, de 1972, un peu négligée, un peu oubliée, un peu méprisée, qu'on pourrait réveiller, peut-être...

Éric Dupond-Moretti était un jeune avocat, et il brillait, attendu et craint, dans les tribunaux de la région. Au palais de justice de Lille, les journalistes, le public, les juges, tous attendaient le moment où l'ours mal léché allait se lever, la mine renfrognée, et élever la voix. Gagner des procès était une chose. Faire triompher le droit, c'était son combat personnel, qui remontait à son enfance, nourri de ces blessures dont on ne guérit jamais. C'était peut-être l'homme de la situation...

J'avais hérité de la chronique judiciaire du journal, à vrai dire la chronique d'une société en noir et blanc, avec une justice pas toujours aveugle sur la veuve et l'orphelin, implacable avec les violences, jugeant avec gravité les petits larcins comme les grands détournements, sondant la noirceur des âmes comme l'espoir d'un retour dans le droit chemin. Devant

la machine à café, en attendant le verdict, l'avocat jouait sa plaidoirie, se flagellant d'avoir oublié tel argument, avec sa façon si particulière de soigner ses phrases. Ce devait être l'un des derniers sur terre à faire des liaisons, à souligner un imparfait du subjonctif, sans doute un truc d'enfant d'immigrés obsédé par la perfection de la langue française.

— Je suis né à Maubeuge, je suis un Rital, et là-bas, dit-il en ajoutant du sucre...

Je suis né à Hautmont, je suis un bougnoule, et là-bas...

*

Dans son bureau, bien calé dans son fauteuil, il écoutait, l'air impassible. Je lui racontais : Voilà, le maire d'Hautmont, on aimerait que la Justice s'occupe de lui. Chaque fois qu'un immigré veut acheter une maison, il préempte. Et puis regarde cet arrêté municipal, tu penses que c'est légal ? Il interdit aux immigrés de se tenir à plus de quatre dans le centre-ville.

L'avocat parcourut le texte, puis le reposa.

Et puis ma plus jeune sœur, Salima, elle va se marier. Il lui a dit que le samedi c'était réservé aux catholiques, et il lui a donné une convocation pour le jeudi... C'est pas très catholique, ça, non ?

Rien ne le déridait. Il était perdu dans ses pensées, songeant peut-être à la façon la plus polie de m'éconduire. Le silence était de plus en plus pesant. Puis soudain il se leva, arpentant son bureau à grandes enjambées : Voilà comment je vais commencer ma plaidoirie. Demande à tes frères d'aller dans tous les villages environnants, scruter les monuments aux morts. Et qu'ils relèvent tous les noms étrangers.

Le jour du procès, l'avocat égreua tous les noms à consonance maghrébine, marquant un silence tous les quatre patronymes, questionnant le maire. Vous les connaissez ? Non ? Et il poursuivait. Personne ne savait où il voulait en venir.

Au bout d'une demi-heure, il s'adressa au maire : Ces gens-là, vous ne les connaissez pas, vous ne pouvez pas leur interdire de se réunir sur la place d'Hautmont. Parce qu'ils sont morts pour la France, dans une guerre contre le nazisme, le racisme, l'antisémitisme. Pour la Liberté. Pour que vous, vous soyez libre, y compris de publier vos arrêtés putrides, pour empêcher

leurs enfants de se marier le samedi, pour les empêcher de s'acheter une maison. Que la honte soit sur vous.

Pour la première fois en France, un maire a été condamné pour discrimination raciale, y compris en appel et en Cassation. Ça a fait quelques articles dans les journaux, et tout le monde est passé à autre chose. L'avocat y avait laissé beaucoup de temps, consacré beaucoup d'énergie, pendant trois ans. Il était temps de régler ses honoraires. Il ferait peut-être un prix, sinon les économies de toute la famille allaient y passer.

Il leva les yeux, réfléchit et demanda :

— Un couscous chez la maman, ça te va ?

*

Yamina ne manquait aucun des épisodes de *Dallas*. Elle prenait systématiquement le parti de Sue Ellen contre son mari – Ce J.R., quelle brute –, même si elle réprouvait la tendance de l'épouse à abuser de la boisson. Elle flétrissait aussi, dans la famille Ewing, le jeune frère Bobby, qui était sympathique mais trop faible. L'après-midi, après le café, la petite bande de voisines rivalisait de commentaires, projetant sur les personnages leurs fantasmes et leurs misères, au point que l'histoire n'avait plus rien à voir avec l'épisode diffusé. D'autres regardaient *Le Riche et le Pauvre*, se demandant lequel de leurs enfants connaîtrait ces destins. Les jeunes ne rataient pas *Happy Days*, dans cette Amérique bienheureuse, douce, belle et joyeuse dans laquelle ils se projetaient, tantôt Fonzie, tantôt Richie, ne remarquant pas qu'il n'y avait aucun Noir dans la série.

C'est ainsi qu'on s'intégrait ici, en France, en regardant les séries américaines. Au tribunal, les jeunes qui avaient été pris les doigts dans la confiture répondaient « Oui Votre Honneur », ce qui agaçait les juges au plus haut point. Et puis ceux qui avaient regardé *Scarface*, qui avaient déchiqueté leurs derniers états d'âme, allaient en Belgique ou à Amsterdam, faire le plein de saloperies et les revendre. On voyait maintenant à la cité des jeunes hagards du matin au soir, qui volaient leurs parents, quelle honte, pour se payer une dose. Les autres se retrouvaient le soir, imaginant jour après jour la vie de rêve qui les attendait.

— Moi je vais me lancer dans le business.

— Ah, oui, c'est bien ça.

- Moi j'ai un plan, enchérissait l'autre, mystérieux. !
- Ouais, moi aussi faudrait que j'aie un plan, mais j'hésite...

Contrairement à beaucoup de ses amies, Yamina ne se plaignait pas de ses enfants – cinq et cinq dans l'œil de Satan –, aucun n'avait pris le mauvais chemin. Les jeunes qui avaient survécu à l'école, on en trouvait de plus en plus qui avaient eu le bac, partaient pour Valenciennes ou Lille, les autres résumaient leur vie, pas encore désespérés, par un « Oui, je galère en ce moment » après avoir fait le tour des rares usines encore en activité, ou après un stage en chaudronnerie. Un jour chassait l'autre, on se levait de plus en plus tard, on parlait de moins en moins. Mais, ça les rassurait, ils avaient la vie devant eux, c'est ce qu'ils se disaient, et demain serait un autre jour.

Comme les palmiers

Ça fait cinquante ans que je suis arrivée en France. Oui, cette année, ça fait cinquante ans. Voyez comme le temps passe vite, on cligne les yeux, et une année de plus qui s'envole. Vous avez tous grandi, vous ne m'avez pas abandonnée, je suis contente que vous soyez tous là.

On était tous là, à fêter la nouvelle année, ça faisait longtemps qu'on célébrait le réveillon, les filles sortaient leurs belles robes, les garçons portaient la cravate. On était joyeux, Yamina nous avait appris à l'être, on était heureux, Yamina y veillait.

Elle avait maintenant des petits-enfants, qui s'agglutinaient autour d'elle, et ça suffisait à son bonheur. Sa santé déclinait, son cœur – évidemment – lui faisait toujours des misères. Elle avait surtout peur de finir comme Aïcha, qui ne reconnaissait plus personne, qu'on retrouvait errant dans les rues de la cité. Dieu, emmène-moi debout, priait-elle, ne plus savoir qui sont mes enfants, quel malheur. Mais ses enfants étaient là, plus que jamais, elle les devinait de loin, à leur façon de marcher, de tousser, de rire. Ils la vénéraient, avançant le moindre désir, ne sachant que faire, que dire pour lui montrer qu'elle était la personne la plus importante au monde. On guettait le moindre sifflement dans sa respiration, implorant que ce ne soit pas une nouvelle crise d'asthme qui commence. Elle marchait lentement désormais, mais son esprit était d'une telle vivacité que c'en donnait le vertige – Ah, si j'avais hérité d'un dixième de ton intelligence je serais le roi du monde. On avait tous fait des études, rencontré des gens importants, même des prix Nobel, des ministres, des présidents, des patrons, des artistes. On les comparait à Yamina, et personne, personne n'en réchappait, aucun ne racontait des choses aussi belles, aussi puissantes, ne surprenait

autant qu'elle par une phrase inattendue, par un doute salvateur, par une histoire renversante. On se demandait où elle voulait en venir, et à la fin on comprenait, ça nous aidait à grandir, parce qu'elle voyait, avant nous, le chemin qui se faufilait dans le brouillard. On savait comment la rendre heureuse : on lui montrait simplement qu'on avait le cœur blanc, qu'on était unis, et qu'on riait, entre nous, avec elle. Il ne fallait pas l'inquiéter, juste apaiser ses angoisses, quitte à exagérer nos réussites. On se trémoussait comme Elvis en lui chantant *Thats Alright Mama* chaque fois qu'une chose la préoccupait, même les tout-petits connaissaient la chanson et la reprenaient. Pour Yamina, les années passaient, les enfants avaient grandi, ils mangeaient à leur faim, avaient un toit, rien d'autre n'avait vraiment d'importance.

Quand je ne serai plus là... On ne la laissait jamais finir la phrase, on ne s'était pas donné le mot mais on détournait immédiatement la conversation, on mettait de la musique, on dansait, on tapait des mains, parce qu'on n'imaginait pas qu'elle ne puisse plus être là. On n'y arrivait pas. Viendrait un jour le temps des regrets, viendrait le temps des remords, viendrait le temps des larmes que rien ne pourrait sécher. Mais on avait décidé qu'elle serait éternelle, voilà ce qu'on avait trouvé, et pour l'instant ça marchait.

Ça fait cinquante ans cette année que je suis là, c'est passé comme ça, dit-elle avec un geste sobre de la main. Je ne me pose qu'une seule question.

On a posé les fourchettes, on sentait qu'elle allait dire quelque chose d'important.

Oui, une seule question : qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir des enfants comme vous...

On a tous été passés en revue, Yamina imitant nos tics, nos façons de parler. On a ri pendant une heure, à en avoir mal au ventre.

Passé minuit, on a lancé des confettis, Vive l'an nouveau !, on s'est tous massés autour d'elle. Et on a préparé la caméra, parce que tous les ans, Yamina faisait un discours à ses enfants.

Sur le moment, on ne comprenait pas tout ce qu'elle avait voulu dire. On regardait le film, c'était un message pour... Yamina préparait ses discours, c'était ciselé, fluide, poétique, politique, badin, taquin, ça finissait souvent par une pirouette, ou par un conseil, ou un message sur la vie. Et toujours par des bénédictions. On l'écoutait comme si on buvait l'eau fraîche de la

rivière en plein été, on s'y réchauffait comme on s'approche des braises au cœur de l'hiver. Elle n'a jamais lu un livre, mais c'était comme si elle les connaissait tous. Elle était là, et on était rassasiés.

Elle s'est raclé la gorge : Je vais vous parler.

C'était le plus beau moment de l'année, on s'est assis sur le fauteuil, sur les chaises, à même le sol, pour écouter sa bénédiction. Après ça on se sentirait invincibles, on lui embrasserait le front, on lui toucherait la main, on serait bien.

Que Dieu vous protège, que Dieu écarte de vous les ennemis de toutes sortes, que Dieu protège nos enfants et tous les enfants du monde, que Dieu vous donne la sagesse, que Dieu vous permette de rester la main dans la main, unis, tous rassemblés. Que Dieu vous comble de richesses, qu'Il remplisse vos maisons, qu'Il vous ouvre les portes, qu'Il nous garde en vie, et pour vous tous, pour nos enfants, et les enfants de nos enfants, je vous donne toutes mes bénédictions. Tenez-vous près les uns des autres, comme les palmiers. Oui, que Dieu vous permette d'être comme les palmiers, les pieds dans la terre fertile, baignant dans l'eau, mais la tête haute dans le ciel.

De la rue, on entendait des hurlements, des cris sauvages de bêtes blessées. Les uns entraient dans la maison, les autres en sortaient, suffocants, chancelant comme des boxeurs sonnés par un coup fatal. On ne tenait plus debout, on a mis un genou à terre, puis les deux, on gémissait, on manquait d'air, la douleur nous étouffait, qui avait empoigné nos entrailles, on priait – Non, encore un peu, pas maintenant, juste encore un peu, quelques jours, quelques heures, même quelques minutes. Qu'on puisse te dire : On est là, tout va bien. Qu'on se raconte une dernière histoire, qu'on partage un dernier rire, juste une minute pour que tu nous voies tous autour de toi. Ouvre les yeux, regarde on est tous là, moque-toi de nous, comme avant, comme toujours. Reste encore un peu, on ira voir la mer danser à l'aube naissante, on regardera les couchers de soleil du désert, on va t'emmener dans tous les pays que tu n'as pas vus. Reste jusqu'à dimanche, on épluchera les légumes samedi, on fera de la fine, de la moyenne, peu importe, on mettra du Selecto au frais, tu diras Juste un petit verre, ça sera normal qu'on soit tous là, parce que ce mardi matin maudit, ce n'est pas normal qu'on soit tous là. Et puis le soir tu nous retiendras : Allez les filles, faites un thé, vous avez acheté des cacahuètes ? Tu nous feras des recommandations, tu diras des bénédictions. Ouvre les yeux, ce n'est pas normal que tu ne dises rien, regarde le soleil est radieux, on a ouvert les fenêtres, on va croire que tu es fâchée, ce n'est pas ton genre, sors-nous un proverbe des temps anciens, pose ta main sur mon front, où es-tu maintenant, regarde, la nuit noire s'est abattue sur nous, réveille nous de ce cauchemar, comme quand on était petits. Dis juste un mot.

Remerciements

Mes remerciements les plus chaleureux et reconnaissants à tous ceux qui m'ont accompagné tout au long de la rédaction de ce livre.

À mon épouse Nadia, ma chance, qui était là, toujours, lumineuse, quand les mots venaient, et quand ils ne venaient pas.

À mes enfants, Sarah et Selim, qui ont voulu que les souvenirs demeurent, et qui chaque jour guettaient les pages noircies, et que j'écrivais pour eux.

À mes frères et sœurs, Fatiha, Mohamed, Tokia, Nadir, Farhet, Abdelkader, Mustapha, Salima, Salim, qui m'ont encouragé, tremblants et aimants, impatients de revivre leur histoire.

À mon ami Jean-Luc Garcia, professeur de lettres, metteur en scène de théâtre, pour sa relecture exigeante, pour ses encouragements, pour sa gourmandise des phrases, rendues meilleures par son regard.

À mes amis Patrick et Mirou Dulac, et Hélène, qui se sont chamaillés sur leurs passages préférés du livre, et pour leurs questions, qui m'ont obligé à apporter des réponses.

À mon ami Loïc Hervoët, ancien directeur de l'École supérieure de journalisme de Lille, qui m'a encouragé, puis ordonné, d'aller au-devant des éditeurs.

À Stephen Carrière, pour sa franche confiance.

À Manon Buselli, mon éditrice, pour sa délicatesse, pour les chemins qu'elle a ouverts, pour les heures heureuses d'échanges, pour son enthousiasme, pour cette rare intelligence du cœur.

Table

Prologue

1. Demain est un autre jour
2. Oh toi qui pars
3. Une maison
4. Une lumière dans la nuit
5. Le Grand Soir
6. *Zeitgeist*
7. *Save Our Souls*
8. Changer la vie
9. Comme les palmiers

Remerciements

OceanofPDF.com